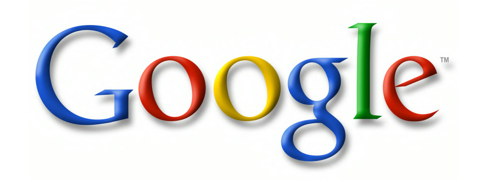
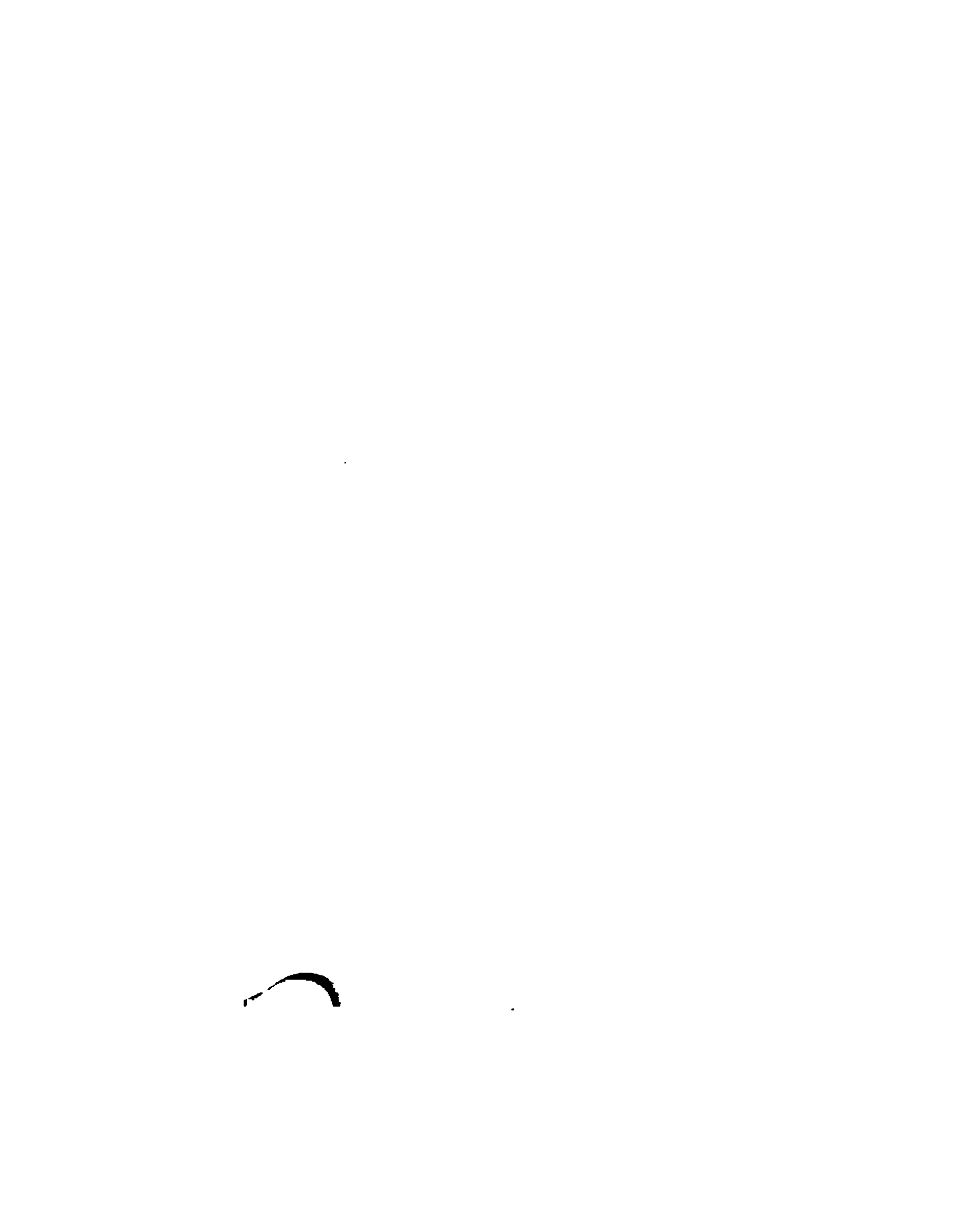



A 765,428



COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

RECUEIL

DE

CONTES POPULAIRES GRECS

TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PAR

ÉMILE LEGRAND
RÉPÉTITEUR À L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1881

COLLECTION

DE

CHANSONS ET DE CONTES POPULAIRES

I

CONTES POPULAIRES GRECS

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Recueil de légendes pieuses, traduites du grec.

RECUEIL

DE

CONTES POPULAIRES

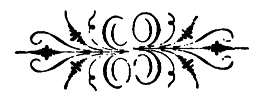
GRECS

TRADUITS SUR LES TEXTES ORIGINAUX

PAR

ÉMILE LEGRAND

RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES



PARIS

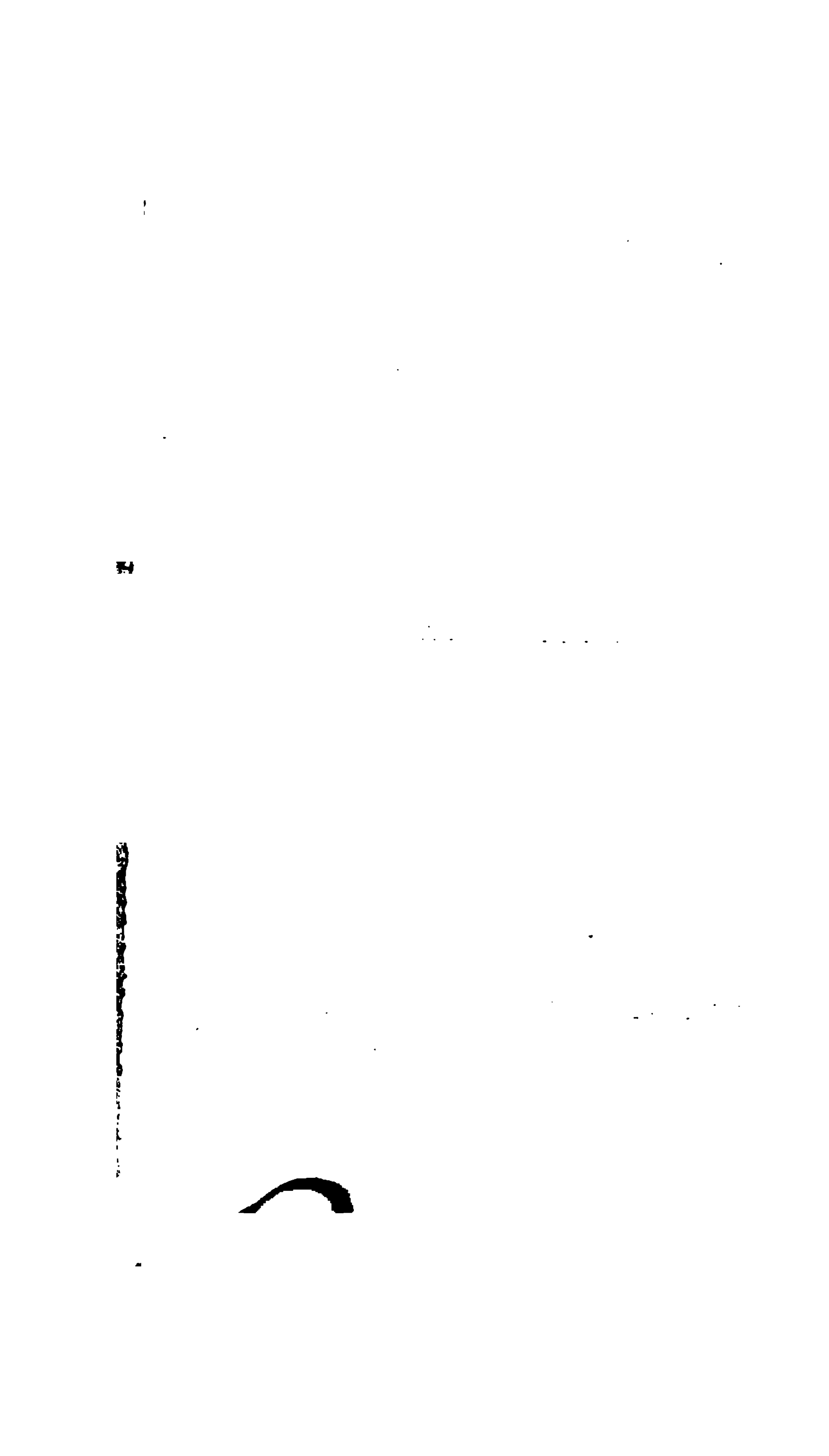
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

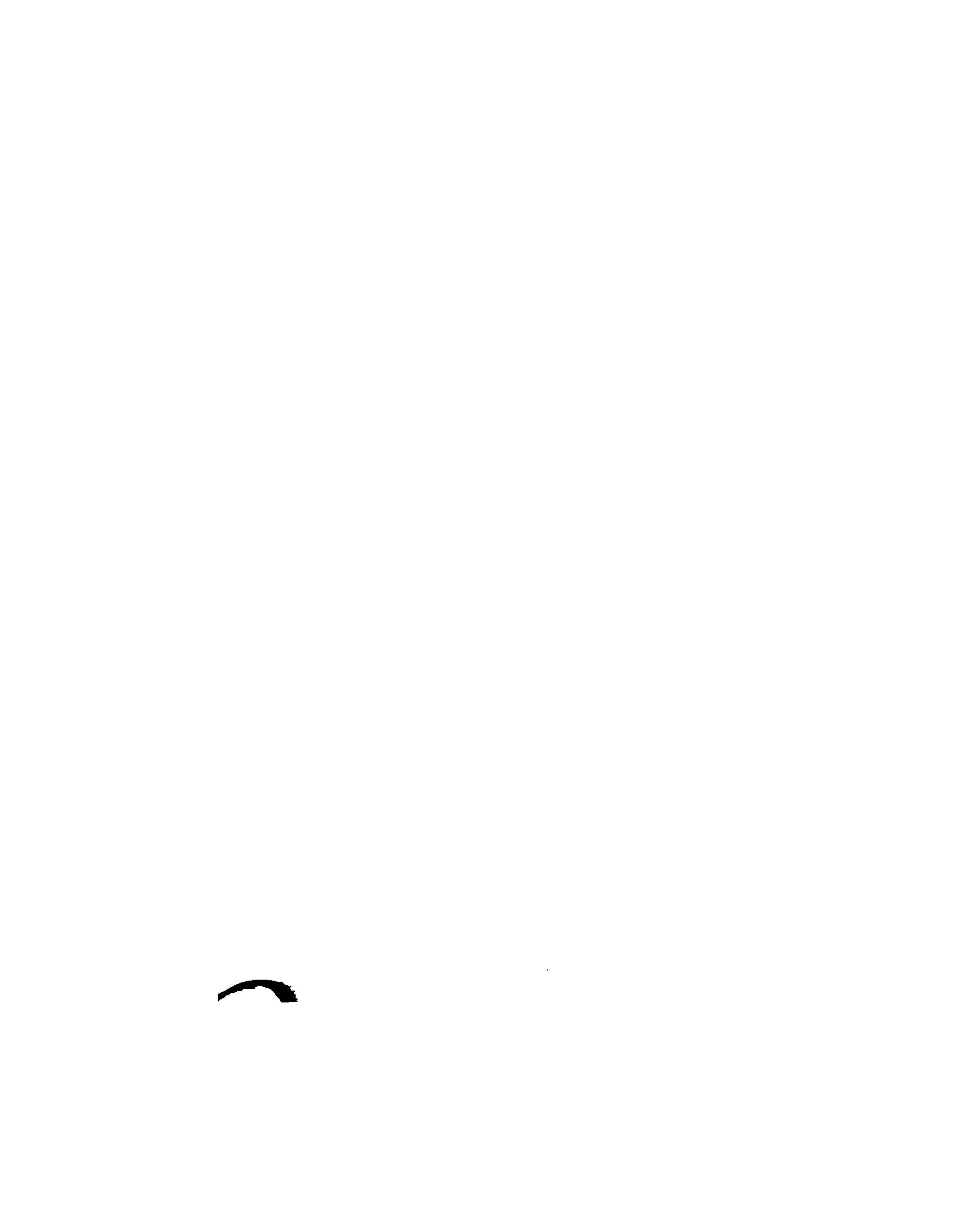
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1881



INTRODUCTION





INTRODUCTION

DEPUIS *une dizaine d'années, les Grecs, qui avaient d'abord laissé ce soin à des étrangers, se sont mis eux-mêmes, avec une sorte d'acharnement, à recueillir les productions, aussi nombreuses que variées, de leur littérature populaire. Les collections de contes, de chansons, d'énigmes, de traditions, de proverbes, se sont multipliées d'une façon extraordinaire. Beaucoup d'entre elles se ressentent de la précipitation que l'on a mise à les former, et, dans la plupart, on désirerait trouver plus de méthode et de critique.*

Le recueil donné par M. Athanase Sakellarios, dans le troisième volume de ses Cypriaques, *doit être rangé parmi les meil-*

leurs. Judicieusement composé, il offre à ceux qui voudraient marcher sur les traces du savant professeur un modèle parfait à imiter ; études grammaticales et philologiques, éclaircissements, notes, glossaire, rien n'y manque de ce que l'on est en droit d'exiger d'un éditeur, en pareille matière.

Les Analectes néo-helléniques, *publiés par la société littéraire* le Parnasse *d'Athènes, et qui ont malheureusement cessé de paraître, ont aussi fourni un contingent précieux à la littérature populaire ; mais on y désirerait plus d'unité, surtout dans l'orthographe encore mal fixée de la langue vulgaire. Nous ne savons si cette publication sera jamais reprise, mais nous avons la conviction que si elle l'est quelque jour, MM. Nicolas Politis et Spyridion Lambros, qui font partie de la commission et qui ont, l'un et l'autre, récemment conquis le grade de docteur ès-lettres dans les premières universités allemandes, sauront imprimer à ce recueil une direction nouvelle et lui donner un caractère rigoureusement scientifique. M. Politis qui, tout jeune encore, a déjà tant fait pour la littérature et la mythologie populaires de son pays, nous semble tout particulièrement doué pour rem-*

plir une tâche qui ne manque pas de difficultés.

Nous avons emprunté aux deux recueils que nous venons de mentionner les quatorze contes qui figurent en tête de ce petit volume, et dont aucun n'avait encore été traduit en français. Nous eussions désiré faire une étude comparative sur chacun d'eux, mais le cadre restreint qui nous est imposé ne nous l'a pas permis; nous avons dû nous borner à signaler les principales traces de mythologie grecque qui semblent subsister dans ces récits, ainsi que leur analogie avec d'autres contes néo-helléniques. Nous pourrions nous étendre davantage, s'il nous était donné de faire paraître la grande collection de contes populaires que nous avons formée, pendant le cours de la mission scientifique en Orient, que M. le Ministre de l'Instruction publique voulut bien nous confier, en 1875. Nous avons en portefeuille plus de trois cents contes et légendes, qui présentent tous un vif intérêt tant sous le rapport philologique et littéraire qu'au point de vue de l'histoire des croyances populaires.

Nous allons maintenant passer successivement en revue les trente contes dont se compose notre recueil.

*a**

LE SEIGNEUR DU MONDE SOUTERRAIN. *Recueilli, dans l'île de Milo, par M. A. Tatarakis, professeur au gymnase du Pirée, le texte de ce conte a été publié dans les* Analectes néo-helléniques *(T. I, p. 7). On trouve dans ce récit certains détails qui rappellent la fable de l'Amour et Psyché, telle que la raconte Apulée, et les tentatives de séduction exercées par la reine remettent en mémoire l'histoire de Bellérophon et de la divine Antéia, femme de Prætos. On y remarque aussi quelque analogie avec le Filec-Tchélébi du recueil de Hahn (T. II, p. 67) et le conte nº 19 de la même collection.*

LES DOUZE MOIS. *Recueilli à Milo, par M. Tatarakis* (Analectes néo-hellén., *I, p. 12). Un récit analogue a été publié par M. Chodzko dans ses* Contes des paysans et des pâtres slaves.

MAÎTRE TRIORRHOGAS OU L'HOMME AUX TROIS GRAINS DE RAISIN. *Recueilli à Milo, par M. Tatarakis* (Anal. néo-hell., *I, p. 14). Ce même récit se retrouve, avec quelques légères variantes, dans les curieux contes de Naxos que M. Crispi a publiés dans le tome second des mêmes* Analectes. *Enfin, j'en possède une variante inédite recueillie par moi près de*

Philippopolis, en 1875, et dans laquelle le renard est remplacé par un lévrier.

LE LANGAGE FIGURÉ. *Recueilli à Constantinople, par M. L. Bélisaire, en 1870* (Anal. néo-hell., *I, p. 25). Un conte semblable a été publié par M. A. Sakellarios, dans le troisième volume de ses* Cypriaques, *sous le titre de* Παραμύθι τοῦ γυιοῦ ἑνοῦ βασιλέα καὶ τῆς κόρης ἑνοῦ θρουμπουπούλη (Conte du fils d'un roi et de la fille d'un marchand de sarriette).

LA REINE ET LE NÈGRE. *Conte de Milo* (Anal. néo-hell., *I, p. 29), recueilli par M. Tatarakis. La fin est semblable à celle du conte précédent.*

LA PRINCESSE ET LE BERGER. *Conte du Péloponnèse* (Anal. néo-hell., *I, p. 35), recueilli par M. N. Politis. Rapprocher de ce conte l'épisode des énigmes dans l'*Histoire d'Apollonius de Tyr.

LA FILLE QUI ALLAITE SON PÈRE. *Conte du Péloponnèse* (Anal. néo-hell., *I, p. 40, avec le titre de* τὰ αἰνίγματα), *recueilli par M. N. Politis. C'est le récit qui se trouve dans Valère Maxime (V, 4) et dans Pline* (Hist. nat., *VII, 36) avec quelques variantes. Hygin* (Fab. CCLIV) *raconte que cet évènement eut lieu en Grèce et que ce fut Xanthippe qui*

nourrit ainsi de son lait Cimon, son père. Une fresque de Pompei, conservée au musée de Naples, a été inspirée par ce fait, vrai ou faux. Le moyen âge byzantin avait fixé ce récit de la façon suivante :

Ὁ ποτέ μου πατὴρ, ἄρτι μου παῖς, ἂν ᾗ καλή μου τύχη, πάλιν πατήρ μου. Εἰ δὲ κακή μου τύχη, ἄρτι μου παῖς. Δότε μοι τὸν υἱόν μου, τὸν ἄνδρα τῆς μητρός μου. — Καταχρίτου τινὸς ὄντος ἐν φυλακῇ, προσέταξεν ὁ βασιλεὺς μὴ δοῦναι τὴν τροφὴν, ἐρχομένη δὲ ἡ θυγάτηρ τοῦ καταχρίτου καὶ μὴ δυναμένη ἄλλως πῶς λαθεῖν τοὺς φύλακας καὶ διαθρέψαι τὸν πατέρα, ἀπὸ τῶν οἰκείων μαζῶν τὸν πατέρα διέτρεφεν, μέχρις ὅτου ὁ καιρὸς τῆς ἀποφάσεως ἐξενέχθη. Καθὼς οἱ τὸ τοιοῦτον αἴνιγμα τῆς γυναικὸς μὴ δυνάμενοι εἰπεῖν μήτε γραμματικοὶ, μήτε φιλόσοφοι, προσέταξεν τὴν γυναῖκα ὁ βασιλεὺς εἰπεῖν τὸ τοιοῦτον αἴνιγμα· εἰποῦσα δὲ τὸ αἴνιγμα ἠλευθέρωσε τὸν πατέρα αὐτῆς ἐκ τῆς φυλακῆς *(Tiré du manuscrit 2991 A de notre Bibliothèque nationale et publié par Boissonade dans ses* Tzetzæ allegoriæ Iliadis, *p. 340, en note).*

Les portes des grands. *Recueilli par M. Tatarakis* (Anal. néo-hell., *I, p. 44*). *Ce conte rappelle les vers suivants qui se trouvent dans une lettre de Coray, adressée au grand-chantre de Smyrne :*

Ταῦτα μ' ἔλεγεν ἡ νόνα,



πο͂υτον γρηὰ πολλῶν καυκάλων·
ἂν θέλῃς καλὰ νὰ ζήσῃς,
φεῦγε πόρταις τῶν μεγάλων,
γιατ' ἐκεῖ, παιδί μου, χάνεις
τὴν ψυχήν σου, τὴν ζωήν σου,
κὴ αὐτὸ ἀκόμη τὸ πουγγί σου.

— Voici ce que me disait ma grand'mère, qui était une vieille de beaucoup d'esprit : Si tu veux vivre heureux, mon enfant, fuis les portes des grands, car, là, tu perdrais ton âme, ta vie et aussi ta bourse.

L'HOMME SANS BARBE. *Recueilli dans le Péloponnèse, par M. N. Politis* (Anal. néo-hell., *I, p. 46). Se trouve avec des variantes dans le recueil de Hahn (n° 37). Ce conte présente quelques ressemblances avec la fable de Thésée. Égée, père de ce héros, l'engendra, dans un voyage, avec Æthra, à laquelle il laissa, pour que l'enfant pût se faire reconnaître, son épée et ses chaussures, « en lui recommandant de l'élever, sans dire de qui il était »* (APOLLODORE, *III*, XV, *7, 2). Comme l'enfant dont il est question dans notre récit, Thésée eut à exécuter des travaux pénibles et dangereux, et fut en butte aux persécutions de Médée* (ID., *I*, IX, *28, 4*). *Ces sortes de re-*

connaissances d'enfants par leur père, dont plusieurs contes nous fournissen des exemples, n'étaient pas rares dans l'antiquité; nous voyons encore Hercule laisser son arc et sa ceinture aux enfants qu'il a eus d'Échidna (HÉROD., *IV, 9).*

LA TZITZINÆNA. *Recueilli par G. Ch. B.* Anal. néo-hell., *I, p. 17). C'est le même conte, sauf quelques variantes, que celui qui porte le n° 69 dans le recueil de Hahn.*

CENDRILLON. *Recueilli dans l'île de Chypre, par M. Athanase Sakellarios* (Cypriaques, *III, p. 145). Pour l'épisode de la pantoufle, on peut rappeler ce que Strabon* (XVII) *et Élien* (Hist. var., XIII, 33) *rapportent de l'aventure arrivée à la courtisane Rhodope.*

LE FILS DU ROI. *Même provenance que le précédent* (Cypriaques, *III, p. 154).*

LE SEIGNEUR ET SES TROIS FILLES. *Même provenance que le précédent* (Cypriaques, *III, p. 147). M. Sakellarios y trouve, non sans raison, une ressemblance frappante avec le mythe d'Œdipe et de Jocaste.*

LE TRIMMATOS OU L'OGRE AUX TROIS YEUX. *Même origine que le précédent* (Cypriaques, *III, p. 136).*

RODIA. — LE DRACOPHAGE. — LE PETIT

ROUGET SORCIER. *Ces trois contes ont été publiés par J.-A. Buchon dans son livre intitulé* La Grèce continentale et la Morée *(Paris, 1843, in-12), pages 263 et suivantes. Ces contes se trouvant comme perdus au milieu de ce volume, devenu d'ailleurs peu commun, j'ai cru utile de les insérer dans le présent recueil. On remarquera que le style en est plus soigné que celui des autres, cela tient à ce que le narrateur était une personne instruite. Voici, du reste, ce que Buchon rapporte à ce sujet. Après avoir dit qu'il s'était réfugié, pour échapper à l'orage, dans le fameux khan de Gravia, il ajoute : « Comme on avait été forcé de résider sous le toit du khan plus longtemps qu'on ne l'eût désiré, on cherchait à faire passer les heures en contant des histoires. Il y avait deux ou trois conteurs privilégiés sur lesquels s'en reposaient tous les autres. Il y eut là un renouvellement des* Mille et une nuits ; *et, comme l'un des principaux conteurs était né à Lesbos, qu'un autre arrivait de la Thessalie, d'Élassona au pied de l'Olympe, et que nous avions parmi nous des bergers descendus des hauteurs du Liacoura, le plus neigeux des pics du Parnasse, la mythologie antique, avec tous ses*

souvenirs traditionnels, se trouva mêlée, à leur insu, avec leurs croyances modernes. L'une de ces histoires était le conte de Rodia, *que Mlle Sebastitza Soutzo, fille de la bonne et douce princesse Marie Soutzo, s'était fait conter autrefois par une de ses femmes chiotes, et qu'elle avait bien voulu me donner, il y a quelques années. Je la rapporterai ici, ainsi que deux autres, rédigées aussi de la même manière et par la même plume, et en suivant exactement le simple récit du conteur, sans y rien ajouter. » On peut comparer à l'épisode du cheval ailé dans le* Dracophage *et plusieurs autres contes, les courses aériennes de Bellérophon et de Persée sur le cheval Pégase.*

TRIANNISCIA ET SES DEUX FRÈRES. — LA CHÈVRE ET LE RENARD. — LA FOURMI ET LE MULOT. — LE CHASSEUR ET LE SERPENT. *Ces quatre contes sont empruntés aux* Studj sui dialetti greci della terra d'Otranto *de M. le professeur Giuseppe Morosi (Lecce, 1870, in-4°), pages 73 et suivantes. M. Morosi en a publié le texte grec en caractères latins, avec une traduction italienne très fidèle.*

LES CITROUILLES. *Le texte de ce conte n'est pas publié; il a été recueilli à Smyrne, par M. G. Hypéride, qui a bien voulu me le com-*

muniquer. Il en est de même pour les contes intitulés XYLOMARIE, NI BIEN NI MAL, LA MAÎTRESSE ET SA SERVANTE, *et* LA BOULANGÈRE. *M. Hypéride m'a encore fourni un nombre très considérable d'autres contes, que je garde en portefeuille. Je le prie de vouloir bien agréer mes plus vifs remercîments pour toutes les intéressantes communications qu'il m'a faites, il y a quatre ans.*

LA REINE BODINA. *Ce conte est extrait d'un livre bizarre intitulé* Ἠπειρωτικαὶ μελέται, *paru à Athènes, en 1875, et qui a pour auteur un Albano-Grec nommé B. D. Zôtos Molossos. Ce conte me semble, ainsi que plusieurs autres qui se trouvent dans le même volume, inventé pour les besoins de la cause que défend l'auteur. J'ai cru devoir le donner pour que le lecteur juge de la différence et puisse se rendre compte de la facilité avec laquelle on peut séparer l'ivraie du bon grain. En ce disant, je m'expose certainement aux invectives de M. Molossos, mais je ne pouvais laisser passer cette occasion de protester contre une manie de fabrication qui a déjà trouvé des imitateurs. Le conte de* La reine Bodina *se trouve à la page 96 du susdit livre.*

VOLEUR PAR NATURE. *Recueilli dans l'île de*

Chypre, par M. A. Sakellarios (Cypriaques, *III, p. 157), ce conte rappelle d'une façon saisissante l'histoire du trésor de Rampsinite, roi d'Égypte, racontée par Hérodote (II, 121).*

LA PRINCESSE ET SA NOURRICE. *Le texte de ce conte est encore inédit; il fait partie d'une collection formée en Grèce par M. Jean Pio, de Copenhague.*

LA BELLE SANS MAINS. *Parmi les contes que nous avons rapportés de notre premier voyage en Grèce, il en est deux qui reproduisent plus ou moins exactement le récit que nous traduisons plus loin. Ces contes sont, à n'en pas douter, un écho affaibli de la légende que le moine crétois Agapios inséra jadis dans son* ΑΜΑΡΤΩΛΩΝ ΣΩΤΗΡΙΑ, *livre curieux qui n'a rien perdu de la grande popularité qu'il avait déjà en Grèce, il y a deux siècles. L'édition dont nous nous sommes servi est celle qui a été publiée à Venise, en 1859, par l'imprimerie hellénique du Phénix. Le texte est, à peu de chose près, le même que celui des éditions du* XVII[e] *siècle, parues du vivant de l'auteur. La légende est intitulée, dans le livre grec :* D'une reine du pays franc dont la toute puissante Notre-Dame guérit les mains

coupées. *Le titre de* La belle sans mains *est celui sous lequel ce récit est connu en Normandie, où il jouit d'une très grande popularité. Notre conte rappelle* la Manekine, *mais ne saurait en découler directement, car il est inadmissible qu'Agapios ait pu connaître ce vieux roman; il est vraisemblable qu'il avait entre les mains quelque imitation italienne de* la Manekine, *et qu'il s'en est servi pour rédiger sa « pieuse élucubration ».*

De notre traduction, nous ne voulons dire qu'un mot; nous avons serré le texte le plus possible; la fidélité a été notre constante préoccupation. Puissions-nous mériter les suffrages des personnes qui savent combien sont difficiles les différents dialectes néo-helléniques que nous avons eus à traduire! C'est l'unique récompense que nous ambitionnions.

Paris, octobre 1880.







CONTES POPULAIRES GRECS

LE SEIGNEUR DU MONDE SOUTERRAIN

Il y avait une fois un vieillard pauvre qui partit, un jour, pour aller ramasser du bois. Il y alla et en ramassa quelques brindilles. Il les rapportait au village, lorsque, en chemin, se trouvant fatigué, le pauvre hère s'assit dans un endroit, et, exhalant un profond soupir, il dit : « Oh ! Ah ! Hélas ! » Il n'eut pas sitôt prononcé ces mots

qu'un nègre se présenta soudainement à lui et lui dit : « Que me veux-tu ? »

Saisi de frayeur, le pauvre vieillard lui dit : Je ne te veux rien. Je ne t'ai pas appelé. »

Alors le nègre lui dit : « As-tu des filles ? »

« J'en ai trois, » dit le vieillard.

« Amène-moi l'aînée ici demain matin. »

Le lendemain matin, le vieillard conduisit sa fille aînée à l'endroit désigné. Le nègre arriva, la prit et l'emmena dans un lieu où il y avait de grands palais et des jardins merveilleusement beaux.

Le midi, quand il fut l'heure de manger, le nègre dressa la table et pour mets il servit à la jeune fille un pied humain pourri et grouillant de vers, puis il lui dit : « Si tu manges ce pied, tu épouseras le Seigneur du monde souterrain, sinon je te reconduirai à ton père. »

L'infortunée ! rien que la vue du pied lui soulevait le cœur de dégoût. Aussi, quand le nègre fut parti, elle prit le pied et le jeta dans les latrines. Ensuite le nègre revint pour desservir la table, et il cria : « Pied, mon petit pied, où es-tu ? »

Le pied répondit : « Je suis dans les latrines, où m'a jeté ma maîtresse. »

Le nègre dit alors à la jeune femme : « Viens que je te reconduise à ton père, car tu n'es pas faite pour nous. » Il la prend donc, la redonne à son père, et dit à celui-ci : « Amène-moi la seconde. »

Le lendemain, le vieillard conduit la seconde au nègre. Ce dernier la prend à son tour, il la fait descendre et lui dresse aussi la table. Il lui sert pour mets une main humaine grouillante de vers.

Et, pour abréger, après quelques instants de réflexion, la jeune fille prend la main et la jette dans les latrines. Le nègre arrive de nouveau pour desservir la table, et il crie à la main : « Main, petite main, où es-tu ? »

« Ma maîtresse m'a jetée dans les latrines, » répond-elle.

Le nègre prend alors la seconde fille et la reconduit à son père, auquel il dit de lui amener la troisième. Le lendemain, le vieillard la lui conduisit. Le nègre la prend, la fait mettre à table, et, pour nourriture, il lui sert un ventre humain puant; puis il lui dit : « Si tu es capable de manger ce ventre, tu épouseras le Seigneur du monde souterrain, sinon tu iras là où sont allées tes sœurs. »

Mais celle-ci, qui était très rusée, dit au

nègre : « [Je le mangerai] avec plaisir; il suffit pour cela que tu m'apportes deux ou trois clous de girofle et un peu de cannelle, pour que j'assaisonne le ventre et que je le mange. »

Le nègre lui apporta donc le ventre, les clous de girofle et la cannelle. Elle le prit, l'assaisonna, et en fit une sorte d'emplâtre qu'elle se lia sur le ventre avec une ceinture. Quand le nègre vint pour desservir la table, il cria : « Mon ventre, mon ventre, où es-tu ? »

« Dans le [1] ventre de ma maîtresse, » répondit-il.

Alors le nègre fut satisfait et la considéra comme la lumière de ses yeux.

Cependant la pauvre fille ne voyait jamais son mari, car, le soir, quand elle avait fini de manger, le nègre lui donnait du café dans lequel il y avait un soporifique qui l'endormait; et, lorsque le Seigneur du monde souterrain venait se coucher, elle ne s'en apercevait pas. Ainsi passait le temps. Mais, un jour, ses sœurs, voyant que le nègre ne la ramenait pas, se mirent dans la tête d'al-

1. Les mots grecs peuvent signifier *dans le* ou *sur le*.

ler voir ce qu'elle faisait là-bas. Elles le dirent au vieillard. Celui-ci se rendit dans l'endroit en question, et cria : « Oh! Ah! Hélas! » Et soudain le nègre se présenta. Alors le vieillard lui dit : « Mes filles ont oublié leur sœur, ne leur est-il pas possible de la voir? »

Alors le nègre lui dit : « Amène-les ici demain. »

Le lendemain, le vieillard les amena. Le nègre les prit et les conduisit auprès de leur sœur. Celle-ci les accueillit avec une grande joie; et, comme elles étaient assises et devisaient de choses et d'autres, l'une d'elles finit par dire à la plus jeune : « Pauvre sœur, tu t'imagines avoir le nègre pour mari, tandis que ton époux est un jeune homme merveilleusement beau; tu ne l'as jamais vu, car, chaque soir, le nègre te donne un soporifique; mais, ce soir, quand il t'aura servi le café, jette-le en cachette, et, lorsque ton mari viendra se coucher avec toi, tourne une clef qu'il a au nombril, et tu verras alors le monde entier. »

Voilà ce que dirent ses méchantes sœurs, et elles s'en allèrent.

Le soir, elle jeta son café et fit ensuite

semblant de dormir. Le nègre la prit et la mit au lit. Au bout de quelque temps, elle vit entrer dans sa chambre et se coucher dans son lit un jeune homme d'une grande beauté. Quand il l'eut laissée tranquille et qu'il fut endormi, en femme sage et prudente, elle saisit la clef qu'il avait au nombril et la tourna. Et alors que vit-elle? Constantinople, Smyrne, et l'univers tout entier. Elle aperçut aussi une vieille femme qui lavait son fil dans une rivière, et l'eau lui en avait entraîné une partie à son insu. Alors, dans un moment d'oubli, la malheureuse fille s'écria : « Eh! la vieille, la vieille, la rivière a emporté votre fil! »

Quand, dans son sommeil, le jeune homme entendit ces cris, il s'éveilla et lui dit : « Chienne, tourne la clef, parce que tu m'as perdu. »

Alors, saisie de crainte, la jeune fille tourna la clef. Mais, le matin, le Seigneur du monde souterrain dit au nègre : « Prends cette femme, coupe-lui deux cheveux de la tête, mets-les dans un plat, veille dessus, et, quand tu les verras aller au fond, tu me le diras. Donne-lui un peu de pain et chasse-la. »

Le nègre fit ce que son maître lui avait dit. La pauvre fille prit le morceau de pain et s'en alla. Elle marcha, marcha et trouva un berger à qui elle dit : « Heureux homme, veux-tu me donner tes habits, je vais te donner les miens? »

« Avec plaisir, » lui dit le berger.

Elle se revêtit donc des habits du pâtre et s'en alla.

Après une longue route, elle entra dans une grande ville, et se mit à crier par les rues : « C'est moi qui suis un bon domestique, c'est moi qui suis un bon domestique! »

Le roi de la ville, l'ayant entendu et voyant qu'il était propre et bien fait, le prit à son service. Il lui demanda comment il se nommait.

« Jean, » lui dit-il.

Mais, par la suite et pour les péchés de Jean, la reine tomba amoureuse de lui. Un jour, le roi partit pour la chasse et prit Jean avec lui. A moitié chemin, le roi s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et il lui dit : « Mon cher Jean, j'ai oublié ma montre, cours me la chercher; mais entre bien doucement dans la chambre, crainte de réveiller la reine ta maîtresse. »

Jean rebroussa chemin et entra bien doucement [dans la chambre de la reine]. Mais la reine était éveillée et encore au lit; elle se précipita sur Jean pour assouvir ses mauvais désirs. Jean résista, et, dans la lutte, la reine l'égratigna avec ses ongles, et lui mit le visage tout en sang, au malheureux. Enfin Jean la repoussa, prit la montre de son maître et s'en alla. Lorsqu'il eut rejoint le roi et que celui-ci le vit tout couvert de sang, il lui dit : « Que-t'est-il donc arrivé, mon pauvre Jean ? »

Celui-ci lui dit : « Maître, en passant par un endroit où il y avait beaucoup de ronces, et, dans ma précipitation à vous rattraper, je me suis blessé. »

Le soir, ils revinrent au palais, mais la reine, qui était dans une rage de bête féroce contre Jean, dit au roi : « Aujourd'hui, mon roi, peu s'en est fallu que tu ne me retrouvasses pas vivante. Tu as envoyé ce misérable chercher ta montre, et il a essayé de me faire violence. J'étais encore au lit, et, malheureuse que je suis, j'ai, comme une faible femme, combattu avec mes ongles, et je lui ai mis le visage comme tu le vois, après quoi je l'ai chassé. »

Le roi n'eut pas sitôt appris cela qu'il résolut de réunir tous les princes de son pays et de faire pendre Jean en leur présence. Le jour fixé arriva, et tout le monde était rassemblé sur la place du palais, où Jean devait être pendu.

Mais alors le nègre cria au Seigneur du monde souterrain : « Maître, accourez; voilà les cheveux qui commencent à aller au fond. »

Alors le Seigneur du monde souterrain accourt, enfourche son cheval, galope à bride abattue, et, de loin, fait signe qu'on l'attende. La reine, qui était sur le balcon du palais en train de regarder, cria d'attendre, car il y avait quelqu'un qui venait en grande hâte. On s'arrêta jusqu'à l'arrivée du cavalier; quand celui-ci fut arrivé : « Pourquoi pendez-vous cet homme ? » demanda-t-il.

Alors la reine, sans laisser à un autre le soin de répondre, lui dit : « Ce méchant homme, ô mon prince, a cherché à me faire violence. »

Et le Seigneur du monde souterrain lui dit : « Et si le condamné est une femme, ô ma reine, quel supplice voulez-vous subir ? »

« Alors qu'on me pende moi-même! » dit la reine. Sans perdre de temps, le Seigneur du monde souterrain déchire les habits de Jean sur la poitrine, et l'on voit aussitôt apparaître des seins de femme.

« Voyez, dit-il, seigneurs. Si vous le voulez, je vais déchirer plus bas encore. »

« Non, jusque-là c'est assez, » dit le roi.

Et alors on laissa le Seigneur du monde souterrain épouser Jean. Quant à la méchante reine, on la pendit.

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez ceci.





LES DOUZE MOIS

COMMENCEMENT du conte. Bonsoir à la compagnie.

Il y avait une fois une pauvre malheureuse vieille qui partit pour aller ramasser du bois pour sa provision d'hiver, l'infortunée. Tout en cherchant des broutilles, elle pénétra dans un terrain en friche, et, à l'extrémité de ce terrain en friche, au pied d'une montagne, elle aperçut une maison. Comme elle ramassait son bois, il survint une légère averse, et, pour ne pas être mouillée, la pauvre vieille courut se mettre à l'abri dans cette maison. En y entrant, elle vit douze jeunes gens d'une grande beauté.

« Bonjour, garçons, » leur dit-elle.

« Soyez la bien venue, la vieille, répondi-

rent-ils. Comment se fait-il que vous soyez ici par un si mauvais temps? »

« Eh! mes enfants, je suis une pauvre femme, et j'étais venue ramasser deux ou trois brindilles pour l'hiver prochain, car, mes enfants, ma maison est une espèce de masure où pénètrent le vent, la pluie et le froid. »

Alors l'un d'eux lui dit: « Dites-nous donc, madame, quel est le pire de tous les mois. »

« Eh! mon enfant, il n'y en a pas de mauvais. Chacun d'eux a son beau et son vilain côté. Tous les mois sont bons, qu'ils aient tous ma bénédiction! »

« Mais ce n'est pas possible, madame. Voudriez-vous dire que janvier vaut mai, par exemple? »

« Mes enfants, dit la vieille, si janvier n'était pas pluvieux et mauvais, mai n'aurait pas ses fleurs. Que vous dirai-je? Tous les mois sont bons, qu'ils aient tous ma bénédiction! »

Alors il lui dirent: « N'avez-vous pas un bissac, la vieille? »

La vieille leur donna le bissac qu'elle avait pour mettre les herbes sauvages, et ils le lui remplirent de sequins jusqu'au haut. La

vieille le prit et retourna au village. Quand elle fut revenue, sa sœur l'observa et s'aperçut qu'elle ne vivait plus pauvrement, mais qu'elle dépensait de l'argent, et elle lui dit : « Chère sœur, voudrais-tu me dire où tu as trouvé tous ces sequins? »

La vieille s'assit et lui raconta toute l'histoire.

Le lendemain, sa sœur se lève, choisit son plus grand sac et le prend comme pour aller cueillir des herbes sauvages. Elle s'en va, et, pour abréger, elle trouve la maison avec les douze jeunes gens dedans. Elle entre, salue et s'assied.

Ils lui disent : « Comment se fait-il que vous soyez ici, madame ? »

« Je suis venue, dit-elle, pour ramasser deux brindilles, car voici janvier venu, ce mois froid et mauvais. Plût à Dieu qu'il ne vînt jamais, car il me fait rentrer dans ma carapace ! »

« Mais alors quel est le mois que vous aimez ? » lui dirent-ils.

« Aucun. Je les trouve tous mauvais et froids. Lequel pourrais-je appeler bon ? Est-ce février le boiteux, ou mars le capricieux, mars qui nous oblige à brûler jusqu'aux

échalas ? Tous les autres mois ne sont que feu et chaleur. »

Alors ils lui dirent : « Avez-vous un bissac, madame ? »

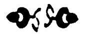
« Oui, » leur répondit-elle, pleine de joie.

« Donnez-le nous, » lui dirent-ils.

Ils le prennent et le lui remplissent jusqu'au haut de serpents de toute espèce, de vipères, de crapauds, de lézards, de tout ce qui rampe sur terre. Ensuite ils le lui remettent en disant : « Quand vous serez dans votre maison, fermez portes et fenêtres, après quoi déliez le bissac. »

La vieille prend le bissac avec une grande joie, s'en va chez elle, s'y enferme et l'ouvre. Aussitôt les reptiles s'en élancent, et mettent en pièces cette misérable, en punition de son bavardage et de son insolence.

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez ceci.





MAITRE TRIORRHOGAS

OU

L'HOMME AUX TROIS GRAINS DE RAISIN

COMMENCEMENT du conte, *etc.*

Il était une fois un homme misérable et paresseux qui n'avait ni un coin de terre où mettre le pied ni une chaumière où reposer sa tête. Un jour, pourtant, il résolut d'aller cultiver un petit lopin de terre en friche et d'y planter une vigne. Il y alla donc et y planta deux ou trois ceps. Avec le temps, un des ceps produisit une grappe de raisin à trois grains. Ces trois grains faisaient son orgueil, chaque jour il allait voir s'ils étaient noirs, afin de couper la grappe. Un jour, étant allé les voir, il les trouva complètement noirs et résolut de les cueillir le lendemain.

Le lendemain il y va, mais ne trouve plus ni grappe ni rien. Et, pour abréger, le même fait se renouvela la deuxième et la troisième année. La quatrième, comme la grappe était arrivée à maturité et qu'il voulait la couper le lendemain, il prit son fusil et alla se coucher auprès de la vigne où était la grappe. Au bout d'une heure ou deux, en se retournant, il entendit un léger bruit. Il se lève et voit un renard qui levait la patte pour saisir les trois grains de raisin.

Alors il lui dit : « Ah! maître renard, c'est donc toi qui me volais mon raisin chaque année? Voici l'heure de ta mort arrivée. »

Saisi de terreur, le pauvre renard lui dit : « Ne me tue pas, maître Triorrhôgas, et je te promets de te faire roi. »

Alors Triorrhôgas (car on ne lui donnait plus d'autre nom) se mit à rire et lui dit : « Tu me feras roi? »

« Laisse-moi aller; et, si je ne te fais pas roi, alors tu me tueras. »

Triorrhôgas se mit à rire de nouveau et laissa aller le renard. Mais celui-ci n'oublia pas sa promesse, et, un jour, il se rendit au palais du roi et dit à la reine : « O ma reine,



reine vénérée, voulez-vous me prêter votre boisseau ? »

« Qu'en veux-tu faire de mon boisseau, maître renard ? »

« Eh ! j'en ai besoin pour une mienne affaire. »

La reine eut des soupçons, et elle mit un peu de miel au fond du boisseau pour qu'il y restât collé de ce que mesurerait le renard. Le rusé renard vit le miel, colla aussitôt dessus le seul et unique sequin qu'il possédait, et reporta le boisseau à la reine. Alors la reine se mit à supplier le renard de lui dire ce qu'il avait fait avec le boisseau.

Le renard lui dit : « O ma reine, il y a ici dans la ville un seigneur qui ne connaît pas ce qu'il possède, c'est lui qui m'a envoyé prendre votre boisseau pour mesurer ses trésors. »

« Et puisqu'il est si riche, cher renard, ne serait-il pas possible d'en faire notre gendre ? »

« Je puis l'amener ici, » dit le renard ; après quoi il partit et alla trouver Triorrhôgas.

« Allons, en route, lui dit-il, je vais te faire roi. »

Triorrhôgas se mit à rire et lui dit de l'abandonner à son triste sort. Mais le renard cria tant et tant que Triorrhôgas le suivit. En chemin, il dit au renard : « Où veux-tu que j'aille avec de pareils habits? »

« Sois tranquille, lui dit le renard, attends-moi ici, et je vais t'en apporter d'autres. »

Triorrhôgas s'arrêta; le renard prit les devants et se rendit au palais. « Hâtez-vous, dit-il, de me donner des habits, car, comme mon maître Triorrhôgas traversait une rivière, son cheval a glissé, et il est tombé dans l'eau et s'est mouillé. »

Alors on lui donna de magnifiques habits royaux, et il alla en revêtir Triorrhôgas. Il le conduisit ensuite au palais, et il s'y maria.

Deux ou trois jours après le renard dit au roi :

« Compère, il est temps que maître Triorrhôgas aille dans son palais. » Tous les courtisans et les grands se disposèrent à partir, puis on se mit en route.

Le renard, qui courait toujours en avant, rencontra sur le chemin un immense troupeau de brebis et il dit au berger : « Vois-tu, malheureux, toute cette armée qui s'avance? Elle accompagne le roi Triorrhôgas, quand

tu le verras, prosterne-toi, salue-le et dis-lui : « Roi, mon maître, vos brebis sont à vos ordres. » Le pauvre pâtre, à la vue de l'armée qui approchait, perdit la tête de frayeur et fit ce que le renard lui avait commandé.

Le renard courut de nouveau en avant; il rencontra un innombrable troupeau de bœufs, et fit au bouvier la même recommandation. Ce qui fut dit fut fait. Le renard se remit à courir. Il trouva un gigantesque palais où il y avait quarante dragons. Il y monta et leur dit : « Malheureux dragons, voyez-vous cette armée qui s'avance? C'est le roi qui vient vous faire la guerre. Cachez-vous où vous pourrez. »

« Et où nous cacher, maître renard? » lui dirent les dragons.

« Venez, et entrez maintenant dans le four. Je viendrai plus tard vous en tirer, pour que vous alliez présenter vos hommages au roi. »

Il les mit donc dans le four, puis il y alluma du feu et les brûla.

Ensuite Triorrhôgas arriva et demeura maître absolu du palais et des trésors amassés par les dragons. Quant au renard, il le

traitait comme son père [1]. Un jour, le renard lui dit : « Tu vois de combien de bienfaits je t'ai comblé; mais, toi, que feras-tu pour moi quand je serai mort? »

« Cher maître renard, lui dit Triorrhôgas, je ferai faire un cercueil d'argent pour te mettre dedans. »

Un jour, le renard fit semblant d'être mort, pour voir ce que dirait Triorrhôgas. Une servante l'aperçut et dit au roi : « Sire, le renard est mort. »

« Prenez-le par la queue, dit-il, et jetez-le par la fenêtre. »

Le renard, entendant ces ingrates paroles, se leva et fit connaître la condition première de Triorrhôgas, en présence de la princesse sa femme, et le couvrit ainsi de confusion.

Je n'étais pas là, ni vous non plus pour que vous croyiez ceci.

1. Il y a dans le texte, *sa mére,* car *renard*, en grec, est du féminin.



LE

LANGAGE FIGURÉ

Il y avait une fois un prince qui voulait se marier, mais il cherchait à trouver une jeune fille qui sût parler le langage figuré. Chaque jour, il lui venait des propositions de mariage de la part de grands princes, mais il n'en acceptait aucune, parce que nulle jeune fille ne savait parler le langage figuré. Après de longues réflexions, et dans son désespoir, il prit son fusil et s'en alla à la chasse, afin de dissiper son chagrin. Il errait depuis le matin, le soir était venu, et il pensait non à la chasse, mais à l'impossibilité de trouver une femme à son goût. Enfin, à l'heure du dîner, comme il montait une côte escarpée, il vit devant lui un vieillard et une jeune fille, qui avait l'air

d'être son enfant, et tous deux gravissaient la même colline. Ils étaient en avant, et le prince montait tout doucement derrière eux.

Il entendit la jeune fille dire à son père : « Mon père, mets tes pieds sur ton épaule, afin que nous allions plus vite. »

« Que dis-tu, mon enfant, est-ce que je puis mettre mes pieds sur mon épaule ? »

« Mais, mon père, ce n'est pas de tes pieds que je veux parler, je veux te dire d'ôter tes souliers et de les mettre sur ton épaule, afin que, ayant les pieds libres, nous puissions marcher plus vite. »

Le prince, qui venait derrière, entendit les paroles de la jeune fille et la tristesse de son cœur fit place à la joie.

Peu après, la jeune fille dit au vieillard : « Mon père, aide-moi et je vais t'aider, pour que nous arrivions plus vite, car il est nuit. »

« Hé ! ma fille, comment veux-tu que je t'aide, moi qui suis un vieillard ? »

« Ce n'est pas cela que je veux dire, mon père. Je te dis de me parler et je te parlerai, pour faire passer le temps. »

Le prince fut derechef très satisfait en en-

tendant cela, et, comme il faisait déjà très nuit, il résolut d'aller dans leur chaumière, n'importe où ils iraient. Au bout de quelque temps, il aperçoit une cabane dans la montagne que gravissaient le vieillard et sa fille.

Il les laissa entrer, puis il entra après eux subitement et sans mot dire.

« Bonsoir à vos seigneuries, » leur dit-il [quand il fut entré].

La jeune fille lui répondit : « Ce que nous possédions, nous l'avons perdu, mais nous le retrouverons. » (Le prince comprenait qu'ils n'avaient pas de chien qui aboyât, tandis que la jeune fille voulait dire qu'ils avaient eu un chien, qu'ils l'avaient perdu, mais qu'ils le retrouveraient.) Asseyez-vous, s'il vous plaît, monsieur. »

« Je vais m'asseoir, et, si vous le permettez, je passerai la nuit avec vous, car je me suis attardé à la chasse. »

« Certainement, avec plaisir. Asseyez-vous. »

Au fond de la cabane était assise la vieille mère en train de tisser de la toile. Autour d'elle étaient ses petits enfants, nus et déchaussés.

« Oh ! dit le prince, voilà des jarres qui manquent d'enduit. »

Aussitôt la jeune fille répondit : « Voici de l'argile pour les enduire. »

La pensée du prince était que les enfants, nus et déchaussés, ressemblaient à des jarres sans enduit ; et la jeune fille voulait dire que sa mère tissait de la toile pour [vêtir] les enfants nus.

Comme il n'y avait pas beaucoup à manger, le vieillard dit de tuer un coq ; et, quand le coq fut rôti, on se mit à table.

Or la jeune fille se leva et découpa le coq. Elle donna la tête à son père, la carcasse à sa mère, les ailes au prince et le charnu aux enfants. Le vieillard, voyant sa fille partager de la sorte, se tourna et regarda sa femme, car il avait honte de parler de cela devant l'étranger.

Ensuite, quand on alla se coucher, le vieillard dit à sa fille : « Pourquoi, mon enfant, as-tu si mal partagé le coq ? L'étranger se sera couché affamé. »

« Ah ! mon père, à cela non plus tu n'as rien compris ; attends donc que je te l'explique. Je t'ai donné, à toi, la tête du coq, parce que tu es la tête *(le chef)* de la maison ; à ma

mère, j'ai donné la carcasse, parce que, semblable à la carcasse d'un vaisseau, elle nous a portés dans ses flancs. J'ai donné les ailes à l'étranger, parce que demain il prendra son vol pour s'en aller; enfin, à nous autres enfants j'ai donné les morceaux de charnu, parce que nous sommes le véritable charnu de la maison. As-tu compris maintenant, mon bon père? »

Comme la chambre où la jeune fille parlait avec son père était contiguë à celle où était couché l'étranger, c'est-à-dire le prince, celui-ci entendit toute cette histoire. Grande fut sa joie, et il se dit intérieurement qu'il voudrait bien trouver une femme comme celle-ci, qui sût parler le langage figuré.

Quand il fut jour, il salua, se leva et partit.

De retour dans son palais, il appela un domestique, lui donna trente et un pains, une forme de fromage tout entière, un coq farci et rôti et une outre de vin; il mit le tout dans un sac, indiqua au domestique la cabane où il avait été hébergé, lui dit d'y aller et de remettre ces présents à une jeune fille âgée de dix-huit ans.

Le domestique prit le sac et se leva pour partir et aller exécuter les ordres de son

maître. Mais, pardon, mesdames, si j'ai oublié de vous dire ceci : avant de partir, le domestique reçut ordre du prince de dire ces paroles à la jeune fille : « Beaucoup, beaucoup de saluts de la part de mon maître. Voici ce qu'il vous mande : le mois a trente et un jours, la lune est dans son plein, le chantre de l'aurore est rôti et farci, et l'outre en peau de bouc est raide et tendue. »

Le domestique partit et se dirigea vers la cabane, mais, en chemin, il rencontra quelques amis.

« Bonjour, Michel, où vas-tu ainsi chargé et que portes-tu ? »

« Je vais sur la montagne dans une cabane où mon maître m'envoie. »

« Et qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Le parfum nous a caressé l'odorat. »

« Voici ce qu'il y a : des pains, du fromage, du vin et un coq rôti. C'est un cadeau que mon maître m'a donné à porter à une pauvre fille. »

« Eh bien ! imbécile, assieds-toi que nous mangions un morceau. Où ton maître le saura-t-il jamais ? »

Ils s'assirent donc sur l'herbe verte de la montagne et se mirent à manger. Plus ils

mangeaient, plus s'ouvrait leur appétit, de sorte que nos gaillards nettoyèrent treize pains, la moitié du fromage, le coq tout entier et près de la moitié du vin. Quand ils eurent bien bu et bien mangé, le domestique enleva ce qui restait et reprit le chemin de la cabane. Quand il y arriva, il trouva la jeune fille, lui donna les présents, et lui répéta les paroles que son maître lui avait recommandé de dire. La jeune fille prit ce qu'il apportait et lui dit : « Tu diras ceci à ton maître : Beaucoup, beaucoup de saluts. Je le remercie de tout ce qu'il m'a envoyé ; mais le mois n'a que dix-huit jours, la lune n'est qu'à moitié pleine, le chantre de l'aurore n'était pas là et n'a point paru, et la peau de bouc ballotte et clapote. Mais, pour faire plaisir à la perdrix, qu'il ne frappe pas la truie. » (C'est-à-dire qu'il n'y avait que dix-huit pains, la moitié du fromage, pas de coq rôti, et que le vin était à peine à moitié, et même plus bas ; mais que, pour faire plaisir à la jeune fille, il ne battît point le domestique, qui n'avait pas apporté les cadeaux au complet.)

Le domestique se leva, s'en alla et se rendit au palais. Il répéta au prince ce que lui

avait dit la jeune fille, sauf la dernière phrase, qu'il oublia.

Alors le prince comprit tout et lui fit administrer la bastonnade par un autre domestique. Quand le coupable eut reçu une bonne volée et que la peau lui fit mal, il s'écria : « Assez, roi mon maître; attendez que je vous dise une autre chose que la jeune fille m'a dite et que j'ai oublié de vous dire. »

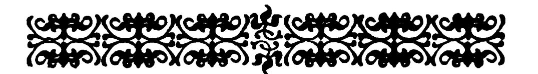
« Allons, dis ce que tu as à dire? Dépêche-toi. »

« Maître, cette jeune fille a ajouté : mais que, pour faire plaisir à la perdrix, il ne frappe pas la truie. »

« Ah! imbécile, lui dit le prince, pourquoi ne m'as-tu pas dit cela auparavant, tu n'aurais pas goûté du bâton? soit! »

Peu de jours après, le prince épousa cette jeune fille, et on fit des fêtes et de grandes réjouissances.

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez ceci.



LA REINE ET LE NÈGRE

Commencement du conte. Bonsoir à la compagnie.

Il était une fois un roi et une reine qui avaient un nègre pour domestique. Avec le temps, la reine devint amoureuse du nègre, et, souventes fois, lorsqu'on était assis à table, la reine disait au roi : « O mon roi, que j'aime les raisins noirs sur une assiette blanche ! » Et ceci, elle le disait et le redisait tant et plus. Mais, comme le pauvre roi n'avait pas de soupçons, il n'y entendait pas malice, et il se contentait de dire : « Eh bien! ma reine, que l'on serve chaque jour sur la table des raisins noirs dans une assiette blanche, puisque tu les aimes tant! »

Mais un courtisan rusé, qui entendait cha-

2*

que jour les paroles de la reine, finit par les comprendre, et il dit secrètement au roi : « Je crois, sire, que la reine est amoureuse du nègre. Voyez donc ce que vous avez à faire. »

Alors, un jour, le roi feignit d'aller à la chasse, et il prit le nègre avec lui. Ils partirent et marchèrent pendant quelque temps, puis ils firent halte dans un endroit où il y avait une citerne à sec. Là, le roi commanda au nègre de descendre de cheval et de se mettre à genoux. Ce qui fut dit fut fait. Alors le roi tira son épée et tua le nègre ; après quoi il repartit.

Mais la reine, qui raffolait d'amour pour le noir, monta sur la terrasse, quand le nègre et le roi se mirent en route, et observa où ils allaient. Lorsqu'elle vit ce qu'avait fait le roi, elle se hâta de descendre, se déshabilla, et fit semblant d'être très gravement malade. Le roi arriva, et, lorsqu'il apprit que la reine était malade, il ordonna au médecin d'aller voir ce qu'elle avait. Quand le médecin entra dans la chambre, la reine tomba à genoux et le supplia de dire qu'il n'y avait pas d'autre remède à son mal que de la laisser aller faire une partie de campa-

gne, sans autre compagnie qu'une seule de ses chambrières. Il fut fait comme elle avait demandé au médecin. Le lendemain, la reine monta à cheval, et, suivie d'une servante, se rendit directement à l'endroit où elle avait vu, avec sa lunette d'approche, le roi tuer le nègre. Quand on fut auprès de la citerne où le roi avait jeté le nègre, la reine dit à sa servante de l'attendre, car elle allait faire de l'eau. La servante attendit donc et la reine descendit dans la citerne; elle prit la tête du nègre, la mit dans son pantalon, et remonta. Puis, elle et sa servante retournèrent à cheval au palais.

Alors la reine fit venir son joaillier et lui dit en secret : « Peux-tu me faire deux bagues et, au lieu de pierreries, y mettre les deux yeux de cette tête? Peux-tu également me faire une paire de pantoufles d'or et y mettre pour garniture les dents de cette même tête; enfin de ce crâne, serti d'or, peux-tu me faire une tasse pour boire de l'eau? »

Le joaillier répondit qu'il pouvait le faire. Et, au bout d'une semaine, la reine avait les bagues, les pantoufles et la tasse. Mais elle voulait à tout prix venger la mort du nègre, parce qu'elle était inconsolable de l'avoir

perdu. Voici donc ce à quoi elle se décida : Un jour qu'elle était à table avec le roi, elle lui dit : « Mon auguste roi, nous allons poser une énigme, mais faisons cette convention : si tu devines l'énigme, tu me mettras à mort en présence de tous les courtisans; sinon, c'est moi qui t'y mettrai. »

Le roi éclata de rire et lui dit : « Très-bien. Dis-moi ton énigme. » Alors la reine lui dit :

« Ce avec quoi l'on voit, je le porte; ce qui sert à mâcher, je marche dessus; l'esprit, je le tiens et je bois dedans. Peux-tu deviner ce que c'est? Telle est mon énigme, ô roi, et je te donne un délai de quarante jours pour en trouver la solution. »

Le roi ne pensa pas même à l'énigme de la reine, car il crut qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Trente-neuf jours se passèrent, et alors la reine lui dit : « Eh bien! mon roi, sais-tu que c'est demain que je te couperai la tête, ou que tu me la couperas? »

Alors le roi commença à réfléchir sérieusement; il convoqua aussitôt tous ses courtisans et leur fit part de l'énigme. Pas un seul ne put l'expliquer. Alors le grand personnage qui avait découvert l'amour de la reine

pour le nègre, voyant le roi très embarrassé, lui dit : « Monarque vénéré, venez et allons dans les villages, nous y trouverons peut-être un paysan qui nous expliquera l'énigme. »

Ils montèrent à cheval, se mirent en chemin, et, à la nuit tombante, ils arrivèrent dans un village à la porte de la cabane d'un laboureur. Ils frappèrent à la porte et entrèrent. Le laboureur avait une femme, une fille déjà grande et trois petits enfants. Quand les étrangers furent entrés, le vieillard fit signe à sa fille de tuer une poule pour qu'on la mangeât. Sa fille tua la poule et l'apprêta, puis on se mit à table. Alors la jeune fille commença à partager la poule ; d'abord elle donna la tête à son père ; à sa mère elle servit une cuisse et garda l'autre pour elle ; aux enfants elle donna la carcasse, et à chaque étranger une aile. Quand on eut fini de manger, on alla se coucher pour dormir. Mais le pauvre roi n'avait pas sommeil, car il pensait au lendemain, et, toute la nuit, il se tourmenta sur son lit de paille. Il entendit le vieux laboureur qui disait à sa fille : « Qu'est-ce que tu as donc fait ce soir, ma fille ? Tu m'as donné la tête ; toi et ta mère, vous

avez mangé les cuisses ; et la carcasse où se trouve tout le charnu, tu l'as donnée aux enfants ; c'est-à-dire que tout ce qu'il y a de mieux, nous l'avons mangé, et à ces pauvres étrangers tu as donné les deux ailes. O ma fille, ta conduite de ce soir m'a couvert le visage de honte ! »

Alors la jeune fille lui répondit et dit : « Mon père, j'ai fait ce qu'il fallait faire. A toi, je t'ai donné la tête, parce que tu es le chef (*la tête*) de la maison ; ma mère et moi, nous avons pris les deux cuisses, parce que, toute la journée, nous sommes sur pied pour vaquer au ménage ; aux enfants, j'ai donné la carcasse, parce que, toute la journée, ils sont sur nos jambes ; aux étrangers, j'ai donné les ailes, parce que, étant des étrangers, ils partiront demain comme des oiseaux. »

Le roi, qui était éveillé, entendit toute la conversation du père et de la fille ; il fut vivement surpris de ce qu'une telle paysanne sût de pareilles choses, et il n'avait pas la patience d'attendre le jour pour qu'elle lui expliquât son énigme. Le matin, quand on fut réveillé et levé, le roi s'assit et dit l'énigme à la jeune fille. Alors celle-ci lui ré-

pondit : « Il doit y avoir une femme qui aimait quelqu'un qui est mort; elle a pris ses yeux et en a fait des chatons de bague, et c'est ce que signifie *ce avec quoi l'on voit, je le porte;* elle a pris ses dents et en a orné ses pantoufles, c'est ce que signifie *ce qui sert à mâcher, je marche dessus;* enfin, du crâne elle a fait faire une tasse pour boire de l'eau, et c'est ce que veut dire *l'esprit, je le tiens et je bois dedans.* » Quand le roi entendit les paroles de la jeune fille, il pensa aussitôt au nègre qu'il avait tué et à l'amour que la reine avait pour lui, et il fut bien satisfait.

Immédiatement il monte à cheval, sans dire à la jeune fille qui il était, et il retourne au palais, avec le courtisan qui l'accompagnait.

La reine avait réuni tous les courtisans, et elle était remplie de joie, car jamais elle n'eût pensé que le roi pourrait résoudre l'énigme. Quand le roi arriva, la reine lui proposa l'énigme en présence de tous les courtisans, et lui demanda s'il pouvait l'expliquer. Alors le roi se mit à la lui expliquer, comme l'avait fait la paysanne, et il raconta aussi l'histoire du nègre que la reine

aimait et qu'il avait tué. Alors la reine eut honte et demeura bafouée ; ensuite, selon ce qui était convenu avec le roi, les bourreaux la saisirent et la pendirent.

Mais le roi n'oublia pas la paysanne qui l'avait sauvé. Il commanda de prendre vingt pains blancs, un fromage, un coq farci et une outre de vin, et lui fit porter le tout. Avec cela, il lui envoya une lettre ainsi conçue : « Le mois est à son vingtième jour, la « lune est dans son plein, le chantre de « l'aurore est bourré de clous de girofle, et « l'outre en peau de chèvre est gonflée et tendue. »

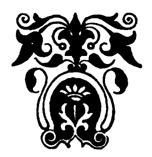
Mais, en chemin, ceux qui portaient ces présents eurent faim ; ils s'assirent, mangèrent huit pains, la moitié du fromage, le coq tout entier, burent la moitié du vin, et portèrent le reste à la jeune fille avec la lettre. Après avoir lu la missive, la jeune fille s'assit, et écrivit une réponse ainsi conçue : « Le mois est à son douzième jour, la lune « à moitié pleine, le chantre de l'aurore n'y « était pas et n'a point paru, et l'outre en « peau de chèvre ballotte et clapote. »

Quand le roi eut reçu cette lettre, il admira la grande sagesse de la jeune fille ; il



l'envoya chercher aussitôt et la prit pour femme. On célébra le mariage et les noces avec de grandes réjouissances.

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez ceci.







LA PRINCESSE
ET LE BERGER

Il y avait une fois une princesse, et cette princesse était extrêmement belle. Sa beauté était fameuse dans l'univers entier, et, des quatre parties du monde, il venait des princes qui demandaient à la prendre pour femme. Mais voilà que le diable lui entra dans la tête, et elle ne voulait d'autre mari que celui qui serait capable de lui poser une question à laquelle elle ne pourrait répondre. Elle tomba donc aux genoux du roi son père, en pleurant et se lamentant, et lui demanda que celui qui ne pourrait trouver une solution à sa question non seulement ne la prît point pour femme, mais encore eût la tête tranchée. Le roi ne voulut pas d'abord acquies-

cer à la demande de sa fille ; mais, la voyant pleurer et se lamenter, il ne put faire autrement, comme elle était sa fille unique, que de lui accorder ce qu'elle demandait. J'ai oublié de vous dire que cette princesse était très spirituelle et tellement instruite qu'elle pouvait en remontrer aux plus savants.

Le roi envoya immédiatement des crieurs publics pour annoncer que quiconque était en état de poser une question que ne pourrait résoudre la princesse, prendrait celle-ci pour femme; mais que, si elle en trouvait la solution, on lui couperait la tête, quel qu'il fût. Alors ceux qui étaient sages se dirent que, au lieu de risquer de perdre la vie, il valait mieux laisser là princesse et richesses et s'en aller. Mais tous les doigts ne sont pas égaux ; il se trouva quelques princes qui ne purent maîtriser l'amour qu'ils avaient pour la princesse, et ils allèrent lui poser des questions. Mais, les infortunés, le lendemain leur tête était dans le puits du roi; car ce n'étaient pas seulement leurs questions, mais d'autres encore que la princesse pouvait résoudre.

Derrière la ville qu'habitait la princesse, il y avait une montagne sur laquelle un ber-

ger paissait ses brebis. Un jour, ce berger, qui paissait ses brebis sur la montagne, entendit des gens, qui passaient près de lui, plaindre le malheureux sort d'un charmant et gracieux prince, à qui, ce jour-là même, le roi avait fait trancher la tête, parce que sa fille avait expliqué les énigmes qu'il lui avait posées. La curiosité du berger fut vivement excitée, et, afin de mieux apprendre cette histoire, il appela les passants, leur donna à manger du lait doux, du lait caillé et du fromage frais, puis il leur demanda quelle était cette princesse et pourquoi elle tuait ainsi les princes. Alors ils s'assirent et racontèrent l'histoire par le menu. Le berger réfléchit sérieusement et se cogna dans la tête d'aller, lui aussi, soumettre une question à la princesse, car il lui était impossible de se fourrer dans l'esprit que la princesse pût deviner ce qu'il pensait lui-même. Ensuite il se dit : « Ou du haut ou du bas. Une vie tourmentée comme la mienne, mieux vaut risquer d'en être débarrassé une heure plus tôt pour devenir roi. » En outre, il ne pouvait croire qu'on pût lui trancher la tête. Soit.

Le soir donc il alla trouver sa vieille mère, et il lui dit : « Il s'agit de telle et telle chose,

ma mère; j'irai moi aussi tenter la fortune. »

« O mon cher fils, ô méchant enfant, se mit à lui dire sa mère, reste tranquille ici. »

Rien n'y fit. Enfin, quand la pauvre femme eut vu et bien vu qu'elle ne pouvait faire autrement, elle prit de la pâte et fit à son fils un gâteau pour manger en chemin; mais, dans ce gâteau, elle mit assez de mort-à-rats pour faire crever un chameau.

Le lendemain matin, à l'aurore, le berger, qui n'avait pas plus dormi de toute la nuit que s'il eût eu des hémorrhoïdes, se lève et appelle sa mère. Sa mère lui donne le gâteau et lui dit : « Avant d'en manger, donnes-en un morceau à ta petite chienne, et, si tu vois qu'il lui arrive quelque chose, ne mange pas de ce gâteau, mais lève-toi et reviens sur tes pas, car c'est un mauvais présage; et, si tu ne m'écoutais pas, le roi te mettrait à mort. »

Notre bon berger se mit en route avec ses gros souliers, sa capote, sa houlette, et une jolie petite chienne qui le suivait partout; et il se dirigea vers la ville où était la princesse. A midi, il arriva sur la lisière d'une immense forêt, et il s'assit sous un

arbre pour manger, car la marche lui avait donné une faim de chien. Comme il allait se mettre à manger, il se rappela la recommandation de sa mère, et il jeta une bouchée de gâteau à la petite chienne, qui tomba aussitôt raide morte, écumant comme si elle eût été enragée. Le berger eut peur et jeta le gâteau; mais le ventre lui jouait de la guitare! Il résolut de pénétrer dans la forêt, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque fruit, après quoi il retournerait dans son village. Sur son chemin, il aperçoit une vache crevée depuis peu et paraissant être pleine. Il avait tellement faim qu'il ne voyait plus devant lui, et qu'il eût mangé non seulement d'une vache, mais, sauf votre respect, d'une bourrique crevée. Il ouvrit donc le ventre de cette vache et en retira le petit veau pour en manger, comme étant plus tendre. Mais comment s'y prendre pour le faire rôtir, sans amadou et sans allumettes? Tandis qu'il errait çà et là, comme un hébété, ne sachant quoi faire, il aperçut une église isolée; il y court pour allumer du feu avec les lampes. Bref, il arrive à l'église, met en tas les livres ecclésiastiques qui étaient là, les allume avec du feu pris à la

lampe, et rôtit le veau. Alors notre brave berger s'assied, et vous nettoie comme il faut le veau crevé. Mais le diable de manger veut être arrosé. Et où trouver de l'eau, quand, dans toute sa route, il n'avait pas même rencontré une source desséchée? Il jette les yeux en haut et aperçoit la lampe, dans laquelle il y avait de l'eau et de l'huile par dessus. Il jette l'huile, et, bon gré mal gré, boit de l'eau à même la lampe.

Quand il l'eut bien vidée, il alla voir sa chienne crevée; en y allant, il aperçut trois corbeaux qui la flairaient et se disposaient à la manger; mais ils n'eurent pas sitôt commencé à la becqueter qu'ils tombèrent morts tous trois. Ce fut alors que notre berger songea à faire à la princesse une question sur ce qui lui était arrivé. Il s'assit, composa son énigme et partit sur-le-champ pour la ville.

Aussitôt arrivé, il se rend au palais et demande à aller poser une question à la princesse. Les soldats le prennent pour un fou, et cherchent à le chasser à coups de crosse. Mais alors le berger jette des cris qui vont jusqu'au ciel; le roi l'entend, se met à la fenêtre et demande ce qu'il y a.

« Roi mon maître, dit l'un des soldats, c'est ce fou qui veut entrer, disant qu'il a une énigme à poser à la princesse. »

Comme le roi avait fait annoncer qu'il donnerait sa fille à n'importe qui lui poserait une question qu'elle ne résoudrait pas, il ordonna d'introduire le berger.

Alors celui-ci se présenta devant la princesse, tel qu'il était, avec ses habits de pâtre, et il lui dit : « J'ai appris, ma princesse, que vous épouseriez celui qui vous ferait une question à laquelle vous ne pourriez pas répondre. Je suis donc venu aussi pour vous proposer une énigme. Si vous en trouvez la solution, ma tête vous appartient; mais, si vous ne la trouvez pas, vous m'épouserez, conformément à votre parole. »

La princesse, qui croyait que ce vilain berger allait lui dire quelque balourdise, le regarda en souriant, et lui dit de proposer son énigme. Alors le berger lui dit :

« *Le petit gâteau a fait périr la mignonnette; la mignonnette morte a fait périr trois nègres, la pauvrette.*

« *J'ai pris de la viande qui était née et ne l'était pas; je l'ai rôtie avec des lettres,*

et j'ai bu de l'eau qui n'était ni dans le ciel ni sur la terre.

Voilà mon énigme, princesse; si vous le pouvez, donnez-m'en l'explication. »

Quand la princesse entendit le berger prononcer des paroles si inattendues, elle perdit la tête et ne sut quoi dire. Elle lui demanda un délai de trois jours. Au bout des trois jours, le berger revint, et la princesse, n'ayant pu résoudre sa question, fut obligée de l'épouser. De cette façon, ils demeurèrent bien ensemble, et nous mieux encore.



LA FILLE

QUI ALLAITE SON PÈRE

Il était une fois un roi. Ce roi avait un frère aîné qui était marié, et ce frère du roi avait une fille belle comme un ange, éveillée et pleine d'esprit. Un jour, le diable inspira au roi l'idée que son frère cherchait à le tuer pour lui prendre son royaume. Cette mauvaise idée ne lui fut pas sitôt entrée dans la tête, qu'il ordonna à ses soldats de saisir immédiatement son malheureux frère, de le jeter dans un cachot obscur, et, quand il y serait, de ne lui donner ni pain, ni eau, mais de le laisser mourir de faim. Ce qui fut dit fut fait. On s'empara de lui et on le jeta dans une prison si obscure

qu'il n'y pouvait pas même distinguer son doigt.

La fille du frère du roi, voyant que son père avait été emprisonné sans cause et sans motif, soupçonna immédiatement les mauvais desseins du monarque; et, à force d'investigations, elle finit par apprendre que le roi avait résolu de laisser son père mourir de faim dans la prison. Elle court donc aussitôt chez le roi, et, tombant à ses pieds : « Roi mon maître, lui dit-elle, la seule grâce que je vous demande, c'est de me laisser visiter mon père deux fois par jour dans la prison où vous l'avez mis. »

Le roi à qui cette supplique ne causait aucun préjudice, lui accorda ce qu'elle demandait. Il enjoignit cependant à ses soldats de bien fouiller la jeune fille lorsqu'elle entrerait dans la prison, de peur qu'elle n'apportât du pain ou quelque autre nourriture à son père. Il leur ordonna aussi de pratiquer dans le mur du cachot un trou, par lequel le père et la fille pussent se parler.

La jeune fille, voyant qu'elle avait réussi à arracher son père à la mort, alla aussitôt au bain et se lava; cela lui ayant donné du lait, elle se rendit auprès de son père dans

sa prison. Par le trou, elle lui donna un de ses seins et lui dit de téter. Elle faisait ainsi chaque jour, et son père n'avait pas besoin d'autre nourriture.

Le roi, voyant que, au bout d'un si long temps, son frère n'était pas mort de faim, soupçonna sa nièce d'avoir recours à la sorcellerie pour le nourrir. Il donna donc ordre à ses soldats de ne plus laisser la fille pénétrer près de son père, malgré tout ce qu'elle pourrait dire.

La jeune fille, à la nouvelle que le roi lui interdisait de voir son père, faillit expirer de douleur, car elle voyait bien que ses desseins allaient échouer et son père mourir de faim un jour ou l'autre.

Comme elle allait ainsi toute pensive et ne sachant quoi faire, elle sortit un peu de la ville et aperçut un maréchal-ferrant qui essayait d'ouvrir le ventre d'une jument crevée.

« Bonjour, lui dit-elle. Que fais-tu là, compère ? »

« Eh ! mademoiselle, lui dit-il, je suis un pauvre homme. Hier, ma jument est crevée ; elle était près de pouliner, et me voici maintenant occupé à lui tirer son poulain du corps ; après cela, je lui enlèverai la peau,

que je vendrai quelques paras, avec lesquels j'achèterai une autre jument. »

« Mais, lui dit-elle, est-ce que le poulain est encore vivant ? »

« Bah ! dit-il, ne voyez-vous point là-bas ce petit cheval qui court comme un cerf ? Il y a quatre ans, je le tirai de la même façon du ventre de sa mère. »

La jeune fille, spirituelle comme elle était, faillit s'envoler de joie en apprenant une pareille chose, car elle imagina aussitôt une ruse pour sauver son père. Elle donne donc cent sequins au maréchal-ferrant, et prend le petit cheval qu'on avait retiré du ventre de la jument, elle prend aussi la peau de la mère, et va faire cadeau au roi du cheval pour le monter et de la peau pour coucher dessus. En retour, elle demande au monarque la faveur d'aller voir son père de nouveau. Le roi, à la vue du joli petit cheval, lui accorda la permission qu'elle sollicitait.

Un jour, le roi étant allé se promener, monté sur le petit cheval, la jeune fille se présente à lui, prend le petit cheval par la bride, l'arrête et dit au monarque : « Vous êtes assis sur une bête qui n'est pas née et vous couchez sur sa mère. »

Le roi, entendant de telles paroles, ne put en comprendre la signification, et pria la jeune fille de les lui expliquer. Alors celle-ci lui dit : « Je vous les expliquerai, ô mon roi, quand vous m'aurez donné mon enfant, l'enfant de ma mère ; et, lorsque vous me l'aurez donné, il deviendra mon père ; mais, si vous ne me le donnez pas, il sera de nouveau mon enfant. »

Se trouvant derechef embarrassé, le roi lui dit de solliciter la faveur qu'elle voudrait, pourvu qu'elle lui expliquât ses paroles.

Alors elle demanda la mise en liberté de son père qui était depuis si longtemps enfermé en prison, sans cause et sans motif. Le monarque, qui ne pouvait manquer à sa parole, fit sortir de prison le père de la jeune fille, et alors cette dernière s'assit et se mit à raconter au roi toute l'histoire dans ses plus petits détails. Le roi fut ravi de son esprit éveillé et se repentit d'avoir emprisonné son frère, car il comprit bien que tous les rapports qu'on lui avait faits contre lui n'étaient que mensonges et calomnies.

Ils demeurèrent ainsi parfaitement, et nous mieux encore.



LES PORTES DES GRANDS

COMMENCEMENT du conte, *etc.*

Il était une fois un vieillard qui avait un pommier, et ce pommier produisait des pommes deux fois l'an. Un jour de janvier, il advint que le roi passa par là déguisé ; il aperçut le vieillard qui était assis sous son pommier et le gardait.

Il lui dit : « Que fais-tu là, vieillard ? »

« Seigneur, je garde les pommes de mon pommier. »

« Et où ton pommier a-t-il trouvé des pommes par un temps pareil ? »

« Prenez-en, seigneur, » lui dit le vieillard ; et il cueille des pommes, et les lui donne.

Alors le roi lui laisse un écrit et lui dit de venir le trouver le lendemain dans la plus

grande maison de la ville. Après avoir ainsi parlé, il s'en alla. Le lendemain, le vieillard prend le petit billet et se rend au palais, car c'était la plus grande maison de la ville. Quand il y arriva et que le premier soldat le vit si sale et si mal vêtu, il lui dit des injures et le repoussa pour le faire partir. Mais le vieillard lui montra le billet, et alors le soldat le laissa entrer. Bref, il eut à subir les mêmes avanies de la part du second et du troisième soldat; et, quand il arriva au dernier, qui se tenait à la porte du roi, ce soldat se mit aussitôt à l'injurier, et, levant la crosse de son fusil, il en frappa le pauvre vieillard de telle sorte qu'il lui meurtrit la chair, parce que, disait-il, il avait l'effronterie de salir les escaliers avec ses vilaines chaussures. Alors le pauvre vieux se retira très irrité. Mais le roi, à son réveil, demanda s'il n'était point venu un vieux paysan au palais. On lui dit qu'il était venu et qu'on l'avait chassé. Le roi se mit en colère et envoya des gens lui chercher le vieillard; mais celui-ci ne voulait pas retourner au palais, et ce ne fut qu'à force de prières qu'on le décida à revenir. Quand le roi le vit, il lui dit de s'asseoir; ensuite il lui donna

un billet à porter à son caissier, pour qu'il lui versât cent florins. Lorsque le vieillard fut sorti, il se perdit dans les corridors du palais, et il allait de porte en porte, et les soldats qui se tenaient aux portes, le voyant sale et mal vêtu, l'injuriaient et le repoussaient de partout. Enfin, il arriva, non sans beaucoup de peine, auprès du caissier. Celui-ci, voyant la lettre du roi, lui donna les cent florins. Quand il les lui eut remis, le vieillard lui dit : « Monsieur le caissier, donnez-moi, s'il vous plaît, une plume, une écritoire et du papier. »

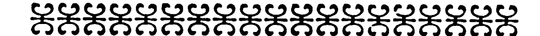
« Pourquoi faire ? » lui dit le caissier.

« C'est pour écrire une recommandation à mes enfants, pour leur dire de ne jamais entrer par de si grandes portes, ni eux, ni leurs enfants, ni les enfants de leurs enfants. »

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez ceci.







L'HOMME SANS BARBE

Il était une fois un roi; ce roi voulait voir du pays, et il parcourut beaucoup de villes et de contrées. Avec le temps, il arriva dans un village et alla loger chez une femme veuve. Cette veuve, dont je vous parle, était jeune et très belle, de sorte que le roi, n'ayant pu maîtriser son amour, fit un enfant avec elle. En partant, il laissa à cette veuve un de ses pistolets d'argent, et il lui dit que, quand l'enfant serait devenu grand, elle le lui envoyât dans telle ville où il était roi. Après avoir ainsi parlé, il s'en alla. Peu de temps après, la veuve mit au monde un garçon. L'enfant grandissait, mais ne connaissait pas son père. Un jour entre autres, il alla trouver sa mère et la pria de lui dire quel était son père. Sa mère, voyant

qu'elle ne pouvait faire autrement, lui dit : « Mon enfant, ton père se trouve dans telle ville, et il en est roi. Vas-y. Voici un pistolet, aussitôt que tu le lui auras montré, il reconnaîtra que tu es son enfant. Cependant ne manque pas, si tu rencontres sur ta route un Homme sans barbe, de rebrousser chemin sans perdre de temps. »

L'enfant reçut la bénédiction de sa mère, et aussitôt il partit pour la ville. Sur la route qu'il suivait, il rencontra un homme sans barbe. Il se rappela ce que sa mère lui avait dit, et il rebroussa chemin. Une autre fois, il partit de nouveau, et de nouveau il rencontra un autre Homme sans barbe. L'enfant rebroussa chemin derechef. La troisième fois, lorsqu'il était près d'arriver à la ville, comme qui dirait à trois ou quatre heures de distance, il rencontra de nouveau un Homme sans barbe, qui suivait la même route. « Eh! mais, dit-il, une fois, deux fois j'ai rebroussé chemin, maintenant je ne retourne plus sur mes pas. »

L'Homme sans barbe, ayant entendu ces paroles, s'approche du l'enfant, le salue et lui demande où il va.

« Eh! je vais à la ville, » dit celui-ci.

Alors l'Homme sans barbe commença tout doucement à lui demander ce qu'il y allait faire et pourquoi il avait prononcé de telles paroles, quand il l'avait aperçu. L'enfant, croyant l'Homme sans barbe bien intentionné (l'innocent et le naïf qu'il était!), s'assit et lui raconta en détail toute son histoire; il lui dit que son père était roi de cette ville et qu'il allait le trouver.

« Et ton père ne t'a-t-il jamais vu? » demanda l'Homme sans barbe.

« Comment m'aurait-il vu, dit l'enfant, puisque, avant ma naissance, il partit et alla dans son royaume. »

L'Homme sans barbe, en âme perverse qu'il était, résolut de tuer l'enfant, puis d'aller lui-même trouver le roi et de lui dire qu'il était son fils. Donc, sur la route qu'ils suivaient, ils eurent soif; ils s'écartèrent un peu du chemin et aperçurent un puits.

« Maintenant, dit l'Homme sans barbe, nous avons trouvé un puits, mais il s'agit de voir comment nous boirons de son eau. »

« Tranquillisez-vous, lui dit l'enfant, je descends en puiser. »

Quand il fut descendu et eut atteint le

fonds du puits, l'Homme sans barbe prit une grande et énorme plaque, et en boucha l'orifice du puits. Le pauvre enfant, se voyant dans l'impossibilité de sortir, se rappela que sa mère lui avait dit de rebrousser chemin, aussitôt qu'il apercevrait un Homme sans barbe, et il se prit à pleurer.

« Camarade, pitié, miséricorde! Camarade, tirez-moi dehors. »

L'Homme sans barbe ne tenait point compte [de ces supplications] et se préparait à continuer son chemin. Mais l'enfant se lamentait si fort qu'il en eut compassion, et, se tenant sur le bord du puits, il lui dit qu'il le retirerait aussitôt qu'il aurait juré que, dans le cas seul où il mourrait et reviendrait à la vie, il déclarerait au roi qu'il était son enfant; que maintenant ils allaient aller à la ville et qu'il passerait pour le fils adoptif de l'Homme sans barbe, et que, n'importe ce que ferait celui-ci, il ne dirait rien.

L'enfant, voyant qu'il ne pouvait faire autrement, dit qu'il ne déclarerait rien, sauf seulement dans le cas où il mourrait et reviendrait à la vie. Alors l'Homme sans barbe retira la plaque, et l'enfant sortit, tout blême et effrayé.



Ils se mettent en route ; ils vont, vont et arrivent à la ville. L'Homme sans barbe se présenta au roi comme étant son enfant [et dit] que le garçonnet qu'il amenait avec lui était son fils adoptif. J'ai oublié de vous dire que l'enfant ne donna pas le pistolet à l'Homme sans barbe, mais le tint caché sous ses vêtements. Le roi, qui ne pensait plus au pistolet laissé par lui comme un signe pour reconnaître son enfant, reçut l'Homme sans barbe avec joie et allégresse, et l'installa dans une chambre toute dorée.

Le matin, à son réveil, le roi lui demanda comment il allait et comment il trouvait le palais. L'Homme sans barbe, qui voulait la perte de l'enfant afin qu'il ne pût rien dire au roi, lui répondit avec une mauvaise intention :

« Mon père et mon roi, tu possèdes tous les biens dans ton palais ; trois seulement te manquent. »

« Et quels sont ces biens? » lui demanda le roi.

« Ce sont, lui dit l'Homme sans barbe, la chambre d'ivoire, le rossignol et l'hirondelle de muraille, et la plus belle fille du monde. »

« Mais alors, dit le roi, comment puis-je me les procurer ? »

« Sois tranquille, mon roi, dit l'Homme sans barbe, j'ai un fils adoptif qui peut aller te les quérir. »

Alors il s'en va promptement trouver l'enfant et lui dit : « Le roi t'ordonne d'aller lui chercher vingt charges d'ivoire, pour faire la chambre d'ivoire ; et, si tu ne les apportes pas, il te coupera la tête. »

L'enfant lui dit, avec les yeux pleins de larmes : « Mais où irai-je chercher de l'ivoire, moi qui ne sais pas du tout ni où on le trouve, ni comment on se le procure ? »

L'Homme sans barbe [n'écoutait] rien, [et ne voulait qu'atteindre] son but. Finalement, quand l'enfant eut vu et bien vu qu'il ne pouvait faire autrement, il se leva et se mit en route pour aller là où le hasard le conduirait. Sur la route qu'il suivait, comme qui dirait au bout d'une demi-heure de marche, il perdit courage, s'assit au bord du chemin et se mit à pleurer sur son triste et malheureux sort. Comme il pleurait inconsolablement, il vint une vieille femme vêtue de noir, qui s'approcha de lui et lui dit : « Qu'as-tu à pleurer ainsi, mon pauvre enfant ? »

« Eh! ce que j'ai, ma mère? dit-il. Ceci et cela. Le roi m'a ordonné d'aller lui chercher vingt charges d'ivoire, sinon qu'il me trancherait la tête. Et, moi, comme un ignorant que je suis, je vais périr dans quelque endroit et devenir la pâture des bêtes sauvages et des oiseaux. »

« Tranquillise-toi, mon garçon, lui dit la vieille, qui était sa fée, je veillerai à ce que tu ne périsses pas et que tu exécutes l'ordre du roi. »

« Ah! si c'était possible, madame, lui dit-il, je deviendrais votre esclave! »

« Eh! lui dit alors sa fée, tu demanderas au roi dix charges de pain et dix autres charges de vin, puis tu iras dans la plaine qui est derrière la montagne que voici; tu monteras un cheval rapide, et, étant allé dans cette plaine vers l'heure du dîner, tu jetteras dans le lac qui s'y trouve les dix charges de vin, tu mettras les pains tout autour, puis tu te cacheras dans un endroit, et tu t'assiéras pour attendre. Il viendra alors un innombrable troupeau d'éléphants qui mangeront les pains et boiront de l'eau dans le lac; quand ils auront bu de cette eau, ils tomberont étourdis et ne pourront pas même

remuer. Alors, toi, tu iras les tuer tous avec une épée et tu porteras leurs défenses au roi. »

L'enfant, joyeux, se mit en route pour aller au palais ; il demanda au roi dix charges de pain, dix autres charges de vin, un bon cheval et une épée. Il les obtint, et, pour abréger, il se mit en chemin, se rendit dans l'endroit que sa fée lui avait indiqué, et fit ce qu'elle lui avait dit ; mais, au lieu de se cacher, il monta, tant il avait peur, dans un arbre très élevé, et regarda tout autour de lui. Bientôt il vint une telle armée d'éléphants que la terre en tremblait ; ils mangèrent les pains, burent de l'eau dans le lac, et, étourdis par le vin, ils tombèrent à terre comme morts. L'enfant ne perd pas de temps ; il descend de l'arbre et tue tous les éléphants. Ceux-ci poussaient bien des mugissements, mais ne pouvaient remuer. Il se met ensuite à les écorcher, leur retire les os et les défenses qu'il charge sur les chevaux, puis il retourne près du roi.

Quand l'Homme sans barbe vit l'enfant de retour, que voulez-vous ? il devint comme un chien enragé ; il courut chez le roi et lui dit : « Eh ! mon roi, vous voyez quelle beso-



gne vous a faite mon fils adoptif. Il est capable d'aller vous chercher le rossignol et l'hirondelle de muraille. »

Le roi, voyant que l'enfant avait tant de capacités, dit à l'Homme sans barbe d'aller le prier de lui apporter aussi l'oiseau.

L'Homme sans barbe ne demandait que cela. Il court trouver l'enfant et lui dit : « Le roi t'ordonne d'aller lui chercher le rossignol et l'hirondelle de muraille, sinon il te coupera la tête. »

Que pouvait faire l'enfant? Il partit, alla dans le même endroit, et, là, il pleura abondamment. Sa fée se présenta de nouveau à lui et lui demanda la cause de ses larmes.

« C'est ceci et cela, » lui répondit-il.

Alors elle lui dit : « Tu demanderas au roi un cheval rapide comme le vent; tu iras dans telle forêt où il y a un arbre, sur lequel se trouvent le rossignol et l'hirondelle de muraille, et qui est gardé par quarante dragons. Tu iras la nuit, quand les dragons seront endormis; tu descendras de cheval, tu monteras sur l'arbre, et tu auras bien soin de ne pas remuer les branches, crainte de réveiller les dragons, car tu serais perdu.

Saisis alors l'oiseau, remonte à cheval, et fuis comme l'éclair. »

L'enfant fit comme le lui avait dit sa fée. Il prend le cheval, monte dessus et se rend dans la forêt. Il monte sur l'arbre, il saisit l'oiseau, et, pour qu'il ne lui échappe pas, il lui serre les pattes entre ses dents. Comme il allait monter à cheval, les dragons le flairent et fondent sur lui avec tant de violence que la montagne en est ébranlée et les arbres déracinés. L'enfant faillit rester [immobile] sur ses pieds, tant il eut peur; mais d'un bond il saute à cheval, avec l'oiseau entre ses dents, donne un coup d'éperon à sa monture, et disparaît de devant les dragons. Il s'en va donc emportant l'oiseau, et il le remet au roi. Celui-ci se livra à de grands transports de joie et fit mille cadeaux à l'enfant.

L'Homme sans barbe, ne sachant quoi faire pour perdre l'enfant, va trouver le roi et lui dit : « Mon père (car il l'appelait son père), tu vois quelles sont les capacités de mon fils adoptif. Nous l'enverrons maintenant chercher la plus belle fille du monde, pour qu'il ne manque plus rien au palais; et, à son retour, nous le comblerons de présents et de faveurs. »

Le roi commanda qu'il en fut ainsi. L'Homme sans barbe va donc le dire à l'enfant. Celui-ci se rend dans le même endroit où il était allé les deux autres fois; il s'y assied et se met à pleurer. Sa fée se présenta de nouveau à lui et (pour abréger) elle lui dit : « Voici ce que tu feras : tu demanderas au roi dix charges de viande, dix charges de blé et dix autres charges de miel : tu les prendras et tu suivras telle route ; sur cette route, tu rencontreras une forêt, et, dans cette forêt, il se trouve une immense multitude de lions, qui se précipiteront sur toi pour te déchirer. Alors, toi, ne perds pas de temps ; avant qu'ils se précipitent sur toi, jette-leur les dix charges de viande. S'ils te disent : « Que veux-tu de nous? » Dis-leur : « Rien », mais prends ce qu'ils te donneront.

« Plus loin tu rencontreras des fourmis en quantité innombrable. Si ces fourmis tombaient sur toi, elles t'auraient mangé, le temps de dire *Kyrie, eleison*. Vide alors tes dix charges de blé, et agis avec les fourmis [comme avec les lions]. Si elles te disent de demander quelque chose, réponds-leur : « Je ne veux rien », mais, si elles te donnent quelque chose, ne le laisse pas.

« Plus loin encore, tu verras une nuée d'abeilles. Là non plus, ne perds point de temps, mais vide tes dix charges de miel. Tu agiras comme précédemment, si elles te disent de demander ce que tu veux.

« Quand tu auras fait un bout de chemin, tu entreras dans le château où est la plus belle fille du monde. Là, on te soumettra à des épreuves [1], que tu subiras avec l'aide des lions, des fourmis et des abeilles. On te fera ensuite choisir la plus belle entre quarante femmes voilées. Tu avertiras la reine des abeilles d'aller se poser sur la tête de la plus belle; et celle sur laquelle elle se posera, tu la prendras et tu partiras. »

L'enfant fit ce que sa fée lui avait recommandé. Il prit dix charges de viande, dix de blé et dix autres de miel; puis il suivit le chemin que sa fée lui avait indiqué. Il pénétra dans la forêt, et, avant que les lions se fussent rués sur lui, il leur jeta les dix charges de viande. Les lions se précipitèrent sur la viande et la dévorèrent immédiatement. Ensuite ils

1. Ici et plus loin le grec dit *on te posera des questions;* mais la façon dont j'ai traduit me paraît plus en harmonie avec le contexte, comme on le verra par la suite

dirent à l'enfant : « Pour ce service que tu nous as rendu, quel bon office désires-tu de nous ? »

« Tenez-vous tranquilles; aucun, » répondit l'enfant.

« Non ! » dit le roi des lions, et, arrachant un poil de sa crinière : « Voici, dit-il, un de mes poils ; quand tu auras besoin de nous, approche-le seulement du feu et nous accourrons à l'instant. »

Il va plus loin et trouve une innombrable quantité de fourmis. Il jette les dix charges de blé ; elles se précipitent dessus, et, le temps de réciter un *Credo,* elles font place nette. Ensuite elles lui disent comme les lions : « Pour ce service que tu nous as rendu, quel bon office désires-tu de nous ? »

« Aucun, » répondit-il,

« Ce n'est pas possible, dirent-elles ; voici une de nos ailes ; quand tu auras besoin de nous, approche-la du feu, et nous arriverons à l'instant. »

L'enfant les laissa et poursuivit son chemin. Il trouva aussi les abeilles, leur versa les dix charges de miel. Pour être brefs, les abeilles lui tinrent le même langage et l'enfant leur fit la même réponse. Enfin, elles lui

donnèrent aussi une de leurs ailes, en lui disant qu'elles viendraient aussitôt qu'il l'approcherait du feu.

Il va, il va, il va, et arrive au château où se trouvait la plus belle fille du monde. Comme il allait en franchir la porte, ceux qui la gardaient lui dirent :

« Hé! l'homme, où allez-vous? »

« Je suis venu pour prendre la plus belle fille du monde, » répondit l'enfant, sans la moindre timidité.

« Eh! mon enfant, lui dirent-ils, si l'on prenait ainsi les jolies filles, le monde en serait rempli. Rebrousse chemin, c'est pour ton bien que nous le disons, car il faut que tu subisses toutes les épreuves auxquelles nous te soumettrons, pour que tu la prennes; autrement nous te couperons la tête. Ainsi donc, comme tu ne pourras pas les subir, retourne t'en. »

Il n'en fit rien.

« Vous me donnerez la plus belle fille du monde, leur dit-il, ou je ne bouge pas d'ici. »

Les gardiens, le voyant alors si résolu, lui dirent qu'il avait trois épreuves à subir, pour prendre la plus belle fille du monde.

Quand il eut accepté de s'y soumettre, ils



l'enfermèrent dans une chambre, et lui donnèrent quarante chaudronnées de bouillie à manger jusqu'au matin, puis ils s'en allèrent.

L'enfant s'assit et essaya de manger, mais il ne put pas même avaler une cuillerée de chaque chaudron. Que faire alors? Il réfléchit, réfléchit jusqu'à ce qu'enfin l'idée lui vint d'appeler les lions, qui pourraient peut-être manger la bouillie. Il approche un peu du feu le poil des lions; ceux-ci se présentent tous aussitôt, et bien doucettement, sans que personne s'en aperçoive, ils remplissent la chambre et tout le château.

« Que voulez-vous, maître? » lui disent-ils.

« Voilà. Ceci et cela, leur dit-il. Ces quarante chaudronnées de bouillie, pouvez-vous les manger d'ici à demain matin? »

« Bah! Cela seulement? disent-ils. Et des mille avec, s'il y en avait. »

Ils s'asseoient et à l'instant ils font place nette. Après quoi ils se retirent.

Quand ceux qui avaient soumis l'enfant à cette épreuve virent qu'il avait mangé les quarante chaudronnées de bouillie, ils furent extrêmement étonnés, et ils lui dirent qu'il devait subir la seconde épreuve.

Ils le mirent dans un immense magasin rempli de blé, d'orge, de blé turc, de maïs, et ils lui dirent : « Ce magasin-là, tu le nettoieras en entier; tu mettras à part le blé, à part l'orge et à part le maïs, de façon que pas un grain d'une sorte ne se trouve mélangé avec une autre. »

Que faire? L'enfant se met de nouveau à réfléchir.

« Allons, dit-il, je vais appeler les fourmis pour voir si elles ne peuvent pas m'aider. »

Aussitôt qu'il eut approché du feu l'aile de fourmi, il arriva une innombrable armée de fourmis.

« Que nous veux-tu, maître, » lui dirent-elles.

« Voilà, leur dit-il, un magasin que l'on m'a donné à nettoyer, mais je ne puis. Je vous ai donc appelées pour voir si vous ne pourriez pas, par hasard, me séparer [les différentes espèces de grains], vous autres. »

« Bah! dirent-elles, à l'instant même. »

Elles prennent les grains un à un, et, en une heure, les mettent en trois tas séparés dans le magasin. Puis elles s'en vont en disant : « Quand vous aurez de nouveau

besoin de nous, maître, vous brûlerez l'aile, et nous arriverons. »

Le matin, les gardiens virent de nouveau que tout était bien exécuté, et ils ne purent rien trouver à blâmer. Que faire? Ils disent à l'enfant : « Eh ! voyons la troisième épreuve, si tu t'en tires, tu prendras la plus belle fille du monde. »

Ils le mirent en présence de quarante jarres pleines de miel et lui dirent : « Nous t'avons d'abord donné des besognes fatigantes, en voici maintenant de douces. Assieds-toi donc, mange ces quarante jarres de miel, car, autrement, nous te couperons la tête. »

Et ils ferment les portes du magasin et l'enferment dedans pour manger les quarante jarres de miel. L'enfant pensa immédiatement aux abeilles. Il ouvre une petite fenêtre du magasin, et il approche de son cigare l'aile des abeilles. Alors, *vsssss*, il arriva une telle nuée d'abeilles que le jour en était obscurci et le soleil couvert. Pour être brefs, les abeilles se posent sur le miel, le mangent et nettoient si bien toutes les jarres que si quelqu'un y eût mis la langue par expérience, il ne se serait pas le moins du monde aperçu qu'il y avait eu du miel.

Après cela les abeilles s'en allèrent, mais l'enfant retint leur reine pour que, le lendemain matin, elle lui désignât la plus belle fille du monde. Le matin les gardiens vinrent et, quand ils virent qu'il avait encore subi cette épreuve : « Bravo, lui dirent-ils, viens chercher la plus belle fille du monde. »

Ils le prirent et le mirent dans la cour, où il y avait quarante jeunes filles, ayant toutes la même taille et les mêmes robes, de sorte que l'on ne pouvait distinguer l'une de l'autre.

« Allons, lui dirent-ils, choisis parmi ces jeunes filles celle qui est la plus belle, et prends-la. »

Alors l'enfant lâche l'abeille, et, sans être remarqué des gardiens, observe où elle va se poser. Quand il vit qu'elle s'était posée sur celle du milieu, il court vers cette jeune fille et la saisit.

« Voici, dit-il, celle que je veux prendre. »

« Parfait ! dirent les gardiens, tu as pris la plus belle. »

Alors il monte à cheval, met en croupe la plus belle fille du monde, et court à la ville. Dès que l'Homme sans barbe, qui était sur la terrasse du palais, d'où il regardait avec

une lorgnette, le vit venir, il se hâta de descendre l'escalier, et, au moment où l'enfant mettait pied à terre à la porte, il lui dit avec colère : « Allons, donne-moi la plus belle fille du monde ! »

L'enfant allait la lui laisser, mais, quand celle-ci vit l'Homme sans barbe, elle commença par lui dire avec colère de la débarrasser de sa présence, car celui qui l'avait amenée était son mari. L'Homme sans barbe saisit alors l'enfant par les pieds, le précipite du haut des remparts du château, et le tue. Alors la jeune fille se met à courir, va prendre le cadavre, et, avec de l'eau d'immortalité et certaines paroles magiques, entreprend de le rappeler à la vie. [Elle y réussit.]

« Ah ! dit-elle, je suis parvenue à te ressusciter. Advienne que pourra ! »

« Mais quoi ? lui dit l'enfant étonné. J'étais donc mort ? »

« Oui, lui dit-elle. L'Homme sans barbe t'a tué, et, moi, je t'ai ressuscité. »

Finalement, l'enfant vit qu'il était dégagé de son serment, puisqu'il était mort et ensuite revenu à la vie. Il alla trouver le roi, lui révéla tout et lui montra le pistolet. Alors le roi donna ordre que l'Homme sans barbe

fût attaché à quatre chevaux et mis à mort. Ensuite il maria la plus belle fille du monde avec son enfant, dont il fit venir la mère. De cette façon ils furent heureux et nous plus heureux encore.





LA TZITZINÆNA

Il était une fois une vieille qui avait trois filles qui travaillaient moyennant salaire. Le roi rendit une ordonnance défendant d'allumer de la lumière le soir, car il y avait disette d'huile. A la nouvelle de cet ordre, les filles de la vieille dirent : « Que faire ? Si, l'hiver, où les jours sont courts, nous ne travaillons pas le soir, comment vivrons-nous ? »

Elles bouchèrent donc tous les trous (car il y avait des fentes aux portes et aux fenêtres), pour qu'on ne vît pas la lumière, et elles travaillaient. Après avoir travaillé fort avant dans la soirée, elles eurent faim, et l'aînée fille se mit à dire : « Si j'avais [pour

mari] le pâtissier du roi, je mangerais un gâteau tout chaud, tout chaud. »

La seconde dit : « Ah! la pauvrette qui voudrait le pâtissier! Si j'avais le cuisinier, je mangerais de tous les mets royaux! »

Et la troisième dit : « Pauvres sœurs, que désirez-vous là? Moi, je voudrais le roi, pour avoir tous les trésors. Je lui ferais trois enfants : *Soleil*, *Lune* et *Étoile*. »

Le roi, étant sorti déguisé pour voir qui allumait et qui n'allumait pas de lumière, se trouva à leur porte juste au moment où elles tenaient cette conversation. Il ne dit mot et s'en alla.

Mais, le matin, il les fait venir au palais et demande à chacune ce qu'elles avaient dit la veille au soir. Il interroge d'abord l'aînée et lui dit : « Que disais-tu hier, pendant que vous étiez en train de travailler? »

La pauvrette lui répond : « Roi mon maître, nous ne disions rien. »

« Non! Il faut me répéter ce que tu disais. »

Elle lui dit donc : « Que vous dirai-je, ô mon roi? Nous étions en train de travailler le soir et j'ai dit : si j'avais [pour mari] le pâtissier du roi, je mangerais un gâteau tout

chaud, tout chaud. Car, depuis le temps que nous étions assises à travailler, j'avais faim. »

« Bien, » dit le roi. Et il la maria avec son pâtissier, puis la renvoya chez elle.

Il prend ensuite la seconde fille et lui demande : « Que faisiez-vous hier soir ? »

« Nous travaillions tout en parlant, mon roi. »

« Non. Tu disais quelque chose hier. »

Elle lui dit : « Voilà. Que vous dirai-je, mon roi ? Je disais que si j'avais le cuisinier du roi, je mangerais de tous les mets royaux. »

Le roi la renvoie, et on la mène épouser son cuisinier.

Il appelle la plus jeune et lui dit : « Que disiez-vous hier soir, pendant que vous étiez assises à travailler ? »

« Roi mon maître, dit-elle, voilà votre épée et voilà mon cou, tranchez-moi la tête, mais je ne puis vous répéter ce que je disais. »

Il lui dit : « Non, je ne te trancherai pas la tête, mais je veux savoir ce que tu disais. Tu n'auras pas la tête coupée. »

Elle lui dit : « Auguste roi, que vous di-

rai-je? Mes sœurs ont dit, l'une qu'elle voudrait le pâtissier du roi, l'autre son cuisinier. Et, moi, j'ai dit : Ah! mes pauvres sœurs, que désirez-vous là? Moi, si j'avais le roi, je posséderais tous les biens, et je lui ferais trois enfants : *Soleil, Lune* et *Étoile.* »

« Et es-tu capable de faire de pareils enfants? »

« Oui, mon roi, » dit-elle.

Alors le roi l'épousa et la fit reine. Quand elle fut mariée, la mère du roi ne pouvait la souffrir. Mais, comme son fils l'avait épousée, que pouvait-elle faire? Soyez tranquilles, elle ne cessait pas de lui être hostile. Or, pendant qu'elle était enceinte de *Soleil,* le roi reçut l'ordre de partir pour la guerre. Il fit donc cette recommandation à sa mère : « Mère, je vais partir pour la guerre, aie le plus grand soin de ma femme, maintenant surtout qu'elle est près d'accoucher. »

« Sois tranquille, mon fils; va à tes affaires et ne t'inquiète pas de ta femme, je veillerai sur elle. »

Le jour des couches arrivé, la mère du roi appela la sage-femme et convint avec elle de faire disparaître l'enfant que sa bru

mettrait au monde, quel qu'il fût, et elle lui promit de la payer généreusement.

On fit donc un coffre, dans lequel on mit l'enfant dont la reine était accouchée, puis on le jeta dans la mer, et près de la mère on plaça un petit chien.

Le roi étant revenu de la guerre, dit à sa mère : « Ma mère, quel enfant ma femme a-t-elle mis au monde ? »

« Un chien, mon fils. »

Le roi ne dit mot et demeura coi. Sa femme devint enceinte de nouveau ; et, de nouveau, pendant qu'elle était grosse, le roi reçut l'ordre d'aller à la guerre. La même chose se renouvela. Il recommanda à sa mère de veiller sur sa femme qui devait accoucher de *Lune*. Elle lui fit la même réponse ; et, quand il fut parti, elle convint avec la sage-femme de substituer un petit chat [à l'enfant]. Ils firent de nouveau un coffret, jetèrent l'enfant à la mer, et lui substituèrent une chatte.

Le roi revint. Il demanda : « Quel enfant ma femme a-t-elle fait ? »

« Elle a fait une chatte, » dit [sa mère].

Le roi ne dit mot et resta avec sa femme. Celle-ci était près d'accoucher d'*Étoile*, lors-

qu'on écrivit au roi de partir pour la guerre, il fit derechef les mêmes recommandations. La mère s'entendit de nouveau avec la sage-femme ; on jeta l'enfant à la mer, et on lui substitua un serpent.

Le roi revint de nouveau de la guerre, il demanda : « Quel enfant ma femme a-t-elle fait ? »

« Un serpent pour t'étouffer, mon fils. Quoi ! Tu as une pareille femme et tu la gardes dans le palais, et tu ne l'envoies pas pourrir dans quelque vieille masure ? »

Le roi dit alors à sa femme : « Tu m'as promis de me faire *Soleil*, *Lune* et *Étoile*, et tu m'as fait *Chien*, *Chatte* et *Serpent !* va-t'en donc, je ne veux plus de toi. »

Il prit cette malheureuse et la mura dans les latrines.

Laissons-les pour le moment et occupons-nous des enfants. Ceux-ci, chaque fois que l'on jetait les coffres à la mer, allaient directement à une petite montagne sur laquelle s'élevait un monastère habité par un moine. Or, ce moine allait chaque jour au bord de la mer et y pêchait un poisson, dont il faisait sa nourriture. Ce jour-là il en pêcha deux. Alors il s'adressa à Dieu en ces ter-

mes : « Pourquoi, mon Dieu, m'envoyez-vous deux poissons? Je ne vous ai pas demandé de me donner tant à manger! »

En regagnant son logis, il trouva le coffret avec l'enfant dedans. « Ah! dit-il, Dieu m'a donné ce poisson pour être la nourriture de l'enfant qu'il m'envoie. »

Il garda donc l'enfant une année durant, et il le nourrissait avec le poisson. Au bout de l'année, il alla à la mer, et en tira trois poissons. Il pria Dieu de nouveau, et de nouveau, en retournant chez lui, il trouva un coffret, il l'ouvrit, et dedans trouva un enfant.

« Ah! dit-il, c'est pour cela que Dieu m'a envoyé cet autre poisson. »

Au bout d'une autre année, il pêcha quatre poissons, et il trouva le troisième enfant.

Ces enfants, le moine les gardait chez lui. Il allait et venait, leur apportait [de la nourriture] et les élevait.

Quand ils furent élevés, il dit à l'aîné : « Mes enfants, vous ne pouvez pas vivre ici dans la montagne. Prends ton frère et ta sœur (car *Étoile* était une fille), et allez à la ville, pour connaître le monde, car ici vous ne pouvez rien apprendre. »

Ils se rendirent donc à la ville, louèrent une maison avec l'argent que leur donna le moine, et s'occupèrent d'apprendre les usages et les manières du monde.

Un jour, l'aîné, étant allé au bazar, y trouva un Juif qui avait un coffret à vendre et qui disait : « Celui qui prendra ce coffret s'en repentira, et celui qui ne le prendra pas s'en repentira également. »

Alors le prince (car il était prince) se dit : « Celui qui prendra le coffret s'en repentira, et celui qui ne le prendra pas s'en repentira également; mieux vaut donc que je le prenne! »

Il prend le coffret et s'en va chez lui. En arrivant à la maison, il trouva sa sœur assise tout éplorée. Il lui dit : « Qu'est-ce que tu as à pleurer, ma sœur? »

Elle lui dit : « [Je pleure] parce que vous m'avez enfermée ici sans me laisser rien pour jouer. »

« Et que voudrais-tu pour jouer? »

Elle lui dit : « Il est passé une vieille femme qui m'a dit que je suis belle (cette vieille était la sage-femme, mais les enfants ne la connaissaient pas; elle avait appris qu'ils vivaient, et elle voulait les détruire

parce que la belle-mère l'avait de nouveau payée pour cela), mais que, si j'avais la pomme d'or, que possèdent quarante dragons et qu'ils gardent dans un jardin, je serais plus belle encore. »

Son frère lui dit : « Il faut que j'ouvre ce coffret, dont on m'a dit que celui qui le prendrait s'en repentirait et que celui qui ne le prendrait pas s'en repentirait également. »

Il l'ouvre, et trouve dedans un cheval vert et ailé.

« Ah! dit-il, ce cheval est bon pour aller chercher la pomme que ma sœur désire. »

Il monte donc sur ce cheval et franchit la porte. Alors le cheval lui dit : « Bonjour, maître; où allons-nous maintenant? »

Il lui dit : « Nous allons quérir pour ma sœur la pomme d'or que gardent quarante dragons. »

« Ah! malheureux, dit-il, voilà une chose bien difficile; mais, je ferai un éclair et un coup de tonnerre, et je me trouverai dans le jardin. Si tu es capable de ravir la pomme, alors cela va bien, autrement nous sommes perdus tous deux, si les dragons nous atteignent. »

Ils se mettent donc en route. Quand ils furent près de l'endroit,.... un éclair et un coup de tonnerre, ils s'emparent de la pomme. Ils reviennent et la portent à la jeune fille. Elle la prit et joua avec.

Un jour, la vieille femme passa de nouveau et lui dit : « Que tu es belle, ma fille ! Tu as la pomme d'or pour jouer, mais, si tu avais aussi le rameau d'or sur lequel se rassemblent tous les oiseaux du monde pour chanter, tu serais plus belle encore. »

Son frère revint et la trouva de nouveau tout en pleurs.

« Qu'as-tu, ma sœur ! »

« Cette vieille est passée de nouveau et elle m'a dit que, si j'avais le rameau d'or sur lequel se rassemblent pour chanter tous les oiseaux du monde, je serais plus belle encore. »

« Je vais aller te le chercher, » dit-il.

Il se lève, prend son cheval et sort. Alors son cheval lui dit : « Bonjour, maître ; où allons-nous ?

« Nous allons, lui dit-il, chercher pour ma sœur le rameau d'or sur lequel se rassemblent pour chanter tous les oiseaux du monde. »

[Le cheval] lui dit : « Ah! malheureux, nous nous sommes tirés de la pomme d'or, mais de cela?... Cependant, allons! Moi, je ferai un éclair et un coup de tonnerre; quant à toi, prends une hache, pour couper une branche de l'arbre. »

Ils s'en allèrent. Un éclair et un coup de tonnerre.... le jeune homme coupa le rameau d'or, le prit, et ils partirent.

Il porta le [rameau] à sa sœur. Tous les oiseaux du monde se rassemblaient dessus pour chanter, et c'était une joie de Dieu.

La vieille passa de nouveau.

« Ah! que tu es belle! Tu possèdes la pomme d'or, et le rameau d'or sur lequel se rassemblent tous les oiseaux du monde; mais, si tu avais la Tzitzinæna pour t'expliquer ce que disent les oiseaux, elle qui connaît leur langue, tu serais encore plus belle. »

Son frère revient. Elle lui dit : « La vieille est passée de nouveau, et elle m'a dit que, si j'avais la Tzitzinæna qui sait la langue de tous les oiseaux, je serais plus belle encore. »

« Je vais aller te la chercher, » dit-il.

Il monte de nouveau à cheval et sort. Et

de nouveau son cheval lui dit : « Bonjour, maître; où allons-nous ? »

« Nous allons chercher, pour ma sœur, la Tzitzinæna qui sait la langue de tous les oiseaux, afin qu'elle lui explique ce qu'ils disent. »

Il lui dit : « Nous avons échappé aux autres, mais à la Tzitzinæna nous n'échapperons pas, car elle nous pétrifiera. »

« Eh ! qu'elle nous fasse ce qu'elle voudra ! Allons, et que Dieu nous soit en aide ! »

Ils se rendent donc devant la maison de la Tzitzinæna, qui demeurait très loin.

Le cheval, lui dit : « Appelle maintenant, toi. »

Le jeune homme crie : « Tzitzinæna. »

Celle-ci répond d'en haut : « Marbre ! » Et il est pétrifié jusqu'aux genoux.

Il crie de nouveau : « Tzitzinæna. »

Celle-ci crie derechef : « Marbre ! » Et il est pétrifié jusqu'aux cuisses.

Il crie de nouveau : « Tzitzinæna. »

Celle-ci crie derechef : « Marbre ! » Et il est pétrifié jusqu'à la ceinture.

Alors il réfléchit. Le cheval lui dit : « Qu'attends-tu ? Crie donc pour que nous finissions d'être pétrifiés, car maintenant nous

ne pouvons ni avancer ni reculer. Nous resterons ici. »

Le jeune homme se rappela alors que, quand il avait quitté le moine, celui-ci lui avait donné quelques poils de sa barbe, en lui disant : « Quand tu auras besoin de moi, brûle un de ces poils, et je viendrai à ton aide. »

Alors il bat le briquet, et allume un brin de la barbe du moine. Aussitôt le moine se présente et lui dit : »

« Que veux-tu, mon enfant? »

« Voici dans quelle situation je me trouve, lui dit l'enfant; et j'ai pensé à toi pour venir à mon aide. »

Alors il lui raconta toute son histoire, sur quoi le moine s'écria : « Tzitzinæna. »

« Plaît-il, maître? » [répondit-elle].

« Hâte-toi de venir prêter secours à mes enfants. »

« Tont de suite, maître. »

La Tzitzinæna descend, portant une bouteille d'eau d'immortalité; elle en jette sur eux, et leurs jambes pétrifiées revinrent à la vie.

Alors le moine lui dit : « Tous ceux que tu as pétrifiés ici, délivre-les. (Elle avait pétrifié une multitude de gens). »

Elle les délivra donc tous, et parmi eux se trouvait l'autre prince, le frère qu'ils avaient perdu. Ils se mirent tous en route, et le moine dit à la Tzitzinæna : « Maintenant que tu accompagnes mes enfants, aie soin d'être pour eux comme une mère, comme une madone. »

La Tzitzinæna partit donc avec eux.

Une fois en leur compagnie, elle leur expliquait le langage de tous les oiseaux, et toutes les choses du monde, car elle savait tout cela. Un jour, les enfants voulurent aller se promener. La Tzitzinæna leur dit : « Aujourd'hui, vous rencontrerez le roi sur votre chemin. Il vous regardera et s'approchera de vous de très près, et il vous invitera demain à dîner. Dites-lui que vous irez. »

Les enfants sortirent donc et ils rencontrèrent vraiment le roi. Et le roi dit : « Comme ces enfants ressemblent aux enfants que ma femme m'avait dit qu'elle me ferait ! »

Il s'approcha d'eux, et leur dit : « Combien je vous aime, pour une seule fois que je vous ai vus ! Je désirerais dîner demain avec vous. Voulez-vous venir ? »

Les enfants répondirent : « Nous irons. »

Ils retournèrent à la maison. La Tzitzinæna leur demanda tout ce qui s'était passé.

« Demain, leur dit-elle, quand vous irez à table pour dîner, prenez un petit chien avec vous, et jetez-lui une cuillerée de votre manger. »

Lorsqu'ils y allèrent, ils prirent le petit chien, lui jetèrent une cuillerée de manger, et, quand il l'eut avalée, il se trouva empoisonné et creva.

Les enfants dirent : « O mon roi, nous ne sommes pas venus ici pour que tu nous empoisonnes. Tu vois ce chien; il est crevé aussitôt qu'il a eu mangé. Mais, si cela t'est agréable, viens dîner chez nous demain. »

Le roi qui aimait excessivement ces enfants ne dit pas : « Non », il dit : « J'irai. »

Les enfants revinrent et dirent à la Tzitzinæna qu'ils avaient invité le roi, comme elle le leur avait recommandé. Ils lui dirent aussi de préparer un copieux repas, car il viendrait le lendemain.

« Soyez tranquilles, » leur dit-elle.

Le lendemain, le roi arrive. Les enfants attendent que la Tzitzinæna ait préparé le repas; mais, ne voyant ni mets, ni table ser-

vie, ni quoi que ce soit, ils lui disent : « Eh! Tzitzinæna, le roi est arrivé, et tu n'as encore ni table servie, ni rien. »

Elle leur dit : « Quelle heure est-il, mes enfants? »

Ils lui disent : « Il n'y a plus qu'un quart d'heure avant de nous mettre à table. »

Or, pendant que le roi était assis sur le canapé en train de parler avec la Tzitzinæna, celle-ci frappa trois fois dans ses mains, et il se présenta devant le roi un festin non pas royal, mais quelque chose de splendide.

Le roi fut très étonné de voir subitement apparaître une table si bien servie. Il mangea de tous les mets et se montra extrêmement satisfait. Quand on eut fini : « Mes enfants, dit-il, quelle faveur désirez-vous de moi? J'ai été si content de vous voir, que je vous accorderai la faveur que vous voudrez. »

La Tzitzinæna leur dit de ne pas demander d'autre faveur que celle de retirer des latrines la femme qui y était cachée. Le roi envoie immédiatement [l'ordre] de la tirer des latrines; on la conduit au bain, on la lave, on l'habille et on l'amène. Quand elle fut arrivée, la Tzitzinæna la prit et dit au

roi : « Voulez-vous connaître les enfants que cette femme vous a faits? Voilà votre femme et voilà vos enfants. »

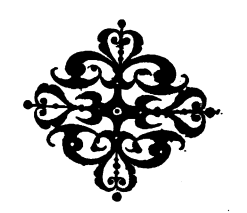
Alors la Tzitzinæna lui raconta toute l'histoire, et lui dit ce qu'avaient fait sa mère et la sage-femme.

« Voici vos enfants, *Soleil*, *Lune* et *Étoile*. Prenez-les. »

Alors le roi les serra dans ses bras et ils se couvrirent de baisers. Ensuite il se rendit au palais avec sa femme.

Après cela, la mère du roi et la sage-femme furent prises et attachées à quatre chevaux qui les traînèrent sur le chemin. Tout le monde vit que c'étaient des criminelles. Ensuite on frappa les chevaux qui les mirent en pièces.







CENDRILLON

Il était une fois, madame, une vieille qui avait trois filles. Or les deux aînées cherchaient tous les moyens de tuer leur mère, car elles étaient jalouses de ce qu'elle leur préférait la cadette. Elles convinrent donc de monter avec leur mère sur une terrasse élevée, de prendre un fuseau et de manger celle dont le fil casserait. Leur mère était vieille et débile, ce serait certainement son fil qui casserait. Elles prirent leurs fuseaux et montèrent sur la terrasse. Cette pauvre vieille, ses mains étaient sans force, son fil cassa une première fois.

« Ah ! chère mère, lui dirent-elles, nous allons te manger. »

« Eh! mes filles, dit-elle, pardonnez-

moi cette fois-ci et, la prochaine, si mon fil casse, mangez-moi. »

Elles recommencèrent alors à abaisser leurs fuseaux, et le fil de la vieille cassa de nouveau.

« Ah! chère mère, lui dirent-elles, nous allons te manger. »

« Eh! mes filles, pardonnez-moi encore cette fois-ci; et, à la troisième, si mon fil casse, mangez-moi. »

Alors elles se remirent à abaisser leur fil, et celui de la vieille cassa de nouveau.

« Ah! maintenant, il n'y a plus de pardon. Nous allons te manger. »

Elles saisirent leur pauvre mère et commencèrent à faire des préparatifs pour la tuer. Celle-ci, voyant qu'elles voulaient sérieusement l'occire, appelle sa fille cadette et lui dit : « Viens, ma fille, j'ai une recommandation à te faire. » Puis elle ajouta : « Aie ma bénédiction. Tes sœurs vont me tuer et me manger; ramasse tous les os qu'elles jetteront; mets-les dans une jarre et garde-les avec soin. Tu les feras sécher à la fumée pendant quarante jours et quarante nuits, sans t'absenter de la chambre où ils seront; et, au bout de ce laps de temps,

ajouta-t-elle, tu ouvriras la jarre pour voir ce qu'ils seront devenus. »

« Avec plaisir, » lui dit-elle, et elle se mit à pleurer sa mère.

« Ne pleure pas, ma fille; que veux-tu faire puisque tes sœurs en ont ainsi décidé?. »

Celles-ci prirent donc leur mère, l'égorgèrent, la firent rôtir, puis se mirent à la manger.

« Viens, ma fille, viens manger aussi, tu vas voir quel excellent mets. »

« Non, ma fille, Dieu me préserve de manger de ma mère! »

Elle ramassait les os, quand elle les trouvait, et les mettait dans la jarre, sans être vue. Quand les aînées eurent fini de manger leur mère et furent rassasiées, elles se levèrent. Et que fit la cadette? Elle prit les os, alluma un grand feu, s'assit auprès pour veiller dessus, et, jour et nuit, elle les faisait sécher à la fumée.

Ses sœurs se mirent à lui dire : « Lève-toi, Cendrillon, et mets tes habits pour que nous sortions. »

« Non, ma chère, vous avez mangé notre mère; moi, je n'ai pas envie de sortir, sortez toutes seules. »



Les aînées faisaient donc toilette et sortaient; mais la plus jeune ne sortait pas et restait assise près du feu à veiller sur les os. Après les avoir fumés quarante jours et quarante nuits, elle laissa un jour sortir ses sœurs, puis elle ouvrit la jarre, regarda dedans, et qu'y vit-elle? Tous les os transformés en or et en diamants.

Il se fit alors une noce, à laquelle ses sœurs furent invitées. Elles commencèrent à crier très haut : « Hé! Cendrillon, allons à la noce! »

« Non, ma chère, je n'irai pas à la noce. S'il vous plaît d'y aller, allez-y. Quant à moi, je n'y vais pas. »

Elles allèrent donc à la noce. Après leur départ, la cadette ouvrit la jarre et fit son choix. Elle prit ce qu'elle renfermait de plus beau en or, diamants et soieries; ensuite elle se para, sortit et se rendit à la noce. Lorsqu'on la vit à la noce, on ne sut ni qui elle était, ni où la faire asseoir.

Quand elle vit qu'il était l'heure de retourner à la maison, elle se leva, fit un salut et se retira.

Un prince, qui l'avait vue en si belle toilette, courut après elle. Celle-ci, pour ne pas

être reconnue, se mit à courir; dans sa course, elle laissa tomber une de ses bottines, et elle ne se retourna pas pour la ramasser. Le prince se baissa et la prit. Puis il fit venir une servante, lui donna la bottine à reporter, en lui recommandant de lui faire savoir à qui elle irait. La servante parcourut toutes les maisons, mais sans trouver personne qui pût chausser la bottine. Elle alla chez la jeune fille; les sœurs de celle-ci essayèrent la bottine, mais sans pouvoir la mettre. Cendrillon l'essaya; la bottine ne lui fut ni trop grande ni trop petite, elle la chaussa.

La servante retourna le dire au roi, qui se mit à faire des préparatifs pour épouser Cendrillon. Quand il l'eut épousée, elle prit avec elle deux ou trois personnes du palais et se rendit chez elle. Elle ouvrit la jarre et se mit à la vider. Quand ses sœurs virent cela, elles se demandèrent avec étonnement où Cendrillon avait eu un trésor comme celui qui était dans la jarre. Lui ayant demandé où elle avait fait une pareille trouvaille, elle leur dit : « Ce sont les os de ma mère et sa bénédiction. »

Et alors elle leur donna ce qu'elle voulut

à l'une et à l'autre; quant au reste, elle l'emporta au palais et vécut heureuse. Nous les laissâmes et nous revînmes ici.







LE FILS DU ROI

Il était un roi qui avait un fils. Ce roi avait fait étudier toutes les sciences à son fils ; il ne restait plus que la philosophie, et il voulut qu'il l'apprît aussi. Il fit donc venir les philosophes, et l'enfant se mit à étudier. Il allait très bien, et ses maîtres se réjouissaient de ce qu'il avait tant d'intelligence et apprenait si rapidement. Le roi avait l'habitude d'aller chaque jour voir si les professeurs étaient contents de son fils. Les philosophes ne se rassasiaient pas de faire au roi l'éloge de son fils, et le roi était satisfait d'entendre ces louanges. Enfin, un jour que le roi était venu, suivant sa coutume, pour interroger les philosophes, il les trouva très affligés. Ne pouvant supporter cela, il voulut

savoir la cause [de leur tristesse]. Mais ceux-ci ne voulurent la lui dire en aucune façon. Le roi les ayant mis à la torture, ils se décidèrent à lui faire connaître le motif de leur affliction.

« Que te dirons-nous, roi notre maître? nous avons trouvé dans la philosophie que, à vingt et un ans, ton fils serait tué par une balle. »

En entendant cela, le roi fut si vivement affligé qu'il s'évanouit. Quand il eut recouvré ses sens, il réfléchit à ce qu'il devait faire. Aussitôt il paya les maîtres et les congédia. Ensuite il donna ordre à tous les maçons de la ville de se réunir et de lui construire un palais près de la mer. Les maçons se mirent à l'œuvre, et, au bout de quatre ou cinq jours, ils eurent fini. Alors le roi se rendit dans cet édifice. Il donna ordre de lui faire une cage vitrée, tout en or, et munie d'une chaîne aussi longue que la mer était profonde et garnie à son extrémité d'un crochet d'or pour l'attacher à l'endroit accoutumé, puis de lui apporter cette cage au palais.

Quand le roi vit la cage, il fut satisfait. Il appela son fils et lui dit : « Eh! mon fils, aie

ma bénédiction, et observe les recommandations que je vais te faire. »

« Avec joie, mon père, dit-il. N'importe ce que tu me diras, que ta volonté soit accomplie! »

Aussitôt le roi lui donna des vivres pour huit jours et toutes sortes de livres pour s'amuser à lire. Le prince étant entré dans la cage, le roi la ferma soigneusement et dit : « Si, d'ici à huit jours, il t'arrive quelque chose, tu remueras la cage vitrée, afin d'avertir les surveillants, et nous te remonterons pour voir ce qui t'est arrivé. »

Incontinent on descendit le prince dans la mer. Le roi mit une sentinelle en observation, pendant toute la durée des huit jours, pour remonter l'enfant, dans le cas où il serait survenu quelque chose. Pendant son séjour au fond de la mer, le prince lisait tantôt un livre, tantôt un autre.

Bientôt il les eut tous lus, et il ne lui resta plus qu'un Psautier. Il se dit : Lisons-le aussi, puisque mes huit jours ne sont pas encore expirés. Or, comme il le lisait, il vit dans un psaume les paroles suivantes : *Dans les profondeurs de la mer, là est ta main, Seigneur!* Alors il se dit : Eh! à quoi bon

rester confiné dans les profondeurs de la mer, puisque Dieu est partout?

Il fit aussitôt un signal, et on tira la cage en haut, avant l'expiration des huit jours.

Le roi, qui ne savait pas pour quel motif son fils était remonté, se montra très affligé. Il l'interrogea, et son fils lui dit :

« Lis ce psaume, mon père. »

Le roi le lut, et lui dit : « Et, mon enfant, que te proposes-tu donc maintenant? »

« Je me propose, lui dit-il, de ne plus rentrer dans la mer. »

Le roi employa tous les moyens pour le décider à y rentrer, mais son fils lui dit : « Il m'est impossible de descendre dans la mer. »

« Mais, mon enfant, quelles sont donc tes intentions? » lui dit-il.

Il lui dit : « J'irai à l'église. » Et, à partir de ce jour, il y allait quotidiennement.

Un samedi, après midi, quelques amis vinrent le voir, et leur visite l'empêcha d'aller aux vêpres, ce dont il fut vivement contrarié. Après leur départ, il voulut faire une promenade pour oublier sa peine. Tout en se promenant, il vit venir un marchand qui parlait tout seul et disait : « Maudite soit

l'heure où je suis allé aux vêpres, cela m'a fait perdre tant de piastres que je voulais gagner! »

Le jeune prince, ayant entendu ces paroles, appela aussitôt le marchand. « Viens ici, lui dit-il; combien as-tu perdu de mille piastres, je te les donnerai. »

« C'est tant de mille que j'aurais pu gagner, » dit-il.

« Cède-moi tes vêpres, lui dit le prince, et, moi, je vais te donner ces milliers de piastres. »

« Je ne puis rien faire de mes vêpres, dit le marchand, je vous les abandonne. »

Alors le prince lui donna les milliers de piastres qu'il avait perdues; puis, très satisfait, il continua sa promenade. Le marchand, qui cheminait plus vite que le prince, prit les devants. Comme le prince se promenait, il entendit un coup de pistolet [dont la balle] lui passa près de l'oreille. Quand les gens du palais entendirent la détonation, ils coururent à la recherche du prince. Ils le trouvèrent évanoui dans le chemin. Ils le relevèrent, et, quand il eut repris ses sens, il leur dit : « Courez en avant et voyez si tel marchand (il leur dit le nom) ne se trouve

pas sur la route. » Ils vont, et ils trouvent le marchand tué et baignant dans son sang. On remarqua qu'il accomplissait sa vingt-et-unième année, âge [déclaré] dangereux à atteindre pour le prince, qui échappa ainsi [à la mort]. Le prince ayant fait le récit de ce qui lui était arrivé relativement aux vêpres, [le roi et la reine] firent célébrer un office d'actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir sauvé leur fils du danger qu'il avait couru ; ils distribuèrent aussi des aumônes, etc.

Alors je les quittai et je vins ici.





LE SEIGNEUR ET SES TROIS FILLES

Il était une fois un seigneur qui avait trois filles. Elles grandissaient, mais, ne pouvant les marier, il ne savait quel parti prendre. Il se décida à faire exécuter les portraits de ses filles et à les exposer devant la porte de sa maison; de cette façon on les verrait en passant, et peut-être se trouverait-il un épouseur. L'endroit où demeurait ce seigneur était au bord de la mer et beaucoup de vaisseaux étrangers y venaient aborder. Enfin, madame, un capitaine ayant vu ces portraits, la plus jeune des trois sœurs lui plut et il alla la demander à son père; mais celui-ci ne voulait pas la lui accorder, parce qu'il désirait marier les aînées d'abord

et la cadette ensuite. Mais le prétendant voulait la plus jeune, et les amis du père de celle-ci lui conseillèrent de se décider à la donner, afin de faire un bon commencement. Il s'y résolut enfin, madame, et le mariage eut lieu quelques jours après. Quand la noce fut terminée, parents et amis se retirèrent, laissant seuls l'époux et l'épouse. Alors la mariée se coucha dans son lit de noyer, et, quand son mari vint pour se coucher avec elle, la muraille s'entr'ouvrit et il en sortit un fantôme, qui lui dit : « Quitte Rosa (car la mariée s'appelait Rosa), parce que Rosa épousera son père, de son père elle aura un enfant, et ensuite elle prendra cet enfant pour époux. »

Quand le mari entendit tout cela, il alla, sans rien dire à personne, trouver son beau-père ; il lui dit qu'il avait commis une erreur, et qu'il voulait épouser l'aînée, et non pas la plus jeune. Le beau-père fut satisfait de ce qu'il voulait épouser l'aînée la première, et il les maria. Ensuite le mari prit sa femme et retourna dans son pays.

Peu de temps après, il se trouva un autre prétendant auquel la jeune plut beaucoup aussi ; et, pour être bref, il lui arriva ce qui

était arrivé au premier mari, de sorte que la pauvre Rosa demeura sans époux après en avoir eu deux. A quelque temps de là, Rosa se demanda sérieusement pour quelle raison deux hommes l'avaient abandonnée, après l'avoir tous les deux épousée. Elle résolut de faire une chose, de prier son père de la laisser aller faire visite à ses sœurs, parce qu'elle les désirait voir, afin d'apprendre d'elles pour quel motif ses maris l'avaient quittée. Son père la laissa partir, et elle s'en alla.

Arrivée dans l'endroit où demeurait sa sœur aînée, elle aperçut la chambrière de celle-ci qui était allée puiser une cruche d'eau; elle la reconnut et lui dit : « Voici une bague, donne-la à ta maîtresse, et, moi, je vais attendre dehors que tu m'apportes sa réponse. »

Au bout de quelques instants, la chambrière revint et lui dit de se donner la peine d'entrer, que sa maîtresse la désirait. Elle trouva sa sœur assise toute seule. — « Ma sœur, lui dit-elle, j'ai désiré te voir, et je suis venue pour que tu me rendes un service : cette nuit, quand tu iras coucher avec ton mari, tu éteindras la lampe, tu descen-

dras de ton lit de noyer, et, moi, j'y entrerai. »

— « Très volontiers, lui dit sa sœur, pourquoi pas? Je ferai ce que tu désires. »

La nuit venue, sa sœur fit ce dont elle l'avait priée. Elle quitta son mari, et Rosa alla se coucher avec lui. Alors, comme si elle eût été sa femme, elle lui dit : « J'ai perdu bien du temps, depuis que nous sommes mariés, de ne pas encore t'avoir demandé pour quelle raison tu as quitté ma jeune sœur après l'avoir épousée. »

Et alors celui-ci lui raconta comment tout s'était passé.

Quand Rosa fut instruite de l'affaire, elle quitta le lit de noyer et sa sœur y revint. Le lendemain elle partit et alla trouver son autre sœur; et, quand elle eut appris la même chose de l'autre mari, elle retourna chez elle, en se disant intérieurement : « Non, je n'épouserai pas mon père, comme l'a dit le fantôme; mais je payerai des gens pour le tuer. »

Or, madame, peu de jours après, elle paya des hommes qui tuèrent son père; ils prirent ensuite le cadavre et l'enterrèrent dans un champ hors de la ville. Sur la fosse

où l'on avait inhumé son père, il poussa un pommier qui produisit de belles pommes. Un jour donc, madame, Rosa vit un homme qui vendait des pommes; elle l'appela, lui en acheta, en mangea et devint enceinte. Quelque temps après, son ventre commença à grossir, sans qu'elle en sût le motif. Plus tard, cependant, elle apprit que sur le tombeau de son père il était poussé un pommier, et elle se rappela en avoir mangé des pommes. Alors elle se dit en elle-même : « Je ne permettrai pas que le fantôme dise la vérité, car, aussitôt que j'aurai mis l'enfant au monde, je le tuerai. »

Lorsqu'elle eut accouché, elle prit l'enfant, lui donna des coups de couteau dans la poitrine, le mit dans un coffre qu'elle cloua soigneusement et qu'elle jeta dans la mer. Et, comme le vent soufflait de terre, il poussa le coffre, qui gagna la haute mer. Or, il advint qu'il passait par là un vaisseau marchand, et le capitaine de ce navire, ayant aperçu le coffre, dit à ses hommes : « Mettez la barque à la mer, et prenez ce coffret. S'il y a dedans des objets précieux, ce sera pour vous; mais, s'il y a un être vivant, ce sera pour moi. »

Ils descendirent la barque et prirent le coffret, et ils trouvèrent dedans un enfant baigné dans son sang. Alors le capitaine le prit et l'adopta pour son fils. De nombreuses années se passèrent, le capitaine mourut, et son fils adoptif hérita de tout ce qu'il possédait.

L'enfant, devenu grand, exerçait le métier de son père et voyageait de pays en pays. Dans un de ses nombreux voyages, il lui arriva d'aller dans le pays de sa mère ; il vit la porte de la maison de celle-ci, et il demanda quels étaient les portraits qui s'y trouvaient. Alors on lui raconta l'histoire des trois sœurs, et on lui dit que la cadette n'était pas encore mariée.

— « Eh bien, dit-il, moi je l'épouserai. »

Il l'épousa. Bon nombre d'années se passèrent et ils firent des enfants. Un jour qu'il changeait de chemise, Rosa vit sur sa poitrine les traces des coups de couteau qu'elle lui avait donnés, au moment de le mettre dans le coffre. Alors elle conçut des soupçons, et elle lui demanda : « Tu ne m'as pas dit quels sont les signes que tu as sur la poitrine. » Celui-ci lui répondit qu'il ne

connaissait ni père ni mère, mais qu'un capitaine, l'ayant trouvé en pleine mer dans un coffre, l'avait pris et adopté pour enfant. — « Et, après la mort de mon père, [ajouta-t-il,] j'ai hérité de lui, j'ai fait son métier, je suis venu dans ce pays et je t'ai épousée. Je ne sais rien autre chose. »

Et Rosa lui dit : « La mauvaise fortune s'est acharnée sur moi. Tu es mon fils, et, maintenant que sont réalisées les prédictions du fantôme, je te laisse dans la douleur et mes enfants orphelins ; quant à moi, je vais mourir, car telle était ma destinée. »

Et elle s'en alla, se précipita d'une terrasse et se tua.







LE TRIMMATOS

OU

L'OGRE AUX TROIS YEUX

COMMENCEMENT du conte et bonsoir à la compagnie.

Il était une fois un vieux bûcheron qui avait trois filles; il avait aussi trois bêtes de somme, avec lesquelles il transportait du bois pour élever ses enfants. Or, madame, il ne pouvait les élever, et il était très affligé de ne rien économiser pour acheter quelque petite chose à ses filles. Un jour pourtant il parvint à avoir un fichu. Ce fut une joie pour ses filles de voir ce fichu, et l'aînée le voulut pour s'en faire une coiffure.

Le jour où elle se coiffa avec, elle s'assit à la fenêtre, car ils avaient un petit entre-sol, dont la croisée donnait sur la rue.

Or, madame, il passa un marchand qui la vit, et à qui elle plut beaucoup. Enfin, madame, il demanda aux voisines si elle était libre ou mariée.

— « Elle est libre, » lui dirent-elles.

Et il les pria de négocier son mariage. — Si elle ne possède rien, [disait-il,] peu importe, je l'épouse sans dot, telle qu'elle est. Donc, madame, les parents de la jeune fille y consentirent; ils se déclarèrent satisfaits, et ils la lui donnèrent pour femme.

Lorsque la jeune fille fut chez son mari, ce dernier, pour lui témoigner le plaisir qu'il ressentait, lui donna cent et une clefs et lui dit : « Avec cent clefs tu peux ouvrir; mais, avec la cent et unième, il ne faut pas que tu ouvres, car la pièce est vide. Enfin, lui dit-il, au lieu de garder cette clef inutile, donne-la moi. » Et il la lui prit. Or la femme ouvrit; elle vit beaucoup de trésors et fut ravie d'admiration.

Enfin, après avoir contemplé à satiété toutes ces richesses, elle se demanda pourquoi il lui avait permis de voir tant de trésors, et

défendu l'entrée d'une seule chambre. Elle résolut d'ouvrir cette chambre.

Or, madame, un jour elle remarqua où il mettait la clef; elle la prit et ouvrit. Elle regarde et ne voit que quatre murs nus et un grand coffre. Tout en examinant [la pièce], elle aperçoit une fenêtre qui ouvrait sur la rue. « Voyez donc mon mari, dit-elle, comme il y a une fenêtre qui donne sur la rue, il a cadenassé la chambre, parce qu'il ne veut pas que je regarde dehors. »

Or, il plut à la pauvrette de s'asseoir à la fenêtre et de regarder dehors. Elle était assise depuis un moment, madame, lorsqu'elle vit passer un cadavre. Or, madame, ce cadavre n'était accompagné ni de pleureuses, ni de quoi que ce soit. Quand elle vit cela, elle se prit à pleurer, à la pensée qu'on l'emporterait de la sorte, elle aussi, puisque son mari ne voulait pas que ses parents vinssent chez elle.

Lorsqu'on eut inhumé ce cadavre et que le monde fut parti, elle vit son mari pénétrer au milieu des tombes, et se faire une tête grosse comme un crible, trois yeux, des bras si longs, si longs qu'il lui sembla qu'ils pouvaient enserrer le monde tout entier. Il

lui vint aussi des ongles longs d'une coudée, avec lesquels il se mit à creuser la terre pour en tirer le cadavre et le manger. Elle attendit d'être bien sûre qu'il mangeait le cadavre; quand elle en fut certaine, alors il lui prit une fièvre, mais quelle fièvre! et elle alla se coucher.

Après une longue absence, son mari revint à la maison, comme à son habitude. Il ouvrit la chambre, l'examina, et vit dedans des traces de pas.

« Ah! dit-il, voilà une mauvaise affaire! Ma femme a dû ouvrir la chambre, et voir ce que je lui cachais. »

Il ouvre le coffre où il gardait les peaux, les os et les cheveux qu'il rapportait. Il se livre à une enquête minutieuse et trouve la fenêtre ouverte. Il la ferme, en se disant : « Je vais aller trouver ma femme, pour voir ce qu'elle va me dire, si elle va m'avouer sa faute. »

Il se rend dans sa chambre à coucher, et trouve sa femme fourrée sous trois couvertures, tant était forte la fièvre dont elle souffrait. Quand elle sentit son mari près d'elle, sa frayeur augmenta encore la fièvre.

« Qu'as-tu, je te prie, lui dit-il, à être malade? »



« Ah! lui dit-elle, je vais mourir. » Et, loin d'ouvrir les yeux pour le voir, elle avait tellement peur qu'elle se cachait davantage encore sous la couverture.

« Veux-tu, lui dit-il, je te prie, que j'aille te chercher ta mère? »

« Ah! fais-moi ce plaisir, » lui dit-elle.

Il sort, se métamorphose, et prend la forme de sa belle-mère.

Celle-ci arrive, entre, et commence à questionner sa fille : « Qu'est-ce que tu as, ma pauvre martyre? Ce maudit, cet homme sans crainte de Dieu te tyrannise sans cesse, te torture tous les jours! Dis-moi, ma fille, que t'a-t-il fait que tu es malade? »

« Il ne m'a rien fait pour me rendre malade, ma chère mère. »

Elle lui dit : « Ma fille, donne-moi quelque chose des trésors que tu possèdes, afin que je puisse subsister. »

« Non, ma chère mère, lui dit-elle, cela ne m'est pas possible. Lorsque ton gendre viendra, dis-lui de t'en donner; car, moi, je ne puis rien t'accorder. »

Voyant que, depuis une bonne pause qu'il était assis, elle lui disait toujours la même chose, il se leva, la salua, et partit. Il s'en

alla, madame, reprit sa première forme et rentra.

« Comment te trouves-tu, lui dit-il, je te prie ? Ta mère est-elle venue ? »

Elle lui dit : « Elle m'a demandé quelque argent pour leur aider à vivre ? Mais, comme tu n'étais pas là, je ne lui ai rien donné. »

« Tu aurais pu lui donner quelque chose, dit-il ; n'es-tu pas la maîtresse ? »

« Non, dit-elle ; il faut que ce soit ta seigneurie qui le lui donne ; car, moi, je ne lui donnerai rien. »

« Enfin, lui dit-il, veux-tu que j'aille te chercher tes autres parents ? »

« Ah ! dit-elle, fais-moi ce plaisir. »

Il employa le même stratagème pour tous les parents de sa femme. Il ne restait plus que sa nourrice. Il lui dit : « Veux-tu [voir] aussi ta nourrice ? »

« Ah ! lui dit-elle, fais-moi le plaisir de me l'amener aussi, ma nourrice, ma bonne nourrice. »

Il sortit, prit la forme de la nourrice, et rentra. Aussitôt qu'elle l'aperçut : « Sois la bien venue, ma chère nourrice. Viens écouter mes souffrances. »

« Dis-moi, ma fille, dis-moi ce que t'a fait ce maudit. »

Et elle commença à lui raconter dans quelles circonstances elle avait vu son mari. Quand elle eut complètement terminé son récit, son mari fit un vacarme effroyable, et, en un instant, il redevint un monstre à trois yeux, tel qu'elle l'avait vu la première fois.

« Ah! gueuse, lui dit-il, j'ai pris la forme de tous tes parents, tu n'as pas été trompée, et c'est à ta nourrice que tu as voulu confier le secret que je suis un Trimmatos. Si tu eusses gardé le silence, je ne t'aurais pas mangée; mais, puisque tu as divulgué le secret, je te mangerai. Maintenant, tu n'échapperas plus de mes mains. »

Quand elle vit qu'il n'y avait pas de miséricorde, elle se leva, se vêtit, et se prépara à fuir.

Le Trimmatos alluma alors un brasier dont les flammes allaient lécher le ciel, et il mit dedans une broche à rougir. Il revint ensuite trouver sa femme, et il lui dit : « Donne-toi la peine de venir, la broche t'attend. Que veux-tu que je te fasse? Si je n'avais pas juré de te manger rôtie de cette façon, je t'avalerais! »

« Pitié! mon maître, lui dit-elle; avant et après je suis à toi; mais je te supplie de m'accorder deux heures de vie, pour que je fasse ma prière et mes dévotions, après quoi tu me mangeras. »

Elle alla prendre la clef qui ouvrait la chambre mystérieuse; elle ouvrit la fenêtre et se laissa glisser dans la rue.

Enfin, elle se mit à courir pour trouver quelqu'un qui la sauvât. A force de courir, elle rejoignit un charretier, qu'elle supplia, au nom de Dieu, d'avoir pitié d'elle et de la sauver. Elle lui dit qu'elle était chargée d'argent, et qu'elle lui donnerait tout cet argent, car elle ne savait où aller pour échapper à un Trimmatos qui courait après elle pour la manger.

Il lui dit : « Et où te mettrai-je, ma fille, pour te sauver? Il nous mangera, moi et mon cheval. Cours en avant, il y a un chamelier du roi; lui pourra te sauver. »

Elle court, elle court, et atteint le chamelier. Elle le supplie de la sauver du Trimmatos, qui la poursuit pour la manger. Or, madame, le chamelier eut pitié d'elle; il déchargea une balle de coton et la mit dedans.



Quand le Trimmatos eut bien chauffé sa broche, il cria : « Hé ! où es-tu ? Viens, il en est temps. »

Mais elle ne venait pas. Il alla fureter dans tous les coins pour la trouver. Quand il vit qu'il ne la trouvait nulle part, il aperçut la fenêtre ouverte, se glissa dehors, comme un Trimmatos qu'il était, et examina les chemins pour la trouver. A force de courir, il rejoignit le charretier et lui cria : « Eh ! charretier, attends ! ou je vous mange, toi et ton cheval. »

Parmi les gens qui le virent sur le chemin, il y en eut qui moururent, les autres s'évanouirent.

Lorsque le pauvre charretier entendit le Trimmatos qui l'appelait, il s'arrêta.

Le Trimmatos lui dit : « N'as-tu pas vu passer une jeune fille par ici, dis-moi ? »

« Par Dieu, monseigneur, je n'ai rien vu. Mais courez en avant, vous rattraperez un chamelier ; peut-être cet homme l'a-t-il vue. »

A force de courir, il rejoignit le chamelier, et lui cria la même chose [qu'au charretier]. Il s'arrêta, et le Trimmatos le questionna. Le chamelier lui dit qu'il ne savait

rien et qu'il n'avait pas vu la jeune fille. Le Trimmatos se dit en lui-même : « Retournons à la maison pour chercher encore, je la trouverai peut-être. »

De retour à la maison, il réfléchit, et se dit intérieurement : « Il faut que je prenne a broche rougie au feu et que j'aille faire une bonne perquisition auprès du chamelier. »

Il lui dit : « Hé! chamelier, arrête-toi, que je fasse une perquisition. »

En entendant cela, le chamelier et la jeune fille pensèrent mourir de frayeur. Enfin, tous ceux qui voyaient le Trimmatos armé de cette broche, fermaient les yeux de peur, car ils ne pouvaient supporter ce spectacle.

« Dépêche-toi, lui dit-il, de me descendre toutes ces balles de dessus tes chameaux. »

Le pauvre chamelier descendit les balles. Et pouvait-il ne pas les descendre? Alors le Trimmatos enfonça dans chaque balle sa broche rougie, et l'en retira. Il arriva à la balle où était la jeune fille, et il introduisit la broche dans toutes les balles.

« Va-t-en, dit-il au chamelier, va-t-en à tes affaires. »

Quand le Trimmatos fut parti, le chamelier demanda à la jeune fille comment elle se trouvait et si le Trimmatos l'avait blessée.

« Ah! lui dit-elle, il m'a blessée au pied; mais j'ai essuyé la broche avec le coton et le sang n'a pas paru. »

« Ne crains rien, ma fille, lui dit-il; je te conduirai chez le roi; il est si bon qu'il te guérira. »

Le chamelier arriva au palais, et il déchargea toutes les balles dans la cour; mais celle où se trouvait la jeune fille, il la mit dans la chambre où il couchait, dans la même cour. Les servantes, le voyant agir ainsi, crurent qu'il allait voler la balle, et elles le dénoncèrent au roi. Celui-ci fit aussitôt dire au chamelier de venir lui parler, qu'il le désirait. Aussitôt qu'il fut venu, le roi lui demanda pourquoi il avait caché cette balle de coton.

« Auguste roi, lui dit-il, je n'ai pas voulu la voler, mais j'ai eu mes raisons pour agir ainsi, et je voulais venir vous en faire part. Le jour où j'ai apporté le coton, il est arrivé telle et telle chose. Un Trimmatos poursuivait une jeune fille pour la dévorer;

j'ai eu pitié d'elle, et je l'ai mise dans une balle de coton pour la sauver. Et, en ce moment, cette jeune fille se trouve dans votre palais. »

« Vraiment, dit le roi, elle y est? »

Aussitôt le chamelier prend la balle sur son dos, la porte dans la chambre où était le roi, la découd et en tire la jeune fille. En sortant, elle fit une révérence au roi; elle le salua et le supplia de ne pas laisser savoir au dehors qu'une jeune fille, que poursuivait un Trimmatos, était venue chercher asile dans le palais.

« Que crains-tu, ma fille, lui dit le roi. Je suis un monarque; quel mal peut-on te faire dans ma maison? »

Incontinent, le roi fit venir le médecin, qui commença à panser le pied de la jeune fille. Quand elle fut guérie, elle leur demanda quelque chose à faire. Elle leur dit qu'elle savait broder, et elle pria le roi de lui donner un morceau de velours, de la soie, des perles et de l'or. Donc, madame, elle se mit à broder le portrait du roi avec son trône et sa couronne. Quand il fut terminé, elle le donna au roi qui demeura saisi d'étonnement, tant il le trouva de son goût.



Donc, madame, un jour, le roi dit à la reine « Nous ne trouverons pas mieux que cette jeune fille pour bru. Qu'importe qu'elle ne soit pas de sang royal, puisqu'elle est intelligente et a bon caractère ; elle me plaît. Dis-moi aussi ton avis. »

« Ce que tu feras, lui dit la reine, je le trouverai bien. »

Aussitôt ils appelèrent la jeune fille et lui firent part de leurs intentions.

Alors la jeune fille fondit en larmes, et leur dit : « Comment est-ce possible? Certainement mon bonheur est grand ; mais, quand le Trimmatos apprendra cette nouvelle, il nous mangera, votre fils et moi. Cependant, lorsque vous voudrez nous marier, bâtissez une chambre haute où l'on monte par sept escaliers ; et que, au bas du premier escalier, on creuse avec habileté deux fosses, qu'on mette sur ces fosses une natte pour les recouvrir, qu'on répande des pois chiches dans tous les escaliers, que les noces se fassent secrètement pendant la nuit, et que personne au dehors n'en ait connaissance. »

Enfin, madame, les noces eurent lieu ; et, de bouche en bouche, la nouvelle que sa

femme avait épousé le prince arriva jusqu'aux oreilles du Trimmatos.

Celui-ci se lève, met des nègres dans des sacs, se déguise en marchand, et se rend au palais. Il y arriva nuitamment et la jeune fille ne put le voir, avant l'heure où l'on se mit à table pour manger. Lorsque la bru du roi vit [le prétendu marchand], elle comprit aussitôt que c'était le Trimmatos. Elle fit, à l'instant, signe à sa belle-mère de lui demander quelles marchandises il avait apportées au palais. On le lui demanda, et il répondit que c'étaient des pistaches d'Alep, des abricots secs et des châtaignes. Quand la bru du roi eut entendu cette réponse, elle insista pour qu'on allât lui chercher de ce qu'il apportait, parce qu'elle se trouvait indisposée. Mais il leur dit de l'excuser pour le moment et de patienter jusqu'au lendemain, qu'alors ce serait avec plaisir [qu'il leur donnerait de ses denrées].

Le bouffon du roi, qui était à table, entendit cela ; il descendit sur-le-champ, et alla ouvrir les sacs pour y prendre de ce qui s'y trouvait. Lorsqu'il toucha le dessus d'un sac, aussitôt le nègre qui était dedans lui dit : « Est-il temps, maître ? » Il tâta tous

les sacs de la même façon et incontinent il remonta, et leur dit que dans chaque sac il y avait un nègre. Quand la bru du roi apprit cela, elle les engagea à contraindre le marchand à descendre et à ouvrir les sacs, malgré la nuit. Mais celui-ci, voyant que son secret allait être découvert, se retira à l'écart et ne reparut plus.

Ils descendirent, prirent avec eux le bourreau, et se dirigèrent vers le premier sac. Du dedans une voix leur demanda : « Est-il temps? » — « Oui, » répondit-on. Et, aussitôt que le nègre fut sorti, on lui trancha la tête. Ils allèrent ainsi à chaque sac, et tuèrent tous les nègres.

Alors [le roi et la reine] dirent à leur bru : « Ne crains rien, ma fille, voilà ta volonté faite. » Lorsque fut venue l'heure de prendre du repos, ils allèrent se coucher, ainsi que tous les gens du palais.

Lorsque notre brave marchand vit tout le monde couché, il reprit sa forme de Trimmatos, monta dans la chambre de la jeune fille, afin de l'en faire descendre et de la manger. Il jeta de la poussière de cadavre sur son mari, pour qu'il dormît et ne s'aperçût de rien.

Quand la jeune fille vit sur elle le Trimmatos, alors elle pinça son mari et le poussa du coude afin, qu'il s'aperçût [de la présence du monstre]. Mais comment s'en serait-il aperçu ?

Enfin, madame, le Trimmatos la prit et lui dit : « Hâte-toi; la broche t'attend. Que veux-tu que je fasse? J'ai juré de te manger à la broche, sinon je me hâterais de t'avaler tout de suite. »

Il la prit par la main, et ils commencèrent à descendre les escaliers; quand ils en eurent descendu trois, la jeune femme empoigna fortement la rampe, et poussa le Trimmatos, auquel les pois chiches firent perdre pied. Il tomba dans la fosse, et le lion et le tigre le dévorèrent.

Alors la jeune fille, effrayée de l'avoir poussé, se dit en elle-même : « S'il n'a pas roulé dans la fosse, il va se relever et me manger ! » Et elle tomba tout de son long dans l'escalier, et s'évanouit.

Dieu fit luire le jour; le roi et la reine se levèrent, et attendirent que le couple royal (leur bru et leur fils) fût levé. Ils ne se levèrent pas. La reine dit : « Il faut que j'aille voir ce qu'ils font. » Elle va dans l'escalier,

monte et aperçoit sa bru évanouie et son fils comme mort. On va immédiatement chercher un médecin. Il vient. Une fois arrivé, il fait sortir de leur évanouissement la bru et le fils du roi, et leur fait reprendre leurs sens. Alors la reine leur demanda ce qui leur était arrivé qu'elle les avait trouvés dans un tel état. Leur bru s'assit et leur raconta tout ce qui s'était passé durant la nuit. Elle leur dit d'aller voir dans la fosse ce qu'était devenu le Trimmatos. On y alla voir, madame. C'était le moment où les bêtes achevaient de le manger.

Enfin, madame, les noces et les divertissements durèrent quarante jours et quarante nuits.

Nous les laissâmes là et nous vinmes ici.







RODIA

Un vieillard était père de trois filles. La plus jeune d'entre elles joignait à une beauté rare toutes les perfections de l'esprit et de l'âme. Les deux aînées, extrêmement jalouses et ne pouvant souffrir cette supériorité, dont tout le monde parlait, se décidèrent à consulter le Soleil.

Un jour, elles se mirent à la croisée et dirent : « Soleil, brillant Soleil, toi qui parcours le monde, quelle est celle de nous qui l'emporte par l'éclat de ses charmes ? »

Le Soleil leur répondit : « Je suis beau, vous êtes belles aussi ; mais votre sœur cadette vous surpasse en beauté. »

La réponse du Soleil les transporta d'une telle fureur qu'elles résolurent la mort de

Rodia ; c'était le nom de leur sœur. Elles lui proposèrent donc d'aller cueillir des herbes pour le souper de leur père. Rodia y consentit et accompagna ses sœurs avec confiance. Celles-ci, après l'avoir menée assez loin de la maison paternelle, pour qu'il lui fût impossible de la retrouver, l'abandonnèrent et s'en retournèrent seules. La bonne Rodia, s'étant aperçue de son isolement, ne s'en prit qu'à elle-même et crut s'être égarée par sa faute, et, sans accuser personne, elle pleurait amèrement.

La nuit, qui rend tout plus terrible, augmentait le désespoir de cette malheureuse. Enfin, elle vit de loin un brillant cortège qui se dirigeait de son côté : c'était Nyctéris, déesse de la nuit, qui, après avoir fait ses courses mystérieuses, retournait vers sa demeure. Tout-à-coup, frappée des accents plaintifs et des sanglots de la belle, Nyctéris s'arrêta pour en pénétrer la cause, et vit une jeune fille tout en larmes. La déesse alors lui demanda par quel hasard elle se trouvait seule dans ce lieu ; et, d'après son récit naïf, elle lui proposa de l'adopter pour sa fille. La pauvre Rodia accepta l'offre et suivit la déesse. Nyctéris, à peine arrivée chez elle,



lui confia l'inspection de son palais et remit entre ses mains tout ce qu'elle avait de plus précieux, car la bonté naturelle et la douceur de Rodia charmèrent tellement la déesse qu'elle conçut pour elle la plus vive tendresse et ne songeait qu'à lui rendre la vie heureuse. Mais laissons Rodia pour un moment, et revenons aux deux méchantes sœurs.

Bien que persuadées de la mort de Rodia, elles voulurent néanmoins demander encore au Soleil quelle était la plus belle. Il leur fit la même réponse. Alors elles lui déclarèrent que Rodia était morte depuis longtemps; mais le Soleil assura qu'elle vivait dans le palais de Nyctéris. Leur jalouse méchanceté ne connut plus de bornes à cette nouvelle. Sans perdre de temps, elles prirent une écharpe ensorcelée qui, par son pouvoir magique, devait faire mourir la personne qui la porterait, et elles allèrent l'offrir à leur sœur. La joie de l'innocente Rodia fut indescriptible, lorsqu'elle revit ses sœurs qu'elle adorait et qu'elle croyait perdues pour elle. Elle les reçut avec un plaisir inexprimable, leur fit l'accueil le plus amical et leur offrit tout ce qu'elle possédait; elle ne pouvait plus s'en séparer. Elles, de leur côté, feignant le plus

sincère contentement de son heureuse destinée, la prièrent de recevoir l'écharpe enchantée, comme un faible gage du souvenir affectueux de ses deux sœurs. Rodia accueillit ce don perfide comme une chose précieuse et, aussitôt après leur départ, elle mit l'écharpe sur son cou, ce qui soudain causa sa mort.

Nyctéris, de retour, s'empressa, à son ordinaire, d'aller dans la chambre de sa fille bien-aimée. O surprise! elle la trouva sans vie. D'abord elle crut rêver ; mais, reconnaissant que sa perte était trop réelle, elle mit tout en œuvre pour découvrir la cause d'un si grand malheur. Elle ne put y réussir, car personne n'en soupçonnait la moindre circonstance. Nyctéris, désespérée, s'approcha d'elle pour lui adresser un dernier adieu, et vit sur son sein un ornement qu'elle n'avait jamais porté ; elle le lui ôta, et, subitement ranimée, Rodia reprit ses sens. Il est difficile de peindre la joie de la déesse qui lui adressa mille questions pour apprendre d'où venait cette parure mystérieuse. Elle lui défendit de recevoir personne à l'avenir sans sa permission, car Nyctéris, aussi pénétrante que sage, devina, par les récits de sa protégée, le



secret de cette triste aventure. Mais Rodia, n'attribuant son malheur qu'au hasard, non-seulement n'eut pas le moindre ressentiment contre ses sœurs, mais fut sincèrement affligée de l'expresse défense de les revoir. Ces méchantes créatures ne lui laissèrent pas un long repos ; et, s'adressant de nouveau au Soleil, elles lui firent la même demande et en reçurent la même réponse.

Elles imaginèrent alors de prendre une pastille de gomme enchantée pour l'offrir à leur sœur, puis se rendirent chez elle. Mais il ne leur était plus permis de l'approcher ; elle parut seulement à la fenêtre, et, les larmes aux yeux, elle leur dit que sa mère lui avait défendu de recevoir personne. Les sœurs, feignant la plus grande douleur, la prièrent d'accepter une pastille parfumée qu'elle pouvait prendre à l'aide d'un fil qui la ferait monter jusqu'à elle. Elle reçut la pastille, la mit dans sa bouche et mourut. Nyctéris, de retour, demanda comment Rodia se portait. On lui répondit qu'elle était morte. La déesse parut d'abord inconsolable. Cependant l'espoir de la faire revenir comme la première fois l'engagea à fouiller dans tous les replis de ses vêtements ; mais ce fut en

vain ; comment deviner le charme qui la tenait évanouie ? Ces recherches inutiles la réduisirent au désespoir. Il fallut qu'elle se séparât enfin de sa chère Rodia ; mais elle ne put se résoudre à lui donner la sépulture, pensant que quelque autre parviendrait peut-être à dévoiler le mystère.

Remplie de cette idée consolante, elle ordonne aussitôt que l'on construise un cercueil d'argent ; et, après avoir paré Rodia de ses plus brillants atours, elle l'y enferme, met le cercueil sur un beau cheval et laisse aller l'animal au hasard.

Le coursier, errant sans guide, emporta le cercueil au travers des contrées voisines, où régnait un prince qui était le plus beau jeune homme de son temps. Ce jeune roi, se trouvant ce jour-là à la chasse, rencontra le cheval sur son passage. Étonné de sa légèreté et de l'aspect du fardeau brillant dont il était chargé, il s'en approche, et, le voyant sans maître, il ordonne qu'on s'en empare et qu'on le conduise au palais. Là, par ses ordres, on ouvre la caisse. Quelle fut sa surprise de voir sans vie la plus belle femme du monde ! Ce qu'éprouva le jeune homme est au-dessus de toute expression. Un trouble



nouveau égara son âme émue par la singularité de ce spectacle. La présence de tant de charmes, quoique inanimés, l'embrasa d'un tel amour qu'il ne s'éloignait du cercueil ni jour ni nuit, qu'il fuyait toutes les distractions, tous les conseils, tous les objets qui pouvaient l'en séparer, qu'il ne prenait plus d'aliments et qu'il était privé de tout sommeil. La reine, sa mère, témoin du dépérissement de son fils unique, ne savait à quelle passion attribuer ses chagrins.

Après mille recherches inutiles, elle résolut un jour, pendant l'absence de son fils, d'entrer dans sa chambre pour voir ce qui le retenait enfermé. En y entrant, elle aperçoit le cercueil d'argent ; elle accourt, l'ouvre soudain et trouve le corps de la belle Rodia. D'abord elle en admira la rare beauté ; mais, supposant bientôt qu'elle était sans doute la cause du malheur de son fils, elle la tire avec colère par les cheveux, et, la soulevant avec force, fait heureusement tomber la pastille enchantée des lèvres de la belle. Aussitôt Rodia revint encore à la vie. On ne saurait donner une idée de tout l'étonnement de la reine à cette vue. Elle pleura d'allégresse, elle l'embrassa, et, dans son ravissement, lui

jura qu'elle serait l'épouse de son fils. A peine instruit par un prompt message de cet heureux miracle, le jeune prince accourut, vit Rodia dans les bras de sa mère, la reçut d'elle et l'épousa. Ce bonheur ne fut pas de longue durée, car la méchanceté des deux sœurs ne tarda pas à l'empoisonner. Elles interrogèrent pour la troisième fois le Soleil sur la beauté de leur sœur. Il leur répondit qu'elle était la plus belle reine du monde, et qu'elle portait dans son sein le fruit de son union. Ces méchantes filles n'avaient pu la supporter belle; or, on présume aisément qu'il leur fut impossible de la souffrir quand elles eurent appris qu'elle était devenue reine. Elles imaginèrent de s'annoncer comme les plus habiles sages-femmes du royaume, et de parvenir ainsi à leur but : ce qui ne leur réussit que trop bien. Elles se présentèrent, furent admises et exigèrent que tout le monde sortit des appartements de la reine, sous prétexte qu'on pourrait jeter un sort sur son enfantement. Étant donc restées seules, elles enfoncèrent une épingle ensorcelée dans la tête de l'accouchée. Cette épingle la métamorphosa en un petit oiseau qui s'envola, et une des deux sœurs se mit au lit à sa place.



Le prince, averti de la naissance d'un fils, courut dans les appartements de sa femme et resta stupéfait de ce prompt changement. Elle, devinant sa pensée, prévint ses questions et lui dit : « Voyez-vous, sire, combien mes souffrances ont altéré mes traits ? » Le roi feignit de n'en avoir pas fait l'observation ; mais son cœur se refroidit après qu'il eut contemplé l'objet de cette fâcheuse métamorphose. Il avait l'usage de déjeuner dans son jardin. Un jour qu'il y était à rêver solitairement, il vit un joli petit oiseau qui, s'étant approché, lui dit : « Prince, la reine-mère, le roi et le jeune prince ont-ils bien dormi la nuit passée ? » Sur la réponse affirmative du roi, l'oiseau répondit : « Que tous dorment du sommeil le plus doux ; mais que la jeune reine dorme d'un sommeil sans réveil, et que tous les arbres que je traverse se dessèchent. » En achevant ces paroles, l'oiseau fendit les airs, et partout où il passa la verdure et les fleurs se flétrirent, et tout devint aride. Les jardiniers, affligés, demandèrent au prince s'il leur permettait de tuer l'oiseau malfaisant ; mais il leur défendit, sous peine de mort, de lui faire aucun mal.

Plusieurs jours de suite, le petit oiseau

revint, et la douce voix du prince l'apprivoisa tellement qu'il restait sur ses genoux et déjeunait avec lui. Cette familiarité donna au jeune roi l'occasion d'observer mieux le plumage de l'oisillon; il vit sur sa tête une épingle. Cette découverte le frappa vivement; il osa la lui arracher, et sa véritable femme reparut devant lui beaucoup plus belle encore qu'auparavant. Sa surprise et son trouble le retinrent pendant quelque temps immobile et muet; mais enfin, revenant à lui-même, il voulut s'instruire de la vérité, et se fit raconter jusqu'aux moindres circonstances de cet étrange évènement. Dès qu'il fut bien informé de toutes les ruses des deux méchantes sœurs, il les fit saisir et les condamna l'une et l'autre à un supplice bien digne du crime dont elles s'étaient rendues coupables. En vain la sensible Rodia sollicita leur grâce par d'instantes prières, le roi ne se laissa pas fléchir; elle n'en essuya jamais que ce seul refus.

Mais la déesse Nyctéris, apparaissant à leurs yeux et touchée de l'affliction de sa fille adoptive, commua l'arrêt que la vengeance avait dicté au jeune prince, en lui prescrivant d'offrir aux deux criminelles le

choix de périr ou de vivre témoins du perpétuel bonheur de leur sœur cadette, sans jamais pouvoir lui nuire. Ces envieuses créatures ne tardèrent pas à mourir de jalousie.







LE DRACOPHAGE

Il y avait une fois un roi qui avait trois fils et deux filles ; voyant approcher sa fin, il fit venir auprès de lui ses enfants pour leur communiquer ses dernières volontés. Il ordonna à ses fils d'aller prier sur sa tombe, chacun en particulier, trois nuits de suite après sa mort, et à ses filles d'accepter les premiers qui se présenteraient pour époux. Il expira bientôt après et ses enfants s'empressèrent d'exécuter ses ordres. Aux approches de la nuit, l'aîné, tenant un cierge à la main, alla le premier réciter de longues prières sur la tombe du roi son père. Revenu chez lui après avoir rempli ce devoir religieux, le premier objet qui frappa ses regards fut un homme malheureux, malpro-

pre et infirme, qui, se présentant hardiment, lui demanda la main de sa sœur.

Les deux plus âgés des frères, voyant sa misère, voulaient lui refuser la main de leur sœur, alléguant que si leur père vivait encore, il ne consentirait jamais à une pareille union ; mais le troisième, qui était plus sage et plus généreux, prouva que c'était mépriser les dernières volontés du roi que de refuser le premier venu, et, de cette manière, il fut décidé, d'un commun accord, de l'accorder à cet homme.

Le lendemain, à la nuit tombante, le cadet se rendit pareillement sur la fosse de son père, et, après y avoir rempli son devoir, il retourna à la maison, où il trouva un homme bien pire que le premier qui lui fit la même proposition pour la sœur cadette. Les deux frères hésitaient bien davantage sur ce qu'ils avaient à faire ; mais le plus jeune finit de nouveau par les persuader, et ils marièrent aussi la seconde. Alors le jeune prince, satisfait d'avoir été l'organe de l'exécution des ordres de son père, se fit donner à son tour des cierges et s'empressa de se rendre à la tombe ; mais sa prière n'était pas encore achevée qu'un vent violent étant survenu,

ses lumières furent tout à coup éteintes. Réduit à l'obscurité la plus profonde, il promenait ses regards autour de lui avec inquiétude, lorsqu'il parvint à distinguer au loin une grande et vive lumière ; il s'achemina avec empressement de ce côté, qui était plus éloigné qu'il ne lui avait d'abord paru à cause de la nuit.

Malgré ces difficultés, le prince, sans se déconcerter, avançait toujours. Bientôt il rencontra dans l'obscurité une femme qu'il pouvait à peine distinguer. Lui ayant demandé par quel hasard elle se trouvait à cette heure-là dans un endroit aussi écarté, elle répondit que c'était là qu'elle se tenait, parce que c'était elle qui gouvernait le jour et la nuit, en tenant dans ses mains deux pelotons, l'un blanc et l'autre noir, qu'elle dévide successivement, suivant qu'elle veut produire l'obscurité ou la lumière.

A cette nouvelle inattendue, le prince se mit à la supplier de dévider le fil noir un peu plus lentement, afin qu'il eût le temps nécessaire pour terminer ses prières avant le jour. La déesse lui objecta qu'elle ne pouvait agir contre les lois de la nature. Prenant alors le parti de la force, il la lia à un arbre,

et, s'emparant de ses pelotons, il continua son chemin. Après une course des plus pénibles; il arriva enfin au lieu d'où partait la lumière. Là, à son grand étonnement, il trouva quarante dragons couchés sur la terre, et surveillant une chaudière d'une grandeur énorme qui bouillait sur un grand feu. A cette vue, sans perdre courage, il enlève d'une seule main la chaudière, allume ses cierges et la remet sur le feu.

Les dragons, étonnés d'une pareille force, l'entourèrent aussitôt et lui dirent: « Toi qui as la force de lever une chaudière que nous pouvons à peine porter à nous tous, tu es le seul capable d'enlever une fille que nous tâchons depuis longtemps d'avoir entre nos mains, et qu'il nous est impossible de saisir à cause de la grande hauteur de la tour où son père la tient enfermée. Suis-nous donc! »

Le prince vit l'impossibilité où il était d'échapper à ces monstres. Accompagné de quarante dragons, il se rendit près de la tour; et, après l'avoir bien examinée, il se fit donner de grands clous, qu'il enfonçait dans le mur en guise d'échelle, et qu'il retirait à mesure qu'il montait, afin que les dragons ne pussent le suivre. Parvenu à la plus grande

hauteur, où se trouvait une petite fenêtre par laquelle il pouvait à peine entrer, il proposa au dragons de monter de la même manière qu'il l'avait fait lui-même, mais chacun séparément : ce qu'ils firent; de telle sorte qu'il eut le temps de tuer le premier qui se présentait pendant que l'autre montait, et de le jeter de l'autre côté de la tour, où il y avait une très grande cour, un jardin superbe et un château magnifique. S'étant ainsi défait de tous ses incommodes gardiens, il pénétra seul dans la tour pour voir si ce que les dragons lui avaient dit était vrai. En effet, à peine introduit dans les appartements, il vit dans une chambre magnifique un lit très riche sur lequel était couchée une jeune personne qu'on pouvait nommer plutôt une divinité qu'une mortelle. A sa vue, il se sentit brûler d'un amour si ardent qu'il s'approcha involontairement du lit, leva le voile qui la couvrait, lui donna un baiser sur le front, échangea sa bague contre la sienne, et sortit aussitôt de la même manière qu'il s'était introduit. La jeune fille, entendant du bruit autour d'elle, ouvrit les yeux; mais elle eut à peine le temps d'apercevoir le jeune prince, qui se pressait d'arriver sur la tombe de son

père, qu'il quitta après la fin de ses prières pour aller délivrer la déesse de la nuit et du jour qu'il avait liée et lui remettre ses pelotons pour la continuation de son travail. Toutes ses affaires étant achevées, il retourna à la maison paternelle, rêvant à ce qui lui était arrivé pendant cette nuit.

Mais laissons pour le moment le prince se reposer de ses fatigues, et voyons ce qui arriva dans le château. La princesse, à son réveil, commença par demander à ses suivantes et aux gens de sa maison pourquoi ils avaient permis l'entrée de la tour à un inconnu pendant la nuit; mais, tous s'excusant de leur mieux et prouvant qu'ils n'avaient pas la moindre connaissance de l'aventure, la princesse se rendit dans les appartements du roi son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé, en le priant de faire les recherches nécessaires afin de découvrir l'homme assez hardi pour oser s'introduire dans ses appartements. Le roi, irrité de ce qu'il venait d'entendre, fit venir le portier de la tour, et lui demanda avec colère pourquoi il avait permis à l'étranger l'entrée du château, exigeant, sous peine de mort, que ce malheureux lui dévoilât tout ce qu'il savait

là-dessus. Le portier jura qu'il n'en avait pas la moindre connaissance, et, se donnant pour otage, si l'on venait à le reconnaître coupable, il ajouta que, à sa grande surprise, il avait aperçu le matin les quarante dragons qui, depuis bien longtemps, tâchaient d'enlever la princesse, étendus morts dans la cour. Le roi courut aussitôt pour voir ce prodige de ses propres yeux, et, persuadé du fait, il rendit grâces au ciel de cet événement aussi heureux qu'inattendu, et pria Dieu de lui découvrir celui qui l'avait délivré de tant d'ennemis, dans l'intention de lui faire épouser sa fille, qui lui assurait pouvoir reconnaître le jeune homme dès qu'elle le verrait.

Le roi, rassuré par les paroles de sa fille, résolut de donner de grandes réjouissances et des fêtes magnifiques avec tous les divertissements les plus dignes d'attirer la curiosité des étrangers. Il publia l'annonce de ces fêtes en disant qu'il priait ceux qui se rendraient chez lui, pour prendre part à ces réjouissances, de lui raconter, pour toute récompense, l'histoire de leur vie.

Aussitôt que cette annonce se fut répandue, il y eut grande affluence tant des États voisins que des pays les plus éloignés. Les

trois princes, informés de la magnificence de ces fêtes, se décidèrent aussi comme les autres, soit comme voisins, soit pour les liaisons amicales que leur père avait eues avec le roi, de s'y rendre, et de raconter tout ce qui leur était arrivé durant leur vie.

Après s'être amusés pendant quelques jours dans le château, au moment de partir, ils eurent chacun une audience particulière du roi, qui, au récit du plus jeune des princes, reconnut bien vite les circonstances que sa fille lui avait racontées ; mais il voulut, par précaution, la confronter avec le prince, qu'il invita à dîner avec ses deux frères. En effet, dès que sa fille le vit, elle le reconnut, et, s'approchant de son père, elle l'assura que c'était celui-là même qui était entré dans sa chambre pendant la nuit ; mais le roi, pour s'en assurer davantage, demanda au jeune prince la bague qu'il portait, et reconnut l'échange. Il lui proposa aussitôt la main de sa fille et la succession au trône, ce qu'il fit en présence des deux frères aînés.

Le bonheur des nouveaux mariés ura quelque temps, mais ensuite il fut tr ıblé de la manière suivante. Un jour que princesse était couchée à côté de son mari,

celui-ci aperçut dans les cheveux de son épouse une petite clef d'or. Excité par la curiosité, peut-être aussi par le soupçon jaloux que cette clef ne cachât quelque mystère, il la prit avec beaucoup d'adresse, et chercha à s'assurer si elle ne pouvait point aller à quelqu'une des serrures différentes des meubles de l'appartement. Enfin, après avoir essayé partout, il remarqua une armoire dont la serrure était très petite ; il y mit la clef, et la porte s'ouvrit. D'abord il ne put rien distinguer à cause de l'obscurité ; ensuite, ayant entendu des plaintes et des gémissements, il se mit à fouiller partout, persuadé qu'il était d'avoir trouvé son rival. A force de chercher, il découvrit un anneau scellé dans une plaque de marbre. Il le tira et vit sortir un noir d'une figure hideuse, qui, monté sur un cheval ailé, à peine hors de sa prison, courut dans les appartements de la princesse, la fit monter sur son cheval, et s'échappa du château en un clin d'œil. Le prince, au désespoir du résultat de ses recherches, courut les larmes aux yeux chez son beau-père, et lui raconta l'évènement, en le priant de trouver les moyens d'y remédier. Mais le roi, désespérant de revoir sa fille, lui reprocha son

imprudence, en lui déclarant que ce noir était le plus habile magicien du siècle, et que, par conséquent, tout effort contre lui serait inutile.

Le jeune prince, au lieu de perdre courage, résolut de faire l'impossible pour parvenir à ravoir une femme qu'il aimait plus que lui-même. Il mit sur ses épaules un sac qu'il remplit de pain pour unique provision et partit sans savoir lui-même où il allait précisément. Après une longue course, la nuit l'ayant surpris près d'un grand château, il s'y arrêta. Près de là une esclave puisait de l'eau à une fontaine ; il lui en demanda, et, après avoir apaisé sa soif, il la pria de solliciter de sa part, auprès de la maîtresse du château, la permission d'y passer la nuit. Cette permission lui fut accordée, et, l'esclave ayant ajouté que sa maîtresse le priait de monter pour souper avec elle, il accepta cette aimable invitation et monta chez elle. Mais quelle fut sa surprise quand il reconnut sa sœur aînée ! Il ne pouvait en croire ses yeux ; il l'embrassa, lui demanda ce qui s'était passé depuis leur séparation, s'informa de l'heureuse situation dans laquelle il la trouvait, et, satisfait d'avoir été la première cause de

sa bonne fortune, il se mit à lui raconter aussi son bonheur passé et son malheur actuel, et à lui demander des conseils sur ce qu'il avait à faire pour parvenir à son but. Sa sœur s'efforça par tous les moyens possibles de le détourner de son entreprise. Mais, voyant son entêtement, elle lui dit d'attendre au moins le retour de son mari, qui était le roi de tous les oiseaux, lui faisant entendre en même temps que ce puissant monarque pouvait, à la suite d'un conseil avec ses sujets, le tirer de l'embarras où il se trouvait. Le prince attendit donc avec impatience le retour de son beau-frère, qui, aussitôt sa rentrée au château, fit assembler tous les habitants ailés de l'air, et se mit à discourir sur le sort futur du jeune prince. Mais aucun oiseau ne sut lui dévoiler l'avenir, à l'exception d'un vieil aigle boiteux qui avait le don de prophétie et qui, s'étant approché du roi, lui dit qu'il savait très bien le lieu où se trouvait le noir avec la princesse, et qu'il pouvait même porter le jeune homme jusque-là, mais qu'il ne promettait pas de pouvoir l'atteindre en vitesse, car le cheval ailé ne manquerait pas d'avertir le noir de l'enlèvement de la princesse.

Au lieu de perdre courage, l'amoureux prince, enchanté de l'espoir qu'on lui donnait, n'attendit pas même le retour du jour. Il monta sur l'aigle qui le porta à l'endroit où se trouvait sa femme. A l'entrée de la cour, il vit un magnifique château et un jardin superbe; et, en pénétrant dans le parc, le premier objet qui frappa sa vue fut sa femme assise sous un berceau, toute en deuil, pâle, défaite, et pleurant sur le sort cruel qui l'avait séparée de son bien-aimé. En le voyant, quoique hors d'elle-même à cette rencontre inattendue, elle s'empressa de le conjurer de fuir ce lieu funeste, parce qu'il risquait d'y perdre la vie. Mais le prince répondit qu'il préférait mille fois la mort à sa séparation. Il la fit monter précipitamment sur l'aigle, et partit en l'emmenant avec lui.

Ils étaient à peine sortis du château que le noir, averti par son cheval de l'enlèvement de la princesse, arriva comme un éclair, la reprit, et mit en deux pièces son époux. Le bon aigle le porta alors chez son maître, qui unit les deux morceaux du corps, versa dessous de l'eau d'immortalité et lui redonna la vie, en lui recommandant de ne plus penser

à sa femme, car il ne répondait pas de lui. Mais, sans accorder la moindre attention aux paroles de son beau-frère, il se mit de nouveau en route pour trouver le moyen de parvenir à son but. Après avoir marché toute la journée, il arriva, à la nuit tombante, auprès d'un château pareil au premier pour la magnificence. Il s'y arrêta et demanda l'hospitalité à une esclave qui puisait aussi de l'eau à une fontaine. L'esclave demanda la permission de sa maîtresse, qui le reçut de très bon cœur, et l'invita aussitôt à souper. A leur grand étonnement, ils se reconnurent encore pour frère et sœur, et se racontèrent mutuellement les évènements de leur vie depuis leur séparation. Le voyageur confia alors à sa seconde sœur son projet, dont elle tâcha de le dissuader par tous les moyens en son pouvoir. Mais tout fut inutile, son parti était pris. Elle lui conseilla alors d'attendre le retour de son mari, qui, étant le roi de tous les animaux, pouvait lui donner quelque secours. Son beau-frère revint bientôt et tâcha de lui démontrer à combien de dangers il allait s'exposer. Mais, le voyant ferme dans sa résolution, il lui promit de le tirer de cet embarras, s'il persistait à avoir la

même résignation et la même intrépidité. « Le seul moyen, lui dit-il, de reprendre votre femme est de vous procurer un cheval ailé tout pareil à celui du noir. »

A cet effet, il lui indiqua une grande montagne qui n'était pas trop éloignée du château, et qui accouchait tous les ans d'un cheval de la même race que celui du magicien, lui conseillant de s'y rendre armé de courage, car cette montagne était gardée par une quantité prodigieuse de bêtes féroces qui ne laissaient approcher personne. Il promit de lui procurer un soporatif à l'aide duquel il endormirait ces bêtes; mais cela ne suffisait pas encore, sans une grande patience et de la force pour dompter le cheval qui naîtrait de la montagne.

Le prince, muni de son soporatif et bien ferme dans sa résolution, partit enchanté de la maison de sa sœur et se dirigea vers la montagne, où, à peine arrivé, les bêtes féroces se précipitèrent sur lui pour le dévorer; mais la prévoyance de son beau-frère le sauva, par le moyen de la potion soporifique, qui frappa aussitôt d'assoupissement tous les animaux, et lui donna le temps nécessaire pour attendre l'accouchement de la

montagne. Il eut la patience d'attendre quarante jours, pendant lesquels il y avait des tremblements terribles, et des secousses auxquelles il pouvait à peine résister. Malgré toutes ces épreuves, il attendit avec la plus grande intrépidité le moment des couches, qui n'eurent lieu que le quarantième jour. Le cheval ailé parut enfin ; le prince courut sur lui sans perdre de temps, lui mit un frein, et, finissant par le dompter, monta sur son dos. Le cheval essaya d'abord de se débarrasser de lui, en sautant trois fois aussi haut que la hauteur de la montagne et s'abattant avec la plus grande rapidité. Après cette épreuve, voyant que l'homme qu'il portait était un être surnaturel, puisqu'il savait résister à tous ses efforts, au lieu de s'irriter et de se roidir inutilement, hennissant d'orgueil, il se laissa conduire tout à fait par son courageux guide, qui le mena directement au château du noir, sous le berceau où était assise sa femme, la première fois qu'il l'avait vue. Il la retrouva à la même place dans un état beaucoup plus déplorable, soit par le chagrin que lui causait la privation de son mari, soit par les importunités et les violences que lui faisait le noir ; mais, lors-

qu'elle le vit sur un cheval pareil à celui de son ravisseur, elle commença à espérer et à se préparer pour le départ, qui fut effectué aussitôt et sans aucun danger ; car le noir, quoique averti de leur fuite, ne put les rattraper, malgré tous ses efforts, la légèreté du cheval de son adversaire surpassant la vitesse de sa propre monture.





LE PETIT ROUGET SORCIER

Il y avait une fois un pauvre pêcheur qui n'avait pour vivre que le menu produit de sa ligne. Tous les jours, il allait sur un rocher, au bord de la mer, et s'efforçait d'attraper quelques poissons, avec lesquels sa femme préparait leur frugal repas.

Un jour qu'à son ordinaire il était à pêcher, il ne put attraper, après bien des efforts, qu'un très petit rouget qu'il jeta dans la mer par mépris pour son extrême petitesse. Il le repêcha trois fois et le rejeta de même dans l'eau. A la fin, le petit poisson s'attachant toujours à sa ligne, le pauvre pêcheur, désespéré de ne pouvoir apporter rien autre chose dans sa hutte, se décida à le garder et à le faire bouillir pour tromper au

moins sa femme, en attendant mieux le jour suivant. Alors le rouget, sentant qu'il allait décidément être sacrifié aux besoins de la pauvre famille, dit au pêcheur de l'épargner encore pour cette fois, et qu'il lui promettait de le rendre heureux en récompense de ce bienfait, pourvu qu'il revînt le lendemain au bord de la mer et qu'il l'avertît de son arrivée. Le pêcheur, frappé de ce prodige, lui accorda la liberté, et, le lendemain, à l'heure fixée, il se rendit au rivage et appela le petit poisson. Celui-ci se montra aussitôt à la surface de l'eau, lui dit de prendre un bateau, de le suivre et d'étendre ses filets à la place qu'il allait lui indiquer.

Le pêcheur suivit exactement ses conseils et jeta ses filets à l'endroit où le petit poisson s'arrêta. Au moment de les retirer, ils étaient tellement remplis des poissons les plus exquis qu'à peine parvînt-il à les charger dans le bateau. Remplî de joie de ce bonheur inattendu, il se mit à table avec sa femme et, après avoir mangé du poisson en abondance, il vendit le reste et gagna une somme considérable. Enchanté de sa bonne fortune, il remercia de bon cœur le rouget pour tout le bien qu'il lui faisait. Celui-ci lui

dit de venir tous les jours à la même heure, et qu'il le mènerait à des endroits où il ferait sa fortune en très peu de temps; et, effectivement, en suivant la même méthode pendant quelque jours, il parvint à acheter une maison, à la meubler convenablement et à recevoir une nombreuse société. Son bonheur dura seulement quelque temps, jusqu'à ce que l'envie, qui s'attache de préférence à la fortune rapidement acquise, vint troubler cruellement leur repos.

Parmi les femmes qui fréquentaient leur société, il s'en trouva plusieurs qui, jalouses du bonheur de cette famille, demandèrent un jour à leur nouvelle amie par quel hasard, étant auparavant la plus malheureuse de toute la ville, elle était parvenue à avoir tant de richesses en si peu de temps. Elle leur assura que sa fortune venait de la pêche extrêmement lucrative que faisait son mari depuis quelque temps. Ces méchantes créatures lui objectèrent que cela était impossible, attendu la nature des lieux et des choses, et qu'elles étaient certaines que son mari était sorcier, et que c'était à ses maléfices qu'il devait l'acquisition subite de ses richesses, lui conseillant aussi de rejeter, en femme honnête qu'elle

était, des trésors acquis par le sortilège et l'impiété.

La bonne femme, ajoutant foi à leurs paroles, se mit à importuner incessamment son mari et à le prier de lui confier la manière par laquelle il faisait sa fortune, en lui disant que sans cela elle serait bien malheureuse. Le pêcheur, voyant la faiblesse de sa femme, lui raconta de bonne foi toute son aventure, et lui fit entendre à la fin qu'un petit poisson était la seule cause de leur bonheur. Celle-ci, extrêmement contente d'avoir tout appris, courut aussitôt dévoiler ce secret à ses perfides amies pour prouver l'innocence de son mari; mais ces méchantes femmes, au lieu de la tranquilliser, après avoir satisfait leur curiosité, l'assurèrent que c'était précisément là qu'elles voyaient le sacrilège, et que, pour s'en assurer elle-même, elle devait dire à son mari de lui apporter ce poisson, et, après l'avoir mangé, de voir si son bonheur continuerait.

La femme du pêcheur, dans sa simplicité, crut de nouveau à leurs intrigues, et dit à son mari que le rouget n'était qu'un magicien déguisé sous la forme d'un petit poisson, et qu'elle ne souffrirait pas que leur fortune

vînt d'une source aussi impure; qu'elle le priait donc de prendre le rouget et de le faire servir à dîner, sinon qu'elle mourrait de chagrin. Son mari fit tout son possible pour lui démontrer que sa demande n'avait pas le sens commun, et que c'était bien cruel à elle de vouloir la perte de son bienfaiteur; mais, voyant que sa femme, qu'il aimait plus que lui-même, pleurait et se lamentait, il se décida avec douleur à se rendre au bord de la mer pour confier au rouget les inquiétudes et les exigences de sa femme, à laquelle il serait forcé de céder, si le rouget ne lui indiquait quelque remède. Le bon rouget, au lieu de le détourner de cette cruelle résolution, lui conseilla de le faire couper en trois morceaux égaux, qu'il partagerait entre sa femme, sa jument et sa chienne, et de planter la queue dans le jardin. Le pêcheur sépara avec beaucoup de chagrin le poisson en trois, le partagea selon ses ordres, et aussitôt femme, jument et chienne furent fécondées, et mirent au monde chacune deux jumeaux tout à fait ressemblants. En même temps, la queue donna naissance à deux cyprès de la même grandeur.

Les deux fils grandissaient dans la maison

paternelle. Bientôt l'aîné voulut voyager pour connaître un peu le monde ; mais, craignant une opposition de la part de ses parents, il ne confia son dessein qu'à son frère, en lui disant que tout le temps qu'il verrait l'un des deux cyprès fleuri, il serait bien portant ; et que, lorsqu'il le verrait se faner et sécher, il serait près de sa perte.

Après avoir pris congé de son frère, il monta sur l'un des deux chevaux de la maison et partit.

Après un voyage de quelques jours, arrivé dans une grande ville, il descendit dans une auberge, pour se donner le plaisir d'observer les curiosités que cette ville offrait aux étrangers. En s'informant de l'état du pays, il apprit que le roi était le meilleur homme du monde, et qu'il était très aimé de ses sujets, mais que la ville était soumise à un très grand malheur.

La fille du roi, qui était son unique héritière, avait la manie de frapper de folie tous ceux que son esprit lui indiquait, par le moyen suivant : Elle se montrait tous les soirs sur un balcon qu'elle s'était approprié à cet effet, et, en invoquant les étoiles, elle se faisait un jeu de la tranquillité de ses sujets,

qui risquaient tous de s'attirer cette affreuse maladie, sitôt qu'ils étaient remarqués de la princesse.

A ce récit, le jeune homme, étonné, attendait avec impatience la nuit pour voir de ses propres yeux la princesse qui se faisait si fort redouter par sa puissance surnaturelle. A peine fit-il obscur qu'il courut du côté du château, et le premier objet qui frappa ses regards fut la princesse enthousiaste et faisant différents signes sur son balcon. Aussitôt il y monta, et, la prenant par les cheveux, il lui dit : « Jure-moi que dorénavant tu ne feras plus ce vilain métier, ou dans l'instant je vais te tuer. »

Celle-ci, terrifiée du danger qu'elle courait, jura, dans sa frayeur, que, pendant toute sa vie, elle n'essayerait plus ses maléfices; et le jeune homme, après avoir fait cette bonne action, retourna précipitamment à l'auberge où il était logé. La princesse, de son côté, alla chez son père et lui raconta ce qui s'était passé, en l'assurant qu'elle était tout-à-fait guérie de sa passion, après le serment qu'elle avait fait devant l'homme menaçant qui l'avait surprise.

En conséquence, le roi, pour tranquilliser

ses sujets, publia aussitôt le récit de la guérison de sa fille, en ordonnant que tous ses sujets, aussi bien que les étrangers qui se seraient trouvés dans la ville depuis la veille eussent à passer sous ses fenêtres, voulant de cette manière reconnaître l'individu qui lui avait rendu un service aussi important. Il ordonna aussi à sa fille, qui assurait pouvoir le reconnaître, dès qu'elle le verrait, de tenir dans ses mains une pomme, qu'elle laisserait tomber sur celui qu'elle croirait ressembler au jeune homme. Cet ordre ayant été publié, l'aubergiste avertit le voyageur de l'obligation où il se trouvait aussi de se rendre aux ordres du roi. Le jeune homme tâcha d'abord de l'éviter; mais, voyant qu'il était forcé de le faire, il vint défiler comme les autres sous les croisées du palais.

La princesse l'ayant remarqué dans la foule, lui jeta aussitôt la pomme, et le roi ordonna sur-le-champ à la garde de le saisir et de le faire monter au château. Arrivé en la présence du roi, et questionné sur sa naissance et sur le motif qui l'avait porté à la bonne action qu'il venait de faire, le jeune homme répondit simplement qu'il était étranger, et qu'ayant appris dans cette ville le malheur

auquel elle se trouvait exposée, il avait conçu et exécuté le projet de guérir la princesse du démon qui la possédait, au risque de sa propre vie. Le roi, charmé de la hardiesse du jeune homme, le remercia en lui rendant de grands honneurs, et lui proposa la main de sa fille. Mais celui-ci la refusa nettement, alléguant pour motif le désir qu'il avait encore de courir le monde. Le roi ressentit une vive douleur de la résolution du courageux voyageur ; mais, ne voulant pas contraindre les goûts du bienfaiteur de son royaume, il lui permit de partir, après l'avoir comblé de présents.

Le jeune homme, après un assez long voyage, arriva dans une ville plongée dans le deuil ; il en apprit bientôt la cause. Cette ville était privée d'eau par un monstre qui en surveillait la source et empêchait les habitants d'y puiser. Pressés par le besoin, les habitants étaient dans l'usage de désigner au sort tous les ans une fille parmi les plus jeunes de la ville et de l'abandonner à la voracité du monstre, qui, alors tout occupé de sa proie, donnait le temps aux habitants de faire leur provision pour toute l'année. A cette nouvelle, le jeune homme, passionné

pour les grandes et périlleuses entreprises, et mû par un sentiment de compassion pour ces victimes innocentes que le besoin général arrachait à la vie, dans la fleur de l'âge et par les plus terribles tourments, résolut de rester près de la fontaine jusqu'au moment où le monstre sortirait de son repaire pour dévorer la jeune princesse; car c'était sur la fille unique du roi qu'était tombé ce sort malheureux. Il resta donc jusqu'au moment où la foule se dispersa, et, lorsque la jeune fille fut tout-à-fait seule, il s'approcha d'elle et lui dit de se retirer pour qu'il la remplaçât, mais elle répondit que c'était impossible, car elle avait pitié de lui, et que d'ailleurs tout le monde dirait ensuite que, pour les autres filles, il ne s'était pas trouvé de défenseur, et que, pour elle qui était fille du roi, il s'en était présenté. Mais le jeune homme, épris de sa beauté et charmé des sentiments généreux qu'elle montrait dans un danger aussi imminent, fit tant qu'il finit par lui persuader de partir et de retourner chez son père. Quant à lui, il se mit à l'entrée de la fontaine, attendant l'arrivée du monstre. Celui-ci n'eut pas plus tôt montré sa tête hors de la source que l'intrépide



jeune homme fondit sur lui, l'épée à la main et lui coupa la tête. Il ouvrit aussitôt la gueule du monstre, en détacha les sept langues qu'elle contenait, les garda et jeta la tête au milieu de son chemin en rentrant dans la ville.

Un malheureux charbonnier, passant près de là, trouva la tête et s'en empara; ayant aussi rencontré la princesse sur le chemin de la ville et l'ayant reconnue, il la prit avec lui et la contraignit, sous peine de la mort la plus prompte, à lui jurer qu'elle assurerait que c'était lui qui était son libérateur, qu'il avait tué le monstre et que, par reconnaissance, elle le voulait pour époux.

La malheureuse princesse, forcée de faire ce triste serment, retourna chez son père, qui, à la vue de sa fille bien-aimée, rendit grâces à Dieu, et demanda où était son libérateur pour le récompenser. Elle répondit que c'était le charbonnier qui tenait la tête du monstre, et pria son père de le lui accorder pour époux. Le roi, quoique bien fâché du choix de sa fille, ne put refuser, car le charbonnier lui avait sauvé la vie, et il commença à préparer les noces et à faire de grandes invitations.

Le jeune homme, étonné de ce qui se passait, voulut voir de ses propres yeux l'imposteur qui trompait aussi imprudemment tout un royaume. Il se procura donc une entrée au palais, où il se fit présenter au futur de la princesse ; mais, à sa grande surprise, il vit un homme grossier, noir, et tout-à-fait inconvenant pour la fille d'un roi. Plein d'indignation, il lui demanda où était la tête du monstre qu'il avait tué, disant qu'il était curieux de la voir : l'imposteur courut avec la plus grande effronterie dans un autre appartement et la lui montra comme en triomphe, mais le jeune homme sortit de son manteau les sept langues, et, les ajustant à la gueule du monstre, pria le roi lui-même de venir examiner cette tête et de se rendre juge dans dans cette affaire. Le roi, étonné de cette contestation, fit venir sa fille et la menaça de sa malédiction, si elle ne lui disait toute la vérité, et quel était, en effet, le véritable exterminateur. La princesse se vit alors forcée de convenir de tout, d'autant plus qu'elle craignait de se voir engagée à un homme tout-à-fait indigne de son amour. Le roi fit aussitôt exiler le charbonnier, ne voulant pas le punir plus sévèrement dans un jour de

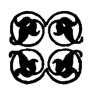
si grande réjouissance pour sa famille et pour tout son royaume, et il unit sa fille à son véritable libérateur, qui en était éperdûment amoureux. Plusieurs jours se passèrent dans les réjouissances. La princesse, qui n'abandonnait pas un seul instant son époux, voulant un jour se baigner, lui proposa, pendant son absence, d'aller se promener dans les appartements du château qu'il n'avait pas encore vus. Il y consentit, et, s'avançant dans l'intérieur, il remarqua un corridor à l'extrémité duquel était une porte. Il l'ouvrit et vit à son grand étonnement une plaine très vaste, remplie de marbres portant une forme humaine; cette vue l'étonna sans qu'il pût découvrir ce que cela signifiait. Se trouvant dans cette perplexité, il vit arriver une vieille femme qui ressemblait à une fée. Il s'en approcha, la salua avec beaucoup de respect, et, sur son invitation, il s'assit à côté d'elle pour se délasser, dans l'espoir d'apprendre ce que signifiait cette multitude de statues de marbre. La vieille lui offrit une baguette qu'elle tenait, pour l'aider à s'asseoir. Il la prit avec la plus grande confiance et resta aussitôt pétrifié comme les autres. La princesse, de retour chez elle et ne trou-

vant pas son mari dans ses appartements, le fit en vain chercher dans tous les environs. Elle soupçonna, mais trop tard, qu'il était tombé dans le piège de la vieille fée, dont elle ne lui avait pas dévoilé les secrets.

Mais laissons ici cette malheureuse princesse pleurer son époux victime de son imprudence, et voyons ce qui se passa pendant tout ce temps dans la maison du pêcheur. — L'autre fils, qui soignait tous les jours les deux cyprès, vit tout d'un coup l'un d'eux se faner et incliner sa cime. Il soupçonna aussitôt la mort de son frère, ou du moins quelque grand danger, et se décida à monter à cheval et à suivre les traces de son frère, dans l'espoir d'arriver à temps pour le secourir. Arrivé dans la ville qui avait été témoin des premiers exploits de son frère, il y trouva le roi et le peuple reconnaissants de tout ce que son frère avait fait pour eux, et il s'informa bien de la route qu'il avait prise depuis. Ayant tout su en détail, il courut se présenter au palais de sa belle-sœur, où il apprit aussi l'accident dont son frère avait été la victime. Malgré toutes les objections que lui faisait le roi, il se rendit aussitôt

dans le palais de la vieille fée, et parvint, à force de rechercher dans la foule des marbres, à trouver celui qui avait la forme de son frère. Tandis qu'il s'occupait à chercher les moyens de le faire ressusciter, s'il était possible, la vieille vint à sa rencontre, et s'assit en lui offrant sa baguette magique pour l'aider à s'asseoir aussi. Mais celui-ci qui s'était bien informé d'avance de sa supercherie, au lieu de prendre la baguette fit signe à son chien de mettre la vieille en morceaux, et de cette manière il se sauva et en sauva beaucoup d'autres. S'étant ainsi défait de la vieille sorcière, il entra dans son château et trouva heureusement, parmi les autres choses qui avaient rapport à la magie, une bouteille qui contenait de l'eau d'immortalité. L'ayant prise, il alla d'abord faire ressusciter son frère, et puis tous les autres, dont le nombre était tellement considérable qu'il s'en forma une nation entière, qui le choisit aussitôt pour roi, puisqu'il était leur libérateur à tous. Son frère retourna chez sa femme, dont le père était déjà mort et il monta paisiblement sur le trône. Ainsi les deux frères furent les hommes les plus heureux du monde, et ils envoyèrent aus-

sitôt chercher leurs parents pour passer le reste de leur vie avec eux. Voilà de combien de bonheur fut cause le petit rouget sorcier.





TRIANNISCIA
ET SES DEUX FRÈRES

Une fois il y avait un père et une mère. La mort vint qui emporta la mère et laissa le père avec trois enfants. Ces trois enfants s'appelaient, l'un Ipazio, l'autre Antonuccio, et le troisième Trianniscia, car il était un peu sot. Le père tomba malade; il appela son fils aîné et Antonuccio, et il leur dit : « Venez, mes enfants, je dois vous arranger ensemble. Je possède deux bœufs et une vache; la bonne paire (de bœufs) je vous la donne, et la vache maigre, donnez-la à Trianniscia. »

Le père mourut, et les aînés restèrent avec la paire de bœufs, et Trianniscia avec la vache maigre. Et que fit Trianniscia? Il prit la

vache, l'écorcha et étendit la peau sur un poirier sauvage. La peau devint très sèche; alors il se la lia avec une corde autour du corps, puis s'en alla frappant dessus comme sur un tambour. Il arriva à un canal près duquel les voleurs étaient en train de se partager de l'argent. Ceux-ci, en entendant le tambour, se dirent : « Laissons l'argent, voilà venir les gendarmes qui vont nous conduire en prison. » Et Trianniscia prit l'argent, s'en retourna chez lui et le montra à ses frères. Et ses frères lui dire : « Comment t'y es-tu pris, cher frère ? » Et il leur dit : « J'ai écorché ma vache, j'en ai fait sécher la peau et je l'ai vendue. » Ses deux frères s'en allèrent en disant : « Faisons aussi comme lui, nous autres. ». Ils tuèrent leurs bœufs, en étendirent les peaux sur un poirier sauvage, les firent sécher, les prirent, et s'en allaient disant : « Qui veut des peaux, à cent ducats la peau ? Cent ducats la peau ! » Les gendarmes vinrent et les empoignèrent. Et quand ils sortirent de prison, ils voulaient tuer leur frère.

Trianniscia prit une corbeille et s'en alla dans un village chez un aubergiste; il lui laissa la corbeille et lui dit : « Qu'on n'y

touche pas, je vais entendre la messe. » Et, quand il revint, il ne retrouva pas la corbeille, parce que les domestiques de l'aubergiste l'avaient prise pour mettre du fumier dedans. Et Trianniscia se mit à bavarder, mais l'aubergiste lui dit : « Tais-toi; j'ai cent ducats, je te les donne. » Quand Trianniscia eut l'argent, il enfila la rue et s'en alla.

Et que fit-il encore ? Il se cacha dans une église et entra dans un confessionnal. On était en train d'enterrer une dame. Il resta là jusqu'à la nuit et ouvrit le tombeau ; il en tira la dame, la chargea sur ses épaules et la porta hors de l'église. Il trouva un cheval, lui mit une selle, plaça la dame dessus et s'en alla à Lecce. Il entra chez un aubergiste, où il avait vu trois belles filles. Il prit la dame et la descendit [de cheval] ; et il dit à l'aubergiste : « Veillez bien sur cette dame et laissez-la dormir pendant que je vais aller entendre la messe; surtout ne la découvrez pas. » Il alla à l'église, et, à son retour, il fit semblant de trouver [la dame] morte, et il se mit à faire beaucoup de bruit. Et l'aubergiste lui dit : « Ne crie pas; j'ai trois filles, prends celle qui te plaira. » Trianniscia en

choisit une, et retourna chez ses frères avec cette belle jeune fille. Et ses frères se tournèrent [vers lui] et lui dirent : « Quel tour nous as-tu joué? Un et un deux, et un trois; prenons-le, lions-le dans un sac et allons le jeter à la mer. » Et ils le chargèrent sur leurs épaules pour le porter à la mer. Ils arrivèrent au pied d'un mur, jetèrent le sac derrière ce mur et allèrent entendre la messe. Il y avait là un berger qui jouait de la flûte, il vit ce qui se passait, vint auprès du mur et dit: « Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac? » Et Trianniscia répondit de dedans: « Viens ici, entre à ma place pour que je puisse sortir. » Le berger délia le sac, Trianniscia en sortit et le berger y entra.

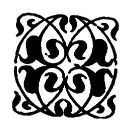
Les frères [de Trianniscia] sortirent de la messe; ils allèrent prendre le sac, le chargèrent sur leurs épaules, et, quand ils furent au bord de la mer, ils le prirent et le jetèrent [dans l'eau]. Et, en quittant la mer, ils se disaient : « Nous voilà débarrassés de lui! » Mais, quand ils arrivèrent auprès du mur, ils trouvèrent Trianniscia qui jouait de la flûte, et ils dirent: « Misérable sort que le nôtre! Ce Trianniscia est un diable qui nous joue des tours! »



LA CHÈVRE ET LE RENARD

Une fois une chèvre entra dans la tanière d'un renard pendant qu'il n'y était pas. Le soir vint ; le renard regagna son gîte, y trouva la chèvre et s'enfuit, parce qu'il eut peur des cornes de l'animal. Il passa un loup qui eut peur aussi. Il passa un hérisson qui entra dans la tanière et piqua la chèvre. Et la chèvre sortit, et le loup la tua, et le renard la mangea.







LA FOURMI ET LE MULOT

Il était une fois une fourmi. Un jour, en balayant sa maison, elle trouva trois pièces de monnaie, et elle se mit à dire : « Que vais-je acheter ? Que vais-je acheter ? De la viande ? Non, car la viande a des os, et je m'étoufferais. Du poisson ? Non, car le poisson a des arêtes, et cela me piquerait. »

Et après avoir dit beaucoup d'autres choses, elle pensa à acheter un ruban rouge. Elle s'en para et se mit à sa fenêtre. Il passa par hasard un bœuf qui lui dit : « Que tu es belle ! me veux-tu pour ton mari ? » Et elle lui répondit : « Chante, afin que je voie comment est ta voix. » Et, plein de fierté, le bœuf se mit à beugler. Et la fourmi, quand elle l'eut entendu, lui dit : « Non, non ; tu me fais peur. »

Il passa un chien, et il lui arriva ce qui était arrivé au bœuf. Et, après que d'autres animaux furent passés, il passa un mulot qui dit : « Que tu es belle! me veux-tu pour mari? » Et elle lui répondit : « Fais-moi entendre comment tu chantes. » Le mulot chanta et fit *pi, pi, pi.* Sa voix plut à la fourmi, et elle accepta le mulot pour mari.

Le dimanche arriva; et, tandis que la fourmi était avec ses amies, le mulot lui dit : « Ma petite fourmi, je vais voir si la viande que tu as mise sur le feu est cuite. » Et il y alla, et, quand il sentit le fumet de la viande, il voulut en prendre un morceau; il y mit une patte et se brûla, il y mit l'autre et se brûla également; il y mit le museau, et la vapeur l'entraîna au fond de la marmite, et le pauvre petit mulot fut complètement brûlé.

La fourmi l'attendait pour manger; elle attendit deux heures, elle attendit trois heures; le mulot ne venait pas. Quand elles ne purent plus attendre, elles se disposèrent à manger; mais, quand elles tirèrent la viande de la marmite, elles en retirèrent aussi le mulot mort. Et, lorsque la fourmi le vit, elle se mit à pleurer, et toutes ses amies pleurè-

rent également. Et la fourmi resta veuve, parceque qui est mulot doit forcément être gourmand. Et si vous ne croyez pas [cette histoire], allez chez la fourmi et voyez-la.







LE CHASSEUR
ET LE SERPENT

Il y avait une fois un chasseur qui passa par une carrière et y trouva un serpent sous une pierre. Le reptile appela le chasseur à son secours, et celui-ci lui dit : « Je ne te débarrasserai pas, car tu me mangerais. »

Et le serpent lui dit : « Délivre-moi; je ne te mangerai pas. »

Et, quand le chasseur l'eut tiré de dessous la pierre, le serpent voulait le manger. Et le chasseur lui dit : « Que vas-tu faire ? Ne m'as-tu pas promis de ne point me toucher? »

Le serpent lui dit : « La faim ne tient pas compte de cela. »

« Mais, lui dit le chasseur, si tu n'as pas

pas raison de me manger, me mangeras-tu ? »

« Non, » dit le serpent.

« Allons donc, dit le chasseur, et faisons à ce sujet trois demandes différentes. »

Ils entrèrent dans un hallier et ils y trouvèrent un levrier; ils l'interrogèrent et il leur dit : « J'étais chez un maître et j'allais à la chasse, et je prenais des lièvres, et, quand je les lui portais à la maison, il ne trouvait jamais de nourriture assez bonne pour me donner à manger. Et maintenant que je ne puis plus même attraper les tortues, parce que je suis devenu vieux, il voudrait me tuer. C'est pourquoi je te condamne à être mangé par le serpent, car celui qui fait le bien ne trouve que le mal [pour récompense]. »

« As-tu entendu ? Nous avons un juge, » dit le serpent.

Et ils allèrent plus loin, et ils trouvèrent un cheval. Ils l'interrogèrent, et, lui aussi, il répondit que le serpent avait raison de manger [le chasseur]. « Parce que, dit-il, j'avais un maître qui me donnait à manger afin que je fisse ma route ; mais, maintenant que je ne puis plus, il voudrait me pendre. »

Et le serpent dit : « Voilà deux juges »

Et ils allèrent plus loin, et ils trouvèrent un renard, et le chasseur se mit à lui dire : « Cher renard, il faut que tu me viennes en aide. Ecoute. Je passais par une carrière, et, sous une grosse pierre, j'ai trouvé ce serpent qui allait mourir ; il m'a demandé du secours, je l'ai délivré, et maintenant il voudrait me manger. »

Le renard répondit : « Dois-je faire fonctions de juge ? Allons à la carrière et voyons de quelle façon le serpent s'y trouvait. »

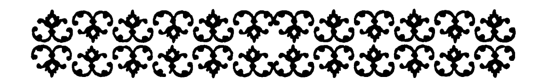
Ils y allèrent et mirent la pierre sur le serpent, et le renard lui demanda : « Est-ce ainsi que tu étais ? »

« Oui, » dit le serpent.

« Eh bien ! restes-y pour toujours, » dit le renard.







LES CITROUILLES

Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants; cela causait à la reine un grand chagrin et elle ne cessait de chercher un médicament qui la rendît féconde. Enfin, il se trouva un derviche qui lui donna trois pommes, en lui disant de les manger et qu'elle aurait trois garçons. Il lui recommanda de planter, à la naissance de chaque enfant, une citrouille dans le jardin, laquelle produirait un fruit dans lequel résiderait la force des enfants.

La reine suivit les conseils du derviche. Elle mangea les pommes ; elle mit au monde trois garçons, et il poussa dans le jardin trois citrouilles qui produisirent chacune un fruit. Les enfants grandissaient, et avec eux gran-

dissaient aussi les citrouilles. Un matin, le fils aîné se leva malade ; on alla voir dans le jardin, et qu'y vit-on ? Il manquait la plus grosse citrouille. Le soir suivant, le deuxième fils alla dans le kiosque du jardin, et fit le guet pour voir qui venait couper les citrouilles. A minuit, il aperçut un nègre qui vint couper sa citrouille. Immédiatement l'enfant perdit sa force et ne put suivre le nègre. Le matin il raconta à son père et à sa mère ce qu'il avait vu. En entendant cela, le fils cadet dit que le soir il ferait le guet pour tuer le nègre. Le soir donc il alla se cacher et attendit. Le nègre revint de nouveau et coupa la citrouille ; l'enfant le suivit par derrière et le vit descendre dans un puits. Le matin, il raconta la chose à sa mère, et dit à ses frères de descendre dans le puits afin de prendre le nègre. Ceux-ci lui dirent : « bien ,» mais, quand ils furent arrivés près de l'orifice du puits, ils eurent peur ; seulement le plus jeune, comme un brave qu'il était, descendit dedans. Ses deux frères l'attendirent dehors.

Il descend donc dans le puits et aperçoit au fond une petite porte. Il entre, et que voit-il ? Des salons par ci, des salons par là,

tous ornés de lustres en diamant qui brillaient comme le soleil, et, dans une salle voisine, il trouva trois jeunes filles belles comme les sept ors. Celles-ci, quand elles l'aperçurent, lui dirent : « Comment te trouves-tu ici, où ne pénètre âme qui vive, puisqu'il y a là-haut un nègre qui dévore tout le monde ? Fuis donc au plus vite, si tu ne veux pas perdre la vie. »

Le jeune homme leur répondit qu'il était venu exprès pour tuer le nègre parce qu'il avait coupé les citrouilles qui faisaient leur force et qu'il se proposait de les reprendre, s'il y avait moyen. Il les pria seulement de lui dire où couchait le nègre, et comment il saurait s'il était éveillé ou endormi. Les jeunes filles lui indiquèrent l'endroit où couchait le nègre, et lui dirent : « Si ses yeux sont ouverts, il dort ; et, s'ils sont fermés, il est éveillé. » Or il était endormi et avait auprès de lui une épée ; le jeune homme saisit cette épée, d'un coup tranche la tête du nègre, et prend les citrouilles qui se trouvaient à côté de lui. Ses frères continuaient de l'attendre en haut. Il prit les jeunes filles, attacha chacune d'elles séparément, et ses frères les hissèrent d'en haut et

les tirèrent du puits. Quand vint le tour de la plus jeune, elle lui dit de sortir le premier et qu'elle sortirait ensuite, car autrement ses frères se moqueraient de lui et le laisseraient dedans; mais il ne voulut pas sortir avant la jeune fille. Alors celle-ci lui donna une noix, une amande et une noisette, et elle lui dit que, lorsqu'il aurait besoin de quelque chose, il cassât la noix, et qu'il apparaîtrait immédiatement devant lui quarante serviteurs, prêts à exécuter ce qu'il voudrait bien leur commander.

Ses frères se moquèrent de lui, prirent les jeunes filles, et quittèrent le puits sans le tirer lui-même dehors. Que pouvait-il faire ? Il cassa la noix, et aussitôt les serviteurs apparurent et lui demandèrent ses ordres. Il leur dit de le tirer du puits ; ils l'en tirèrent aussitôt, lui donnèrent une noix, et lui dirent que, lorsqu'il les désirerait, il n'avait qu'à la casser et qu'ils viendraient.

Quand le jeune homme fut sorti, il s'habilla pauvrement, se donna l'air d'un teigneux, et alla de boutique en boutique demandant où se reposer. Il trouva enfin un tailleur qu'il pria de le prendre dans son atelier. Le tailleur, voyant qu'il avait affaire à un imbécile,

ne voulait pas de lui, mais ses ouvriers le prièrent de le prendre, afin de l'avoir comme bouffon, et d'en rire. Le tailleur consentit.

On faisait alors les préparatifs du mariage de l'aîné fils du roi avec l'aînée des trois filles qu'ils avaient tirées du puits. Le patron, qui était tailleur du palais, fut invité à la noce ; il voulait prendre avec lui le jeune homme, qu'il croyait imbécile, afin de faire rire les gens de la cour. Mais celui-ci lui dit : « Je n'irai pas. Ces choses-là ne me regardent point. Qu'est-ce que je comprendrais à une foule de si beau monde ? »

Quand le tailleur fut parti, le jeune homme alla casser la noix ; à l'instant, les quarante serviteurs se présentèrent, et il leur donna cet ordre : « Amenez-moi vite le cheval blanc, et apportez-moi un costume tout en or, et une pomme d'or. « Ceux-ci lui apportèrent tout ce qu'il demandait, et il s'habilla ; il monta sur le cheval blanc, et se rendit au palais où se tenait la noce. Il y entra à cheval, monta un grand nombre de marches, et pénétra dans la salle où se faisait la cérémonie nuptiale. Apercevant dans une pièce voisine la plus jeune [des trois sœurs], sa bien-aimée, il lui jette la pomme, et, à la

faveur du tumulte qui se produisit, il trouva le temps de s'en aller, sans que personne le reconnût, sauf la jeune fille qui comprit qui il était. Une fois sorti, il retourna à l'atelier du tailleur, se dépouilla de ses habits dorés, et remit ses guenilles. La noce terminée, le tailleur revint aussi et lui dit : « Que tu as été bête de ne pas venir, mon cher, tu te serais bien amusé ! Il est venu un prince à cheval, et, rien qu'à le voir, tu aurais perdu l'esprit. »

« Mieux vaut que je n'y sois pas allé et n'aie point perdu l'esprit, » répondit-il, en haussant les épaules.

Quelque temps après, on célébra la noce du fils puîné du roi avec la seconde jeune fille, et on y invita encore le tailleur. Il fit tout son possible pour emmener l'imbécile avec lui, mais celui-ci ne voulut pas y consentir; seulement, quand le tailleur fut parti, il cassa de nouveau une autre noix; les domestiques apparurent, et il leur dit : « Amenez-moi le cheval rouge, apportez-moi un habit blanc et une pomme d'or. » Ceux-ci firent ce qu'il leur commandait ; il endossa l'habit, monta à cheval, prit la pomme dans sa main, et se rendit de nouveau au palais. De

nouveau aussi il pénétra à cheval jusque dans la chambre de sa bien-aimée, lui jeta la pomme, et repartit aussi vite qu'un oiseau, sans que personne le reconnût, sauf la jeune fille. A son retour, le tailleur lui répéta : « Que tu es bête de ne pas m'avoir suivi ! Tu aurais vu le même prince qui est venu avec un nouvel habit et un cheval rouge ! »

« Et si je l'eusse vu, qu'est-ce que j'y aurais compris ? » répondit-il.

Vint alors le tour de se marier pour la troisième jeune fille, la cadette ; le roi et la reine la priaient beaucoup parce qu'ils avaient perdu tout espoir de retrouver leur fils. Mais celle-ci refusait tout consentement, et, pour échapper, elle dit qu'elle ne se marierait que lorsqu'on lui aurait apporté trois robes : le ciel avec les étoiles, la campagne avec les fleurs, et la mer avec les poissons ; des robes, enfin, que la main n'eût point touchées, que les ciseaux n'eussent point coupées, que l'aiguille n'eût point cousues.

Le roi manda son tailleur et lui dit : « Il faut me faire une robe : le ciel avec les étoiles, une robe que la main n'ait point touchée, que les ciseaux n'aient point coupée, que l'aiguille n'ait point cousue. » Le pau-

vre tailleur ne savait quoi faire; il se livra à de grandes méditations et demeura profondément affligé. L'imbécile, le voyant dans cet état, lui adressa cette question : « Maître, veux-tu me dire ce que tu as? »

Celui-ci lui répondit : « Ni toi non plus tu ne me laisses pas tranquille, mais tu viens aussi m'étourdir. »

« Dis-moi ce que tu as, répéta l'imbécile. Qu'en sais-tu ? Il peut se faire que je te rende service. »

Alors le tailleur lui dit : « Il se passe telle et telle chose. Le roi veut que je lui fasse une robe : le ciel avec les étoiles, une robe que les ciseaux n'aient pas coupée, et que l'aiguille n'ait point cousue. »

L'imbécile lui dit : « Et c'est pour cela que tu es si absorbé dans tes pensées? Apporte-moi une mesure de noix, une chopine de raki, et tiens-toi tranquille. »

Le tailleur lui donna ce qu'il demandait; après quoi l'imbécile s'enferma à clef dans sa chambre, puis se mit à manger les noix et à boire le raki. Le tailleur, étant allé regarder par un petit trou et ayant aperçu l'idiot en train de boire et de manger, crevait de dépit de voir que l'imbécile ne s'occupait de rien.



Pendant la nuit, l'imbécile appela les domestiques et leur dit de lui apporter la robe ; le matin, il ouvrit sa porte et la donna au tailleur, telle que le roi la lui avait commandée. Le tailleur, tout joyeux, porta la robe au palais, où l'on fut très satisfait quand on la vit.

Alors le roi lui dit : « Puisque tu as apporté cette robe, il doit t'être possible de m'en apporter deux autres encore : la mer avec les poissons et la campagne avec les fleurs. Hâte-toi, sinon je te fais trancher la tête. »

Le tailleur reprit, tout attristé, le chemin de son atelier ; l'imbécile lui demanda ce qui le contrariait de la sorte. Le tailleur lui dit qu'on lui demandait de nouveau au palais deux robes et qu'il ne savait comment les faire.

L'imbécile lui dit : « Donne-moi derechef une mesure de noix, une oque de vin, et tiens-toi tranquille. » Le tailleur les lui donna, et l'idiot commença de nouveau à manger et à boire dans sa chambre. Le tailleur eut ses nerfs tant qu'il ne vit point les robes achevées. Le matin, l'imbécile ouvrit sa chambre et les lui donna. Quelle ne fut pas la joie du tailleur! Il les porta en courant au palais.

Quand la jouvencelle vit qu'on lui avait apporté les robes telles qu'elle les avait demandées, elle comprit qu'il était impossible que nul autre que le prince les lui eût apportées, car il pouvait commander aux domestiques de les tirer du puits, où elles se trouvaient, attendu que le nègre les avait volées à la plus belle princesse du monde; mais, afin d'être plus sûre et d'avoir un prétexte pour ne pas épouser un prince voisin qu'on lui proposait en mariage, elle dit : « Celui qui a été capable d'apporter les trois robes pourra certainement m'apporter aussi une cage d'or ornée de diamants, dans laquelle un homme peut trouver place (vous comprenez que cette cage se trouvait aussi dans le puits), et, quand il me l'aura apportée, alors j'épouserai la personne que vous désirerez. »

Le roi manda de nouveau le pauvre tailleur et lui dit : « Toi qui as été capable d'apporter les trois robes, pourras-tu m'apporter une cage d'or ornée de diamants dans laquelle un homme peut trouver place ? Fais bien attention; demain matin, il me faut ou la cage ou ta tête. »

Le pauvre tailleur, épouvanté, revint dans

son atelier et dit à l'imbécile : « Le roi m'a commandé telle et telle chose, et maintenant je veux te voir à l'œuvre ; ma vie et ma mort sont entre tes mains. Fais-moi cette cage, et, tant que je vivrai, je te serais reconnaissant de cette faveur. »

« Eh ! quoi ! c'est cela qui t'embarrasse ? Sois tranquille, ne crains rien ; apporte-moi seulement encore une fois une mesure de noix et une oque de raki, et demain tu auras la cage. »

Le tailleur fit ce que lui avait dit l'imbécile ; il lui porta les noix et le raki ; et, le matin, l'idiot lui donna la cage telle qu'il la désirait ; le tailleur la porta au roi. Désormais la jeune fille n'avait plus rien à dire, et il fut décidé que son mariage avec le prince voisin aurait lieu. Le jour où la jeune fille devait se marier, elle donna ordre à tous les domestiques du palais de fermer les portes et de ne laisser sortir personne, aussitôt que serait entré le prince qui était venu à cheval les autres fois.

Quand le tailleur fut parti pour la noce, l'imbécile cassa une noix ; les domestiques se présentèrent et il leur commanda de lui amener le cheval noir et de lui apporter

un costume tout rouge ainsi qu'une pomme d'or.

Il s'habille, se pare, prend la pomme dans sa main, monte à cheval, se rend tout droit dans la salle où se tenait la noce, et jette la pomme à la bru. Il se met ensuite en devoir de partir, mais où aller? Les portes étaient closes! On le prit donc, et le roi et la reine reconnurent que c'était leur fils. Tous le serrèrent dans leurs bras, l'embrassèrent, et lui firent prendre la place du prince étranger.

La bru ne se sentait plus de joie. Des réjouissances et des divertissements suivirent la célébration du mariage, et les époux passèrent ensemble une vie heureuse. Seul, le tailleur ne pouvait comprendre que ce beau prince fût l'imbécile sale et dégoûtant, qu'il avait pris comme bouffon dans son atelier.





LA REINE BODINA

Il était une fois une reine qui n'avait qu'une mamelle, et cette mamelle était si grande qu'elle la rejetait derrière son dos. Cette reine s'appelait Bodina et avait un fils qui était fou et qui vint pour ravager notre pays, mais il fut tué par les Molosses. A cette nouvelle, Bodina partit pour aller venger la mort de son enfant. Elle équipa plusieurs navires, en emprunta quelques-uns à Corfou, et débarqua de grandes armées à Avlone et aux Quarante-Saints. Dans l'espace d'un mois, elle s'empara de Bérat et de la Liabouria tout entière, s'avança jusqu'à Argyrocastro et Dropoli, jusqu'à Bodrista et Épiscopi, ravagea toutes les villes et les villages de la contrée, et même la grande cité de Phénicopolis, qui comptait trois cent

mille âmes. Une reine, venue d'Orient et dont le nom m'est inconnu, l'avait bâtie et appelée Phénici en souvenir de son pays. Cette reine était belle comme le soleil, et, quand elle se parait, elle mettait à son cou neuf colliers de sequins. Comme elle ne trouvait pas de mari digne d'elle, elle vint en ce pays-ci et y bâtit Phénici. Elle y vécut, y régna et y mourut. Elle faisait beaucoup de bien et passait pour être une bonne âme. Phénici était une ville immensément riche ; on trayait les vaches à Leftocarya, puis on versait le lait dans une rigole qui le conduisait à Phénici, où chacun en prenait sa part.

La reine monomame alla jusqu'à Leftocarya, elle mangea les vaches et détruisit la rigole. Elle porta le ravage jusqu'à Bodritsa, où la paix fut conclue. Elle y bâtit un château pour perpétuer le souvenir de sa victoire ; elle installa dans ce château douze familles de sa parenté qui y logèrent et l'appelèrent Bodina. Son village existe encore ; il se compose de douze maisons et porte le nom de Bodino.



VOLEUR PAR NATURE

Il y avait une fois deux frères : l'un était pauvre et avait trois enfants, l'autre était riche, mais n'avait pas d'héritier. Le riche, désirant venir en aide au pauvre, lui dit : « Donne-moi un de tes enfants, pour que je l'adopte. » Il lui envoya l'aîné. Quand l'oncle eut son neveu avec lui, il le conduisit sur le sommet d'une montagne, et lui dit : « Que pourrions-nous bien faire de bon ici sur ces hauteurs, mon enfant ? »

L'enfant répondit : « Roulons des pierres pour nous amuser. »

« C'est tout ? » lui dit son oncle.

L'enfant garda le silence. Le lendemain, son oncle le renvoya à son père et dit à celui-ci : « Envoie-moi l'autre, car l'aîné ne fait pas mon affaire. »

Le père lui envoya son second fils, qui, lui aussi, agit de la même façon. L'oncle le congédia également, et le père lui envoya son plus jeune fils. Au lieu de conduire celui-ci sur la montagne, son oncle l'enferma dans une chambre, lui suspendit un gâteau à une solive et le laissa seul. Quand l'enfant eut faim, il leva la tête et aperçut le gâteau ; mais, comme il était placé trop haut, il chercha le moyen de le faire descendre. Il fabriqua une sorte de seringue avec un roseau, et s'en servit pour lancer de l'eau sur le gâteau. Quand le gâteau fut détrempé, il tomba à terre, et l'enfant le prit et le mangea.

Le soir, son oncle alla le voir et lui dit : « Comment as-tu passé la journée, mon enfant ? »

« Très bien, mon oncle, » répondit-il.

« Mais, dit l'oncle, n'as-tu pas eu faim ? »

« Non, dit l'enfant, car j'ai fait une seringue en roseau avec laquelle j'ai détrempé le gâteau qui était suspendu à la solive, et ainsi j'ai mangé tout mon content. »

Alors l'oncle prit son neveu, le conduisit sur le haut d'une colline et lui dit : « Que pourrions-nous bien faire de bon ici, mon enfant ? »

« Volons et mangeons, » répondit-il.

« Et comment ? » lui dit son oncle.

« Voici, dit l'enfant. Vois-tu là-bas un homme qui a sur son épaule un agneau qu'il va emporter ? allons le lui prendre. »

« Et comment feras-tu, dit l'oncle, puisqu'il le tient sur son épaule ? »

« J'irai devant, dit l'enfant ; quant à toi, dès que tu verras l'agneau à terre, prends-le et va sur le haut de la montagne. »

Alors l'enfant laissa glisser un de ses souliers sur la route, et, un peu plus loin, il laissa glisser l'autre.

Quand l'homme qui portait l'agneau vit un soulier, il ne se baissa pas pour le ramasser ; mais, quand il vit le second, il attacha l'agneau avec une corde, et il retourna sur ses pas pour ramasser le premier soulier ; mais l'enfant l'avait déjà repris et l'homme courait pour le chercher. De son côté, l'oncle avait pris l'agneau et l'autre soulier, et était allé sur la montagne. Ils s'y rejoignirent tous les deux, s'assirent et mangèrent l'agneau.

Quand ils eurent mangé l'agneau, l'oncle dit à son neveu : « Qu'allons-nous faire maintenant, mon enfant ? »

« Voilà de nouveau le même homme qui tient un autre agneau, répondit l'enfant, allons le lui prendre aussi. »

« Comment? » dit l'oncle.

« Comme la première fois, mon oncle, dit l'enfant. Dès que tu verras l'agneau attaché, prends-le, et ne t'inquiète pas. »

L'enfant alla se cacher dans un fourré, et se mit à crier *bê, bê!* S'imaginant que c'était l'agneau qu'il avait perdu, le paysan attacha à un pieu celui qu'il tenait, pour aller à la recherche de l'autre. Mais il perdit aussi le second, car l'oncle de l'enfant le lui prit et l'emporta sur la montagne.

Quand ils eurent aussi mangé cet agneau, l'oncle dit à son neveu : « Qu'allons-nous faire maintenant, mon enfant? »

« Vois-tu un homme qui attelle une paire de bœufs, dit l'enfant, allons lui en voler un. »

« Et comment est-ce possible, dit l'oncle, puisqu'il a ses bœufs devant lui? »

« Viens avec moi, dit l'enfant, et ne t'inquiète pas. »

Quand ils furent descendus de la montagne, l'enfant se tint à une certaine distance et se mit à crier : « Miracle, mira-

cle! » Le laboureur se figura que l'enfant avait fait une trouvaille, et il quitta ses bœufs pour aller voir ce que c'était. Quand il eut le dos tourné, l'oncle détela un bœuf et l'emmena sur la montagne. Quand le laboureur fut arrivé auprès de l'enfant, il lui demanda ce qu'il avait à crier : « Miracle! »

« C'est que, dit l'enfant, je n'ai jamais vu un homme faire un attelage avec un seul bœuf. »

Alors le laboureur se retourna et vit qu'il ne lui restait plus qu'un bœuf; il alla à la recherche de l'autre, mais ne le trouva pas.

L'enfant fit un tour, se rendit sur la montagne, où ils tuèrent le bœuf et le mangèrent.

« Maintenant, mon enfant, dit l'oncle, qu'allons-nous faire? »

« Laissons-là ces bagatelles, mon oncle, dit l'enfant, et allons ouvrir la caisse du roi. »

« Et comment pouvons-nous faire pareille chose, mon enfant? »

« Viens avec moi, dit l'enfant, et ne t'inquiète pas. Achète-moi seulement un sac, quelques cordes et deux grappins, et avec cela je me charge de grimper. » Ils se rendi-

rent nuitamment au palais, l'enfant grimpa sur le toit; ensuite il tira son oncle à lui et le hissa jusqu'en haut. Alors l'enfant souleva une plaque, descendit et remplit son sac d'argent. Ils recommencèrent trois nuits de suite.

Au bout de quelques jours, le roi alla à sa caisse pour prendre de l'argent et payer ses ouvriers. Mais, dès qu'il vit la caisse vide, il appela tous les gens du palais et commença une enquête.

Le vizir dit au roi qu'il fallait consulter un voleur qui se trouvait en prison. On fit donc venir ce voleur et on l'interrogea. Celui-ci leur dit : « Fermez bien toutes les portes et les fenêtres et examinez par où il entre de la lumière, et alors je vous dirai ce qu'il faudra faire. »

Quand ils eurent fait ce que leur avait dit le voleur, ils virent qu'il venait du jour de par en haut, et ils le dirent au voleur. Le voleur leur conseilla de mettre au dessous du trou un chaudron plein de poix bouillante. On le fit immédiatement.

La nuit, les deux voleurs vinrent; mais l'enfant, ayant senti l'odeur de la poix, ne voulut pas descendre, et alors son oncle des-

cendit. Il ne fut pas sitôt descendu qu'il se colla dans la poix et qu'il cria à l'enfant de le remonter, mais l'enfant ne put y réussir. Il appelait son oncle, mais celui-ci, qui avait été brûlé, ne sonnait mot. Alors l'enfant descendit, coupa la tête à son oncle, la prit et s'en alla.

De retour à la maison, il raconta à sa tante le grand malheur qui leur était arrivé, et il lui dit d'avoir soin de ne pas pleurer, car ils seraient tous perdus.

Le lendemain, le roi alla à sa caisse et vit un corps sans tête. On alla aussitôt trouver le voleur et on lui demanda ce qu'il y avait à faire pour le moment. Le voleur leur conseilla de prendre ce corps, de le pendre sur la place du marché, et de faire cacher des hommes pour examiner de tous côtés qui pleurerait. Celui que l'on verrait verser des larmes, il fallait le saisir.

L'enfant passa par là, et, voyant son oncle pendu, il alla à la maison et dit à sa tante : « Ma tante, aie soin de ne point passer par le marché, où l'on a pendu mon oncle, et de ne pas pleurer, sinon nous sommes tous perdus. Seulement, je vais te dire ce qu'il faut que tu fasses, si tu veux pleurer

pour te soulager. Prends quelques tasses de lait aigre, et crie dans la rue : Voilà du lait aigre. Quand tu seras arrivée près du corps de mon oncle, jette tes tasses par terre afin qu'elles se cassent, ensuite assieds-toi là et fais semblant de les pleurer, jusqu'à ce que tu sois rassasiée de larmes. »

La tante exécuta ce que son neveu lui avait conseillé. La nuit on commença à interroger ceux qui avaient fait le guet. Ils dirent qu'ils n'avaient vu personne, sauf une vieille qui avait cassé des tasses et qui s'était assise pour les pleurer. Alors le voleur leur dit : « Cette vieille était la femme du pendu et vous avez eu tort de ne pas l'arrêter. »

Alors le roi dit au voleur : « Que nous conseilles-tu de faire maintenant ? »

« Mettez, dit le voleur, quelques pièces d'or sous le cadavre du pendu ; son compagnon ne pourra s'empêcher d'aller les voler, qu'on ouvre l'œil alors et qu'on s'empare du larron ! »

Le lendemain, l'enfant passa par là et aperçut les pièces d'or. Aussitôt il alla trouver un autre enfant et lui dit : « Jouons aux chevaux et passons par dessous le cadavre du pendu, je te donnerai dix paras à chaque fois. »

L'enfant mit un peu de colle sous ses souliers, et, chaque fois qu'ils passaient par dessous le corps, il enlevait à ses semelles une dizaine de pièces d'or. Les gardiens voyaient bien deux enfants courir et passer sous le cadavre du pendu, mais ils étaient loin de soupçonner deux pareils moutards.

La nuit venue, on compta les pièces d'or, mais on trouva qu'il en manquait. Le roi punit les gardiens, pour s'être laissé bafouer par les enfants, et il interrogea de nouveau le voleur sur ce qu'il y avait à faire.

« Prenez une chamelle, dit le voleur, chargez-la de toutes sortes d'objets précieux, ensuite faites bien attention, car le voleur né pourra se retenir.

Ils chargèrent la chamelle et la conduisirent par la ville ; l'enfant, les ayant vus, changea aussitôt de vêtements, se déguisa en homme qui transporte du vin, et il allait débitant sa marchandise. Il se rendit sur le chemin que suivaient les chameliers.

« Combien veux-tu pour nous donner à boire ? » dirent ceux-ci à l'enfant.

« C'est un para la tasse, » répondit-il.

Trouvant que c'était bon marché, les chameliers burent et s'enivrèrent. Cependant la

chamelle marchait en avant, et la tante de l'enfant ouvrit sa porte et la fit entrer. Une fois ivres, les chameliers se couchèrent dans les rues et s'endormirent. L'enfant tira son rasoir, leur rasa la moitié des cheveux et la moitié de la barbe, puis les laissa là vautrés comme des cochons, ivres-morts.

Il retourna à la maison, arrangea la chamelle, prit tous les objets, tua la bête, fit fondre la graisse et en remplit deux jarres.

Quand les chameliers se réveillèrent, ils s'en allèrent chez le roi tout penauds. Celui-ci les interrogea et les fit jeter en prison; ensuite il alla de nouveau trouver le voleur et lui demanda ce qu'il fallait faire.

« Envoyez, dit-il, une vieille femme de maison en maison demander de la graisse de chamelle pour remède; et, là où elle en trouvera, là aussi est le voleur. »

On envoya donc une vieille femme demander de la graisse de chamelle de maison en maison; elle alla chez la tante de l'enfant et celle-ci lui en donna plein une assiette. Afin de ne pas oublier la maison, quand la vieille sortit, elle plongea sa main dans la graisse et en marqua la porte. Lorsque la vieille fut

partie, l'enfant rentra et vit de la graisse de chamelle sur la porte.

« Ah! ma tante, dit-il, tu as donné de la graisse de chamelle, nous sommes perdus. Donne-moi aussi une assiette de graisse. »

Et il sortit et marqua toutes les portes de la ville.

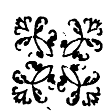
Quand la vieille fut de retour, le roi sortit avec toute sa suite, mais que vit-il? Toutes les portes de la ville marquées de graisse. Il ne put donc rien découvrir, et il retourna trouver le voleur.

Le voleur leur dit : « Cet homme est plus habile que moi, et je ne puis vous donner de conseils. » Alors le roi réunit son armée sur une place, et il fit crier par un héraut que le voleur eût à se présenter pour recevoir de grands cadeaux de la part du roi. L'enfant s'habilla en soldat, et, lorsque le héraut cria, il répondit : « C'est moi! » Mais, quand il entendit : « Arrêtez-le! » il se mêla aux soldats et se mit à crier aussi : « Arrêtez-le, arrêtez-le! » de sorte que cette fois encore il échappa.

Alors le roi fit proclamer que quiconque ferait à sa fille l'aveu de tous ses crimes, il la lui donnerait pour femme. L'enfant passa

par le cimetière, coupa la main d'un mort, la mit sous son habit, se présenta, à la brume, devant la fille du roi, et commença à lui raconter toutes ses prouesses. La jeune fille le saisit par la main et se mit à crier qu'on lui vînt en aide, parce qu'elle tenait le voleur. Quand les gens arrivèrent avec des lumières, ils trouvèrent entre les mains de la fille du roi une main de mort.

Alors le roi jura sérieusement de céder son trône au voleur. Le voleur se présenta; le roi lui fit épouser sa fille et lui donna son royaume.





XYLOMARIE

OU

MARIE A L'HABIT DE BOIS

Il était une fois un roi et une reine qui avaient trois filles. Se voyant près de mourir, la reine recommanda à son mari de chercher, quand il voudrait se remarier, une femme à qui iraient ses robes et de l'épouser. Un jour, la plus jeune fille, qui avait grandi, était allée secouer les robes de sa mère; sans connaître la recommandation de celle-ci, elle mit ses robes, qui lui allaient parfaitement bien. Son père, l'ayant vue, lui dit: « Je t'épouserai, car les robes de ta mère te vont. »

La jeune fille pleure et se lamente; elle ne veut pas devenir la femme de son père.

Mais, voyant bien qu'elle ne pourrait faire autrement, et qu'il était décidé à l'épouser, elle lui dit : « J'ai d'abord à te demander trois présents, ensuite tu m'épouseras. Fais-moi faire trois robes : le ciel avec les étoiles, la campagne avec les fleurs et la mer avec les poissons. »

Le roi lui dit : « Bah ! mais avec plaisir. Je vais te les faire faire à l'instant. »

Il alla les commander. On fit à la jeune fille ses trois robes et on les lui apporta.

Mais, pendant que son père était occupé à les faire faire, elle appela un ouvrier et lui dit : « Fais-moi une gaîne de bois à ma taille, pour que je puisse me mettre dedans et marcher sans être vue. »

L'ouvrier lui fit aussitôt la gaîne et la lui porta. Elle se met dedans, prend ses trois robes et gagne les montagnes. Elle errait d'une montagne à l'autre, pour que son père ne la trouvât point et ne pût pas l'épouser. Tandis qu'elle errait de la sorte, elle rencontra le prince d'un autre pays qui était allé à la chasse. Celui-ci, voyant marcher devant lui une gaîne en bois, fut saisi d'étonnement, appela ses courtisans et leur demanda ce que c'était. Ceux-ci jugèrent à

propos de la prendre avec eux pour la conduire au palais. Ils la prirent donc, la conduisirent au palais, et la reléguèrent à l'écurie, dans un coin où étaient les chevaux. Ils placèrent devant elle de la nourriture dont mangent les bêtes. Elle ne mangea rien. On lui donna de la nourriture dont mangent les oiseaux ; elle ne manga rien. On lui donna de ce dont mangent les hommes, puis on s'en alla ; elle en mangea. On comprit alors que c'était un être humain, et on continua ainsi à lui donner chaque jour à manger. Ayant fini par s'enhardir, elle sortait revêtue de sa gaîne de bois et marchait dans la cour. On lui donna le nom de XYLOMARIE, et on ne l'appela plus autrement dans le palais.

Un jour que la mère du prince faisait la cuisine, Xylomarie alla autour d'elle faire sa promenade. La reine, trouvant mauvais qu'elle la regardât, leva le gril et lui en donna un coup. Un autre jour que la reine préparait le four, Xylomarie alla lui tirer les bourrées ; la reine enfourna les pains, et lui donna un coup avec l'écouvillon qui lui servait à nettoyer le four. Un autre jour que la reine tissait de la toile, Xylomarie se rendit près d'elle, et lui mêla ses bobines et ses fils.

La reine, impatientée, lui donna un coup de bobine. Alors Xylomarie se retira, et retourna dans son écurie. Les gens du palais se demandaient tous avec étonnement ce que cela signifiait.

Il vint une époque où l'on maria un autre prince dans un autre pays. On invita notre prince à la noce. Il partit pour s'y rendre. Alors notre bonne Xylomarie sortit de sa gaîne de bois, fit toilette, et mit pour robe le ciel avec les étoiles; elle monta sur un beau cheval et, une, deux, la voilà arrivée à la noce. Quand les princes la virent, sa beauté leur fit tourner l'esprit. L'un d'eux s'avança pour l'aider à descendre de cheval; elle refusa; un autre s'avança, elle refusa également; le prince, dans le palais duquel elle habitait, s'avança à son tour, elle descendit; il lui donna le bras, ils entrèrent, s'assirent et se mirent à parler. Il lui demanda de quel pays elle était. Elle lui dit : « De Grilville. » Le prince ressentit pour elle un tel amour qu'il en perdait la raison. Tant que dura la noce, ils ne cessèrent de parler ensemble. Après l'avoir conduit par ci et par là, elle l'endormit sur ses genoux, lui retira sa bague du doigt, lui posa tout dou-

cement la tête par terre, puis remonta à cheval et retourna chez elle. Le prince revint tout pensif au palais. « Quelle est donc cette femme [se demandait-il], elle m'a dit qu'elle était de Grilville ; où se trouve ce village ? » Il ne put répondre à cette question.

A quelque temps de là, on l'invita de nouveau à une noce. Il dit à sa mère : « J'irai, mais c'est uniquement pour voir celle qui m'a dit être de Grilville. Je veux voir si je la retrouverai. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Le prince alla à la noce. Xylomarie se leva de nouveau, fit toilette, mit son autre robe : la mer avec les poissons, et se rendit à la noce. Derechef un prince s'avança pour l'aider à descendre, puis un autre, il n'y eut pas moyen. Notre prince y alla de nouveau, et elle descendit ; il la prit avec lui, et ils se mirent à parler. Le prince lui dit : « Comment m'as-tu dit ? De quel village es-tu ? » — « Je suis d'Écouvillonville, » lui dit Xylomarie. Pendant qu'ils parlaient, elle l'endormit de nouveau, lui prit sa chaîne de montre, puis le laissa aller tout doucement à terre, et partit. De nouveau aussi le prince partit et s'abandonna à ses réflexions ; il se désolait et disait :

« Qu'elle me tombe entre les mains, et je la laisserai partir ! » Et il lui venait des envies de se tuer.

A quelque temps de là, il fut de nouveau invité à une noce. Il partit, mais uniquement avec l'intention de ne pas laisser échapper Xylomarie, Le prince une fois parti, Xylomarie agit de la même façon ; elle mit son autre robe : la campagne avec les fleurs, et se rendit à la noce. Quand le prince la vit, il courut à elle, l'aida à descendre de cheval, et la fit entrer ; ils se mirent à parler. Il lui dit : « Veux-tu me dire de quel village tu es ? »

« Je suis de Bobineville, » lui répondit-elle. De nouveau elle le conduisit par ci, elle le conduisit par là ; de nouveau aussi elle l'endormit sur ses genoux ; elle lui prit sa clef de montre, partit et retourna chez elle. Le prince revint au palais, et se mit au lit, malade de chagrin. Où la pourrait-il retrouver? Cette pensée lui coupa l'appétit ; il ne mangeait plus rien, et restait étendu sur son lit. Un jour entre autres, pendant qu'il était malade, la reine eut l'idée de lui faire deux gâteaux. Peut-être les mangerait-il. Tandis que la reine pétrissait les

gâteaux, Xylomarie ne cessait de rôder autour d'elle, et ne la laissait pas tranquille. La reine coupa un morceau de pâte et le lui jeta. Xylomarie le prit, retourna dans son écurie et fit trois gâteaux avec cette pâte. Dans l'un, elle mit la bague du prince, dans l'autre la chaîne, et dans le troisième la clef. Quand la reine mit ses gâteaux au four, Xylomarie alla la trouver et lui donna les siens pour les lui faire cuire. La reine entra de nouveau en colère, elle les prit cependant, et les plaça à l'une des extrémités du four, pour les lui faire cuire. Pendant que les gâteaux étaient à cuire, ils furent tous brûlés, je ne sais comment, et il ne resta que les trois de Xylomarie. La reine fut fort contrariée de ce que ses gâteaux avaient été brûlés. Que pouvait-elle faire ? Elle prit les trois gâteaux de Xylomarie et les porta à son fils qui attendait. Le prince en prend un, le coupe pour le manger, et sa bague s'en échappe ; il coupe l'autre, il en sort sa chaîne ; il coupe le troisième, il en sort sa clef.

« Eh ! dit le prince, voilà les trois objets que m'a pris à la noce cette fille pour laquelle je suis malade. Où la retrouverai-je

maintenant ? » Il appela sa mère et lui dit : « Mère, dis-moi qui a fait ces gâteaux ? »

« C'est moi, mon fils, » lui dit-elle.

« Non. Dis-moi la vérité. »

Sa mère eut peur, car elle ne savait pas ce que Xylomarie avait mis dans les gâteaux. Peut être était-ce quelque ordure; elle l'ignorait elle-même, Son fils la questionna une seconde fois, et elle lui dit la vérité : « Xylomarie est venue, je lui ai donné un morceau de pâte, elle l'a pris et est retournée dans son écurie. Ensuite elle m'a apporté trois gâteaux pour les lui faire cuire ; je les lui ai mis au four ; le hasard a voulu que tous mes gâteaux fussent brûlés et qu'il ne restât que ceux de Xylomarie. Que devais-je faire pour que tu pusses manger un peu? Je me suis décidée à te les envoyer. »

A l'instant même, le prince se sentit guéri ; il quitta son lit, s'habilla, descendit à l'écurie et attendit l'heure où l'on apportait de la nourriture à Xylomarie. Quand on lui eut apporté des aliments, elle ouvrit la gaîne de bois pour les prendre, ainsi qu'elle le faisait chaque jour. Le prince la vit et lui dit :



« Ah! tu es ici! » Puis il la prit et l'introduisit dans le palais. Ils se marièrent, et leurs noces furent accompagnées de réjouissances.





NI BIEN NI MAL

Il était une fois un roi qui avait une fille et un fils. Le père était très vieux et allait bientôt mourir. Il appela sa fille et son fils et il leur dit de ne faire ni bien ni mal, sinon qu'il leur laissait sa malédiction dans ce monde. Quand leur père fut mort, les deux enfants restèrent seuls; ils observaient la recommandation paternelle et ne faisaient ni bien ni mal. Un jour le frère prit sa sœur et la conduisit à la promenade. Tandis qu'ils se promenaient, ils entendirent sortir d'un buisson les vagissements d'un enfant. Ils s'approchèrent du buisson, et aperçurent dedans un enfant qu'on y avait jeté. La jeune fille, émue de compassion, voulait le prendre ; mais son frère s'y opposait en disant : « Ne te rappelles-tu pas la malédiction de notre père ? »

dans la montagne, comme pour la promenade. Quand ils furent loin, la jeune fille lui dit : « Où me conduis-tu dans ces endroits sauvages ? » Cet homme eut pitié d'elle, et il lui dit : « Que vous dirai-je, ma reine ? Votre frère m'a dit de vous tuer. » Alors celle-ci lui dit : « Ne serait-ce pas dommage de me tuer ? Laisse-moi plutôt dans cette montagne, et que les bêtes me mangent ! »

Ému de compassion, cet homme la laissa, et, de retour à la maison, il dit qu'il l'avait tuée. Quant à la jeune fille, elle se prit à pleurer et s'en alla dans les montagnes désertes. Elle aperçut de loin un berger qui paissait ses brebis. Elle alla auprès de lui, et, quand le berger la vit, il lui dit : « Comment te trouves-tu ici ? Viens-tu pour que je te prenne avec moi et que je t'adopte pour fille, car je n'ai qu'un fils ? »

— Je ne suis pas venue exprès pour cela, » dit la pauvre fille.

Le berger la prit cependant dans sa maison, et la jeune fille se mit aussitôt à laver leurs habits et à les rapiécer. Et ils l'aimaient beaucoup.

Un jour, le berger lui demanda à la suite de quoi son ventre avait grossi. L'infortunée

ne savait quoi répondre. Alors le berger lui dit qu'il pouvait la guérir. Il fit bouillir une chaudronnée de lait, pendit la jeune fille à un arbre au-dessus du chaudron, et la vapeur du lait lui fit rendre des serpents par la bouche, et elle se trouva guérie.

Son frère fut tellement affligé du crime qu'il avait commis en la faisant mettre à mort, qu'il tomba malade de chagrin. Sa maladie consistait en trois branches qui lui étaient poussées sur le cœur. Il envoya dans toutes les villes un crieur pour dire que quiconque saurait des contes allât les lui raconter afin de passer son temps. Sa sœur entendit le crieur et dit au berger : « Père, allons, nous aussi, dire un conte. Seulement mettez-moi des habits de pâtre, et que ton fils vienne avec moi. »

Quand ils furent arrivés dans la chambre du roi, la jeune fille lui dit : « Nous sommes venus dire un conte. »

« Bravo, répondit le roi, dites-le. »

« Je vous dirai le conte, répondit la jeune fille, mais il faut que la porte soit fermée et qu'on ne l'ouvre pas avant la fin. »

Elle commença donc et lui narra le présent conte depuis le commencement jusqu'à

la fin. Et, tout en racontant, elle disait : « Si je dis la vérité, ô mon roi, que l'un des rameaux qui est sur votre cœur se casse, » et aussitôt il se cassa. La reine, entendant raconter cette histoire, cherchait à sortir ; mais la jeune fille l'en empêchait, et, tout en débitant le conte, elle disait : « Si je dis la vérité, qu'un autre rameau se casse ! » De cette façon les trois rameaux se cassèrent.

Le roi, tout en l'écoutant, se disait que ce conte devait être l'histoire de sa sœur. A la fin, elle se fit connaître ; son frère la prit dans ses bras et l'embrassa. Ensuite il demanda à ceux qui se trouvaient là ce qu'il fallait faire à sa femme, alors tous dirent qu'il fallait l'attacher à la queue d'un cheval et la traîner de façon à laisser à toutes les portes un lambeau de sa chair. Ainsi fit-il. Et il maria sa sœur avec le fils du berger. Il fit du père et du fils de grands personnages, et ils vécurent tous ensemble dans le palais, au sein de l'affection et du bonheur.





LA MAITRESSE
ET SA SERVANTE

Une maîtresse avait une servante qu'elle aimait beaucoup ; elle la maria, la mit en ménage, et la garda avec elle dans sa maison. Mais maîtresse ni servante n'avaient d'enfants. La maîtresse dit donc à sa servante : « Prions Dieu de nous donner à chacune un enfant; et, si l'une a une fille et l'autre un garçon, nous les marierons. » La servante n'en crut rien et lui dit : « Et vous consentiriez jamais à marier votre enfant avec l'enfant d'une servante? » Alors la maîtresse lui jura qu'elle le ferait. Pour abréger, la maîtresse et la servante devinrent enceintes, et, quand elles accouchèrent, la maîtresse eut un garçon, et la servante une fille. Les enfants grandirent; on les en-

voya ensemble à l'école pour étudier; ils s'aimaient beaucoup et vivaient comme des frères. Pendant qu'ils grandissaient, la maîtresse commença à réfléchir et à ne plus vouloir d'une bru d'occasion et sans argent. Elle se mangeait le sang et voulait la chasser de chez elle. La pauvre servante disait : « Que deviendrai-je, infortunée, sans argent, sans rien, si l'on me met dehors ? »

Son mari alla dans un quartier pauvre, loua une petite chambre, y amena sa femme et sa fille, et ils s'y installèrent. Ils vivaient au jour le jour. Cependant ils allaient très bien. Ils passèrent ainsi quelques années; ensuite la mère tomba malade et fut en danger de mort; mais elle recouvra la santé. Alors le mari réfléchit et dit : « Femme, tu es vieille et je suis vieux, il peut se faire que d'un jour à l'autre nous mourions, alors que deviendra notre pauvre fille unique? Il faut la marier. »

Alors sa femme lui dit : « Mais comment la marierons-nous, puisque nous n'avons ni dot, ni rien? »

« Sais-tu ce que j'ai résolu? dit le mari. Je vais aller me poster sur la place du marché, et quiconque passera, pauvre ou riche, boi-

teux ou aveugle, je le prendrai de gré ou de force, et nous le marierons avec notre fille. »

La mère dit : « Comment la marierons-nous, puisque nous n'avons pas même de lit pour coucher ? »

Le mari lui répondit : « Le premier aveugle ou boiteux que je rencontrerai, je le prendrai ; tu peux dire tout ce que tu voudras. »

Il sortit donc la nuit, se rendit sur la place du marché et s'y arrêta. Là, il vit venir un vieillard coiffé d'un bonnet blanc, et il lui dit : « Salut, où vas-tu à pareille heure ? »

« Je vais chercher un morceau de pain, car, pendant le jour, je travaille, et, comme je suis très pauvre, je sors aussi le soir. »

Alors le vieillard (le père de la jeune fille) lui dit qu'il le prendrait chez lui, et qu'il avait une fille avec qui il le marierait.

« Je ne possède rien, lui dit l'inconnu, comment songerais-je à me marier ? Je suis seul, et il me faut chercher ma vie ; comment nourrirais-je une femme ? »

Le vieillard lui dit qu'il le ferait son gendre, même ne possédant rien. Ils allèrent

donc chez lui. Sa femme lui dit : « Tu as amené le futur, mais les prêtres? » Alors le futur écrivit un petit billet, et le remit à son beau-père pour le porter à l'église. Le pope n'en eut pas plus tôt pris lecture, qu'il alla célébrer la cérémonie nuptiale. Le marié avait des habits en lambeaux et la bru une méchante robe.

Le marié dit à la mariée que, comme il était très pauvre, il travaillerait toute la journée et ne reviendrait à la maison que le soir. Il rentrait donc chaque soir et apportait un morceau de pain dont ils vivaient tous. Au bout de trois jours, il lui apporta de quoi se faire une robe. Le père et la mère étaient très contents de ce qu'apportait leur gendre, car ils en vivaient aussi. Une autre fois il fit cadeau à sa femme de quarante ou soixante paras. Au bout d'un mois, il lui apporta une épingle en diamant. Quand sa femme la vit, elle dit qu'elle ne la porterait pas, car elle était pauvre ; et puis, que dirait le monde ? »

Son mari lui dit de la porter, car on lui en avait fait cadeau. Quant au monde, qu'elle ne s'en inquiétât point. Que pouvait-elle faire, la pauvre femme? Le soir, quand

elle eut fini son ouvrage, elle mit sa robe neuve et l'épingle, puis sortit à sa porte. Les voisines se moquèrent d'elle, en disant que son mari était pauvre et qu'elle portait une épingle. Quand son mari rentra, elle lui raconta la chose. Celui-ci lui dit de ne s'inquiéter de rien, mais de porter l'épingle. Le lendemain, il lui apporta une paire de pendants d'oreilles et lui dit de les mettre; et, le jour suivant, il lui apporta une fleur de diamants. Quand les voisines lui virent tous ces objets, elles commencèrent à avoir des soupçons, et se demandèrent où elle avait trouvé tant de diamants, après avoir été si pauvre. Quelques jours après, son mari lui apporta une robe toute ruisselante d'or. Le dimanche, elle se para de tous ses bijoux et s'assit à sa porte.

Ce jour-là même, la maîtresse de sa mère mariait son fils. Quand la jeune femme l'apprit, elle voulut aller voir la noce. Sa mère ne voulait pas l'y laisser aller, et lui disait que son mari la gronderait quand il saurait cela. Elle n'en voulut rien faire, mais y alla. Le marié ne l'eut pas sitôt vue qu'il s'écria qu'il ne voulait plus la bru, mais cette femme. Sa mère fut tellement troublée

qu'elle prit la jeune fille et la frappa; elle lui mit ses vêtements en lambeaux et la chassa. L'infortunée retourna chez elle tout en larmes. Quand sa mère la vit, elle lui dit : « Tu l'as bien mérité, il fallait m'avoir écoutée; tu l'as voulu, tu l'as gobé. »

Le soir venu, son mari, la trouvant affligée, lui demanda ce qu'elle avait. Alors elle lui raconta tout. Son mari lui dit que le lendemain il les conduirait devant le juge, puisque la mère du jeune homme n'avait pas même respecté ses habits. Le lendemain, sur le désir du roi, on fit venir au palais la maîtresse et la fille de la servante. Quand elles furent en présence du monarque, elles dirent qui elles étaient. Alors le roi demanda à la jeune femme qui l'avait frappée.

« C'est cette femme, » dit-elle.

« Et que lui as-tu fait? » interrogea le roi.

« Je ne lui ai rien fait, sinon que je suis allée au mariage de son fils, pour le voir de dehors, » répondit la jeune femme. »

Alors le roi dit à la maîtresse : « Pourquoi donc l'as-tu frappée? »

« Je l'ai frappée, parce que j'avais sa mère pour servante, et, étant enceintes toutes les

deux, nous fîmes serment que, si je mettais au monde un garçon et elle une fille, nous les marierions. Quand mon fils a été grand, je n'ai pas voulu d'une bru pauvre, et c'est pour cela que je l'ai laissée. Le dimanche donc où je faisais la noce de mon fils, elle est venue vêtue d'habits dorés, parée de diamants, et tellement belle que, aussitôt qu'il a vue, mon fils n'a plus voulu la bru, mais cette femme. Alors je me suis mise en colère, et je l'ai frappée.

« Et tu n'as pas au moins respecté sa beauté et ses habits dorés! »

Ensuite il demanda à la jeune femme où elle avait eu de si belles robes. Celle-ci lui dit que son mari les lui avait apportées. Alors le roi se leva et lui dit : « C'est moi qui suis ton mari. »

« Roi mon maître, lui dit-elle, mon mari est un pauvre homme avec un bonnet blanc et des habits en guenilles. »

Alors le roi se leva et alla mettre son bonnet blanc et ses vieux habits, puis il revint. Quand la jeune femme le vit, elle courut à lui et lui dit : « Voilà mon mari. »

Le roi lui dit qu'il était le même homme, et qu'il avait le même habit qu'il avait pris

pour se déguiser et circuler dans la ville sans être connu, le soir où il passa près de sa maison et rencontra son père, et que par curiosité, il était entré et, que quand il l'avait vue si belle, il en était aussitôt tombé amoureux, et avait voulu l'épouser, sans lui dire qu'il était roi, pour la mettre à l'épreuve. « Il me semble, lui dit-il, que c'est ta beauté et la bonne nature de ton père et de ta mère qui t'ont faite reine ; maintenant, comment veux-tu que je traite cette femme ? » — « Ordonne-lui seulement de déguerpir d'ici. »

Ensuite on fit venir le vieux et la vieille, le roi se fit connaître, et ils vécurent tous ensemble dans le palais, heureux et contents.





LA BELLE SANS MAINS

Il était, au pays franc, un roi veuf de sa première femme, avec laquelle il avait eu une fille de la plus grande beauté, nommée Marie. Ce prince contracta un second mariage et épousa la plus jolie personne que l'on put trouver dans le pays. Mais, autant le corps de cette femme était beau, autant son âme était difforme. Elle était surtout possédée d'une telle jalousie qu'elle ne voulait pas entendre qu'il y eût quelque part une femme plus belle qu'elle. Voyant donc que sa belle-fille était douée d'une beauté merveilleuse, elle conçut dans son cœur un diabolique dessein, et, emportée par la jalousie, elle chercha le moyen de mettre à mort l'innocente créature, pour ne pas avoir de rivale en beauté.

Le roi s'étant rendu dans une autre ville pour une affaire indispensable; l'audacieuse reine profita de la circonstance pour réaliser ses envieux désirs. Elle s'aboucha avec un fidèle serviteur, en qui elle avait une grande confiance, et elle lui dit : « Je veux que tu me rendes un service en secret, que personne n'en sache rien, et je te donnerai tant de cadeaux que tu deviendras le premier du royaume. »

Le serviteur promit avec serment d'exécuter ce qui lui serait commandé. La reine lui dit : « La première femme du roi a eu cette fille non avec lui, mais avec un homme de mauvaises mœurs, c'est pour cela que, comme enfant adultérin, elle commet des actions dépravées et honteuses ; et, si elle continue de vivre, elle déshonorera notre maison. Prends-la donc demain, je te prie, et dis-lui que tu la conduis se promener dans un jardin ; mais, au lieu de cela, tue-la dans un lieu désert, et cache son cadavre, afin qu'on n'en sache rien. Et, comme preuve de la vérité de tes déclarations, coupe-lui les mains et apporte-les-moi. »

Le serviteur promit à la reine de faire ce qu'elle désirait, et, dès le soir même, il

s'occupa des préparatifs, de concert avec un sien parent et ami fidèle. Sur le minuit, la reine réveilla la jeune fille et lui dit : « Ma chère Marie, va avec ces hommes à tel endroit, je m'y rendrai moi-même dans quelques heures, et nous nous y promènerons ensemble. »

Ils prirent donc la jeune fille et la conduisirent dans un endroit éloigné et désert. Elle comprit la ruse, car elle était intelligente de sa nature. Elle leva donc les yeux au ciel, et, baignée de larmes, elle fit cette prière : « Notre-Dame, mère de Dieu, votre miséricorde est ma seule espérance et mon seul secours. Punissez ceux qui me haïssent injustement. »

Les serviteurs lui dirent : « Ne pleure pas, et ne crains point que nous te maltraitions. »

« Pourquoi mentez-vous ? leur dit-elle. Ma belle-mère m'a trompée ; elle m'a livrée à vous pour que vous me missiez à mort, mais j'espère dans l'espérance des désespérés pour punir votre crime. Qu'attendez-vous ? Le lieu est désert. Exécutez l'ordre de votre reine, mais ne me tuez pas tout d'un coup, laissez-moi rendre mon esprit à Dieu dans une prière. »

« Puisque tu savais ce dont il s'agissait, répondirent-ils, tu n'aurais pas dû nous suivre. La reine nous a donné l'ordre de te mettre à mort, et nous lui avons promis obéissance. »

« Vous ne craignez donc pas Dieu, pour me mettre à mort injustement ? Ignorez-vous que la miséricorde du juste Juge ne souffrira pas qu'une pareille action demeure inconnue et impunie, mais que Dieu tirera de vous et de la reine la plus terrible vengeance, car je ne vous ai jamais fait de mal, ni à elle non plus. Si vous voulez renoncer à commettre un tel forfait, abandonnez-moi dans ce lieu désert, et dites-lui que vous m'avez tuée. Il n'y a personne ici pour me donner des soins et je mourrai de faim, mais ne souillez pas vos mains d'un meurtre odieux. »

Ces paroles et beaucoup d'autres encore, qu'elle prononça en fondant en larmes, excitèrent la compassion des serviteurs. « Nous avons pitié de toi, lui dirent-ils, et nous te laisserons la vie. Mais la reine nous a dit de lui porter tes mains, afin qu'elle soit certaine de ta mort, et, si nous n'accomplissons pas cet ordre, elle nous châtiera.

D'un autre côté, si nous te laissons vivante, les bêtes sauvages te dévoreront. »

« Cette mort, répondit-elle, n'est pas moins cruelle que l'autre; mais j'aurai du moins la consolation de mourir victime des bêtes féroces et non des hommes, et vous serez innocents de cette iniquité. Au nom de la très sainte Vierge qui a mis au monde le vrai Dieu, notre juge à tous, ne me tuez pas! Et, puisque vous dites avoir promis mes mains à la reine, donnez-les-lui, afin qu'elle les voie et qu'elle soit satisfaite; et moi, laissez-moi ici mourir de mes souffrances. »

Ils consentirent à la laisser vivre. Alors cette infortunée, pour éviter la mort, posa ses mains sur une branche, et ils les lui coupèrent adroitement au poignet, puis ils les portèrent à la reine, dont ils reçurent beaucoup de présents et d'honneurs.

La pauvre fille demeura en proie à des douleurs inouïes, et sans autre remède à ses plus vives souffrances que le nom de la très sainte Vierge, dont elle invoquait la protection avec larmes et confiance. Aussi sa prière fût-elle exaucée. Dieu permit qu'elle fût secourue de la façon suivante :

Un jeune seigneur, qui chassait dans cette

partie de la forêt avec sa suite, ayant entendu les inconsolables lamentations de la jeune fille, chercha jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. Touchés de son malheur et ravis de sa beauté, le jeune seigneur et ses gens lui demandèrent son histoire. Elle ne répondit pas, mais implora leur secours en versant des larmes.

Le prince dit à ses gens : « Ce n'est pas le moment de l'interroger; mais, puisque le Seigneur nous a envoyés vers elle, prenez-la avec adresse et conduisons-la à la ville. Ils obéirent. Le prince soigna la jeune fille avec des simples et différents autres remèdes, et ses souffrances cessèrent complètement.

Sa beauté et sa sagesse faisaient l'admiration des gens du palais, et ils lui demandaient souvent de qui elle était fille et pour quel motif on lui avait coupé les mains, mais elle refusait de le dire. Ses bonnes manières, son air plein de noblesse et sa beauté la firent tendrement aimer du jeune seigneur. Il dit un jour au duc : « Mon père, je sais que tu m'aimes, et je te prie de m'accorder une grâce. Nous sommes riches et nous n'avons besoin de rien. Quand un homme riche veut se marier, il ne doit

chercher qu'une femme qui lui plaise. Je désire que tu me donnes la permission d'épouser la jeune fille que j'ai trouvée dans le désert. Je n'ai pas besoin du travail de ses mains. »

Le duc lui répondit : « Nous pourrions obtenir la fille d'un prince qui serait notre égal; et, toi, tu veux épouser une fille qui n'est pas laide, c'est vrai, mais dont nous ignorons si elle n'a pas pour père un rustre, ce qui serait une honte pour nous! »

« Mon père, répondit-il, cela est impossible; car sa beauté, son intelligence, son instruction, ses manières prouvent qu'elle est de sang royal. Mais, lors même qu'elle serait fille d'un homme de la plus basse extraction, je l'épouserais. Et, si je ne l'épouse pas, je n'en épouserai certainement pas une autre, et je passerai ma vie dans une douleur inouïe. »

Le duc, voyant le désir du jeune homme donna son consentement et le mariage fut célébré au milieu de réjouissances magnifiques. Cependant le père de la jeune fille ne pouvait se consoler de son chagrin; il ignorait où était sa fille, car la reine lui avait dit qu'elle était partie une nuit secrètement, et

qu'elle ignorait ce qu'elle était devenue. Il se lamentait inconsolablement. Il soupçonnait bien la reine, mais il n'en fit part à personne, avant d'avoir découvert la vérité. Il envoya des hommes en différents pays pour rechercher la princesse. Il rendit même un décret qui invitait les princes et les seigneurs de ses États à se réunir pour faire un tournoi, dans lequel il pût trouver quelque adoucissement à son chagrin. Ce décret fut aussi promulgué dans la province où se trouvait sa fille. Le duc voulait monter à cheval et se rendre à l'invitation royale, mais son fils l'en empêcha en lui disant : « Mon père, il ne te convient pas d'entreprendre, vieux comme tu es, un pareil voyage. Reste donc ici dans le repos, j'irai à ta place, aime ma femme comme moi-même, et, si elle accouche avant mon retour, prends soin d'elle. »

Le duc bénit son fils et le remercia.

Grâce à la toute-puissante protection de Dieu, le jeune homme accomplit dans ce tournoi tant d'actes de bravoure et d'héroïsme, que tout le monde parlait de lui et faisait son éloge.

La méchante reine fut éprise du jeune

prince; elle fit venir un de ses serviteurs et lui demanda d'où était son maître, s'il avait une femme et autres choses semblables. Le serviteur lui raconta tout par le menu : comment il avait trouvé dans une forêt une femme sans mains qu'il avait épousée, et le reste. Enfin, il lui dit qu'à l'instant même le prince venait de recevoir une lettre de son père qui l'informait que sa femme était accouchée de deux garçons et lui disait d'être sans inquiétude.

Alors cette reine méchante et perverse conçut la douleur et enfanta l'iniquité. Elle donna des présents à cet homme et le pria de lui amener le messager que le prince chargerait de sa réponse, afin qu'elle lui donnât ses instructions. Le domestique le lui promit.

Le jeune homme écrivit donc à son père d'avoir soin de sa femme et choses pareilles; il cacheta sa lettre et la remit à un messager qui, ne connaissant pas la ruse, se rendit chez la reine. Celle-ci le traita magnifiquement, prit la lettre à son insu, en écrivit une autre, enleva adroitement le sceau du prince et l'appliqua sur la sienne, qui était ainsi conçue : « Mon père, sache

« que ta bru est fille d'un malfaiteur, et que « c'est pour les méfaits dont elle s'est rendue « coupable qu'on lui a coupé les mains; sa- « che aussi que ses enfants ne sont pas de « moi. Je te prie donc de la mettre à mort « elle et ses enfants, quand tu auras lu cette « lettre. Je ne reviendrai qu'après avoir ap- « pris sa mort. »

La vipère donna cette lettre trompeuse au messager, qui la porta au duc. Quand celui-ci en eut pris lecture, grande fut son affliction et sa perplexité. Dans cet état d'esprit, il se consulta avec un fidèle serviteur sur ce qu'il y avait à faire. Ce dernier lui dit : Ne te rends pas coupable de la mort de cette femme, mais donne-la moi que je la conduise dans le lieu où nous l'avons trouvée; je l'y abandonnerai et Dieu fera d'elle ce qu'il voudra. Ensuite j'irai dire à mon maître que nous avons exécuté ce qu'il nous avait écrit. »

Ce langage ayant plu au duc, le serviteur emmena Marie et ses enfants, l'abandonna dans le désert, et se rendit auprès du prince.

Dénuée de tout, la pauvre femme demeura dans ce lieu inhabité et attendit la mort, en

proie au découragement et à une tristesse inconsolable. Au milieu de ses pleurs et de ses lamentations, elle aperçut un sentier. Elle prit alors, comme elle put, ses enfants entre ses bras, suivit ce sentier et arriva à une grotte, dans laquelle habitait un ermite, qui crut en la voyant que c'était un fantôme diabolique. Quand il eut appris ses peines, il fut touché de compassion, lui céda sa grotte et se retira dans un autre lieu. Il lui portait chaque jour une partie des racines et des herbes qu'il recueillait et qui composaient son ordinaire. Marie s'en nourrissait également, ou plutôt c'était la toute-puissance divine qui la nourrissait.

Au bout de quelques temps, son époux revint dans son pays, et, à la nouvelle de ce qui s'était passé, il pleura amèrement. Ayant ensuite pris avec lui ses serviteurs, il leur dit : Allons la chercher dans ce lieu, et j'espère que l'immaculée Mère de Dieu, que l'infortunée ne cessait d'invoquer, l'a protégée cette fois-ci comme elle l'avait protégée d'abord. »

Cette même nuit, la sainte Vierge apparut en songe à Marie et lui dit : « Demain, ton fidèle époux viendra te chercher, et doréna-

vant aucun tourment n'approchera de toi, à cause de ta patience, et à cause aussi de la confiance que tu avais en moi, quand tu m'invoquais dans les tribulations. Tes peines et tes chagrins vont être changés en allégresse. »

Marie lui répondit : « O ma Dame, je vous remercie de ne m'avoir pas abandonnée, et je vous rends hommage. Mais, comment ma joie sera-t-elle parfaite, tant que je resterai privée de mes mains? Je ne désespère pourtant pas, malgré mes péchés, et j'ai la ferme conviction que vous m'accorderez une plus puissante protection. »

Après avoir prononcé ces mots avec modestie, elle entendit la Reine des anges lui dire ceci : « Recouvre tes mains par le secours et la grâce de Dieu mon fils; car ceux qui m'aiment et qui ont confiance en ma protection seront comblés de tous les biens. » A ces paroles, la princesse se trouva guérie. Dans la joie, elle se réveilla, et constata (ô miraculeuse puissance de la très sainte Vierge) que sa vision était vraie. Qui pourrait dire la joie et les actions de grâce qu'elle rendit à la sainte Vierge? Elle passa le reste de la nuit dans la prière et l'adoration, récitant

la salutation angélique avec piété et componction, comme c'était son habitude.

Quand il fut jour, ayant entendu des voix d'hommes, elle sortit et aperçut son mari, qui pleura de joie en la voyant. Elle lui montra ses mains et lui raconta le miracle. Tous furent émerveillés du prodige, et, tout en glorifiant celle qui l'avait accompli, ils reprirent le chemin de la ville; et le prince donna l'ordre de célébrer pendant huit jours une solennité en l'honneur de la très sainte Vierge, et de faire de grandes réjouissances.

Toutes les personnes qui eurent connaissance du miracle en furent vivement frappées. Le duc ayant alors pris des informations au sujet de la lettre mensongère où il était dit qu'il fallait mettre à mort la princesse Marie, celle-ci lui dit : « Jusqu'à ce jour, je me cachais, et je ne voulais pas divulguer qui je suis; mais, puisque c'est la volonté de Dieu que je vous le dise, écoutez : Je suis fille de votre roi, et tout ce que j'ai souffert, c'est la reine qui me l'a fait souffrir; mais la Souveraine du ciel, la Mère des orphelins (que béni soit son nom !) m'a délivrée de toutes les tribulations. Je n'ai rien fait connaître de tout cela plus tôt,

pour que mon père ne me vît point et ne mourût pas de douleur; mais, aujourd'hui que la Mère de miséricorde m'a octroyé une si grande grâce, envoyez une lettre à mon père, en attendant que nous nous préparions nous-mêmes à nous rendre auprès de lui. »

A ces mots, le duc, qui regrettait beaucoup de ne pas connaître le père de Marie, ressentit une grande joie, ainsi que tous ceux du palais. Quant à son mari, il leva les mains au ciel et dit : « Béni soit Dieu qui m'a jugé digne d'épouser une telle femme! »

Alors tous lui présentèrent leurs hommages comme à une reine; ils envoyèrent une lettre à son père, et se mirent eux-mêmes en route le surlendemain. Quand ils furent arrivés dans le pays franc, le roi se rendit à leur rencontre, courut se jeter au cou de sa fille, et l'embrassa en pleurant. Sa maudite femme se cacha, afin qu'il ne la trouvât point; mais le roi la fit rechercher avec soin, et, quand on l'eut trouvée, il fit allumer un grand feu au milieu de la ville et l'y brûla si complètement qu'il n'en resta pas même un os. Le lendemain, il couronna roi le



mari de sa fille. Le duc se rendit à la fête de son fils, ainsi que tous ses parents et amis, et ils célébrèrent une joyeuse solennité en l'honneur de la Mère de Dieu toujours vierge.

Ils bâtirent une église qu'ils placèrent sous son invocation, et dans laquelle ils célébraient toutes les fêtes, mais particulièrement le jour où elle avait guéri les mains de la reine. Ce jour-là, Marie faisait de grandes aumônes aux pauvres et aux orphelins, ainsi que diverses autres bonnes œuvres, car elle n'oubliait pas l'immense bienfait de la Vierge immaculée. Mais aux autres vertus elle préférait l'aumône, et elle ne se lassait jamais de donner aux nécessiteux et de leur faire du bien. Elle ne se déchargeait pas sur une servante du soin de donner aux pauvres, elle leur donnait elle-même, en disant : « Puisque ces mains ne sont pas à moi, mais à la Reine du ciel qui me les a rendues dans son extrême miséricorde, il ne convient pas qu'elles se refusent à faire du bien à ses serviteurs et à distribuer des aumônes aux pauvres, d'autant plus que ces biens ne m'appartiennent pas, mais sont un présent de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il faut

les distribuer généreusement à mes frères. Cette reconnaissante reine jouit pendant longtemps en ce monde du royaume terrestre, et elle le quitta enfin pour celui du ciel. Puissions-nous aussi tous le gagner!





LA PRINCESSE
ET SA NOURRICE

Il était une fois un roi qui avait une fille unique. Quand elle vint au monde, son père dit qu'il irait consulter les sorcières pour apprendre ce que le sort réservait à l'enfant. Il se rendit donc chez les sorcières, et une d'elles lui dit : « Mettez cette fille dans une cage, car son horoscope dit qu'elle fera le mal, et qu'elle le fera avec un forgeron. »

Alors le roi retourna chez lui, et, quand sa fille eut cinq ou six ans, il fit bâtir une haute tour avec une seule porte, et y enferma sa fille avec sa nourrice. Cette tour n'avait de fenêtres qu'à l'étage le plus élevé ; le roi seul y pénétrait tous les jours. On portait aux deux recluses ce dont elles avaient besoin, et le roi seul fermait la porte et s'en

allait. Avec le temps, la jeune fille devint grande et atteignit sa douzième ou treizième année. Un jour, elle se mit à la fenêtre, au moment où passait en bas un forgeron, qui vendait des pincettes, des fers et autres objets analogues. La jeune fille tomba aussitôt amoureuse de ce forgeron. Celui-ci étant repassé une seconde fois, la jeune fille l'appela en toussant. Alors le pauvre forgeron devint à son tour amoureux de la jouvencelle. Il venait au pied de la tour et ils conversaient ensemble.

Un jour, la princesse dit à sa nourrice : « Nourrice, je vais faire monter le forgeron, pour lui parler, car autrement je mourrai. »

« Mon enfant, dit la nourrice, cela est impossible, car la porte est fermée et ton père en a les clefs. »

Que voulez-vous? Un jour la fillette dit au forgeron : « Comment donc nous y prendrons-nous pour te faire monter ? »

« Je viendrai un jour, lui dit le forgeron, et je ferai en sorte de vous jeter une corde, que vous attacherez solidement et à l'aide de laquelle je monterai. »

La pauvre nourrice pleurait et se lamentait, mais la jeune fille lui disait : « Si tu ne

me laisses pas faire cette chose, je me jetterai par la fenêtre pour me tuer. »

Le forgeron monta donc et s'entretint avec la princesse aussi longtemps qu'il voulut. Le pauvre roi ne sut rien de cela. Que voulez-vous ? Au bout de quelque temps, la jeune fille se trouva enceinte, et notre bon forgeron partit et s'en alla. La nourrice ne pouvait se mettre pareille chose dans l'esprit, mais, un jour qu'il passait en bas des raisins noirs, la jeune fille se mit à dire : « Donne-moi des raisins noirs, nourrice, car autrement je vais m'évanouir. » Et elle n'avait pas encore achevé de parler qu'elle s'évanouit. Alors que pouvait faire la pauvre nourrice? Elle descendit un fil auquel on attacha une grappe de raisin qu'elle tira en haut. La princesse mangea le raisin et reprit ses sens.

Laissons ces deux femmes et revenons au roi. Plus le temps passait, plus le monarque était joyeux, parce que la sorcière lui avait dit que la chose était à redouter jusqu'à ce que la jeune fille eût atteint sa seizième année. Le temps s'écoulait, et le roi disait à sa femme qu'au bout d'un an ils ramèneraient leur enfant au palais pour la marier.

L'époque des couches de la jeune fille arriva. Les douleurs la prirent et elle accoucha. Quand elle eut accouché, elles dirent, la nourrice et elle : « Qu'allons-nous faire de l'enfant ? Si nous le jetons par la fenêtre, on le trouvera. »

Alors la nourrice dit : « Allumons du feu, faisons cuire l'enfant et mangeons-le. » La mère et la nourrice font cuire l'enfant et s'asseoient pour le manger. Mais la pauvre mère, qui l'avait mis au monde, avait l'âme déchirée, et ne mangeait que du bout des dents. Quand elle vit l'intérieur de l'enfant, ses intestins et son cœur, elle dit à sa nourrice : « Ma nourrice, je ne puis davantage. »

Alors, pour lui faire plaisir, la pauvre nourrice s'assit et mangea tout. Au bout de deux ou trois mois, le père de la princesse résolut de la prendre et de la marier. Il la ramena au palais, on fit demander sa main, et on était sur le point de la marier. Elle dit à sa nourrice : « Maintenant comment vais-je faire ? »

Elle lui dit : « Mon enfant, dis à ton mari que tu ne peux dormir avec de la lumière ; fais cacher ta servante sous le lit, arrange-toi de façon à descendre pour pisser, et que,

aussitôt, la servante monte dans le lit et se couche avec ton mari. »

La princesse promit à sa servante de la doter, elle la fit mettre sous le lit, et la chose se passa au gré de ses désirs. Au point du jour, la servante descendit du lit, et la princesse alla se coucher avec son mari. Alors elle donna à la servante ce qu'elle lui avait promis et la congédia ; ensuite elle dit à un des serviteurs de prendre la pauvre nourrice et de la mettre à mort. Le serviteur alla la prendre, lui fit faire un long trajet, puis lui dit : « La princesse m'a donné ordre de te tuer. »

La nourrice lui répondit : « Eh ! mon garçon, à quoi cela te servira-t-il de tuer une vieille femme ? Laisse-moi vivre comme je pourrai. »

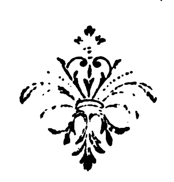
Le domestique la laissa, et la pauvre vieille vivait misérablement. Un jour, elle eut une inspiration de Dieu ; elle écrivit à la princesse une lettre en vers ainsi conçue :

Souviens-toi que, quand tu désiras le raisin noir,
Je t'en montai par la fenêtre et t'en donnai.
Rappelle-toi que, lorsque nous mangeâmes ensemble la laitue,
Tu mangeas les feuilles de dessus et moi le cœur ;

La vue du cœur de la laitue te déchira l'âme,
Et moi, ô ma maîtresse, je le mangeai par amour pour toi.

Elle cacheta la lettre et la lui envoya. Quand la princesse vit combien sa nourrice lui était restée fidèle après tant d'épreuves, elle l'envoya chercher aussitôt, et elle vécut royalement dans le palais jusqu'à sa mort.

Je n'étais pas là, ni vous non plus, pour que vous croyiez cette histoire.





LA BOULANGÈRE

Il était une fois une boulangère. En face de son four habitait un prince. Un jour que la boulangère boulangeait, le prince se tenait à la fenêtre. Il passa une pauvresse qui demanda l'aumône à la boulangère. Aussitôt celle-ci coupa la moitié d'une tourte et la lui donna. La mendiante la bénit et lui dit :

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras.

Le roi qui entendit cela se mit à taquiner la boulangère, et, chaque fois qu'il la voyait, il lui disait :

Tu as donné la tourte et tu as reçu la bénédiction ;

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras

La boulangère ne lui répondait pas, mais était très honteuse. Le lendemain, la mendiante revint et lui demanda de nouveau du pain. Alors la boulangère lui dit que, à chaque instant, le roi lui répétait la bénédiction qu'elle lui avait donnée, et la taquinait, et qu'elle était si honteuse qu'elle ne savait quoi faire.

« Bah! lui dit la pauvresse, et tu es aussi sotte que cela! Écoute-moi et tu ne t'en repentiras pas. Quand le roi te le répétera, ne perds pas de temps, mais réponds-lui :

J'ai donné la tourte et j'ai reçu la bénédiction;

Un roi j'épouserai,
Et reine je serai;
Et trois boisseaux de sel
Sur ton front je broierai.

La boulangère lui donna de nouveau la moitié d'une tourte. Le lendemain, le roi se mit à sa fenêtre, et commença de nouveau à la taquiner, en disant :

Tu as donné la tourte et tu as reçu la bénédiction;

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras.

La boulangère lui répondit ce que la mendiante lui avait conseillé :

J'ai donné la tourte et j'ai reçu la bénédiction ;

> Un roi j'épouserai,
> Et reine je serai ;
> Et trois boisseaux de sel
> Sur ton front je broierai.

Cette réponse taquina le roi, et il fut fort irrité de ce que la boulangère lui avait répliqué de la sorte, car il ne pouvait comprendre ce qu'elle entendait par les trois boisseaux de sel. Le même fait se reproduisit deux ou trois jours de suite. Le roi, ne pouvant supporter cela, prit le parti de faire un voyage. Sa mère voulut lui préparer des gimblettes pour qu'il les emportât avec lui dans son voyage. On manda la boulangère pour l'en charger. Celle-ci apprit des chambrières que le roi partirait tel jour pour aller à Alep.

Le même jour donc où le roi devait partir, la boulangère se rendit sur le bord de la mer, elle étendit un tapis, et dit : « Viens sur moi, bénédiction de mon père et de ma mère, pour que j'aille à Alep. » Et, une, deux, elle arrive à Alep ; elle loue un palais auprès de la mer (*sic*), le meuble , prend des servantes,

achète des habits royaux, s'habille, se pare, s'assied à la fenêtre, et attend le prince.

Le navire arriva, le prince débarqua, et alla loger dans un hôtel. Il sortit pour aller se promener, vit la boulangère à sa fenêtre et la trouva de son goût. Il lui demanda la permission de monter, et elle le reçut. La jeune fille devint enceinte, et, au bout de neuf mois, elle mit au monde un garçon, qu'elle nomma Alépien.

Au bout d'un certain temps, le prince partit et pour signe il laissa un poignard à son fils. Le prince s'en alla donc, et la boulangère laissa son enfant à la nourrice; elle étendit de nouveau le tapis sur le rivage de la mer, et, une, deux, elle revint dans la ville où elle habitait, et reprit son ancien métier de boulangère.

Quelque temps après, le prince arriva dans son palais; il la vit de nouveau par la fenêtre et il lui dit:

Tu as donné la tourte et tu as reçu la bénédiction;

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras

Alors la boulangère lui répondit sans perdre de temps :

J'ai donné la tourte et j'ai reçu la bénédiction;

Un roi j'épouserai,
Et reine je serai,
Et trois boisseaux de sel
Sur ton front je broierai ;
J'y en ai déjà broyé un,
Il ne me reste plus maintenant que les deux autres

Quand le roi entendit cela, il se trouva embarrassé ; il se creusait la tête à chercher ce que signifiaient ces paroles. Il se plongea dans de telles réflexions qu'il résolut de faire un nouveau voyage, afin de se distraire un peu l'esprit. Cette fois, il voulut aller à Ichristan. Quand la boulangère l'apprit, elle se rendit de nouveau sur le bord de la mer, et dit : « Viens, bénédiction de mon père et de ma mère, afin que je me trouve à Ichristan. » Et elle y alla sur son tapis. Elle y loua une grande maison qu'elle meubla, et elle fit toilette. Le roi arriva ; il la vit et ne la reconnut pas plus que la première fois ; il en devint amoureux et fit avec elle un second garçon, qui reçut le nom d'Ichristan. Quand le roi voulut retourner dans sa ville, il laissa

pour signe sa montre à cet enfant, et s'en alla. La boulangère laissa aussi son fils à une nourrice, et, grâce au tapis, elle retourna chez elle.

Quelque temps après, le roi revint dans son palais, et se mit à la fenêtre. Quand il vit la boulangère en face, il voulut de nouveau la taquiner, pour voir ce qu'elle lui répondrait, et il lui dit :

Tu as donné la tourte et tu as reçu la bénédiction;

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras.

Mais celle-ci lui répondit sans perdre de temps :

J'ai donné la tourte et j'ai reçu la bénédiction ;

Un roi j'épouserai,
Et reine je serai;
Et trois boisseaux de sel
Sur ton front je broierai;
J'y en ai déjà broyé deux,
Il ne m'en reste plus qu'un.

Le roi continua ainsi pendant deux ou trois jours et chaque fois il la taquinait. Mais, finalement, irrité de la réponse de la

boulangère et incapable de comprendre de quelle façon elle pouvait lui avoir broyé deux boisseaux de sel sur le front (l'imbécile ne comprenait pas que la boulangère voulait parler des enfants), il commença de nouveau à être mélancolique et à ne vouloir ni boire ni manger, de sorte que ses médecins, craignant pour sa vie, firent une consultation, et décidèrent que son seul salut était de se mettre en voyage pour une autre fois. Le prince suivit le conseil de ses médecins, et, cette fois-ci, il partit pour Constantinople.

Quand la boulangère sut où allait le roi, elle se rendit sur le bord de la mer, et, grâce à son tapis et à la bénédiction de ses parents, elle arriva en un instant à Constantinople. Là, elle fit comme les autres fois. Elle loua une maison dans le plus beau quartier, comme qui dirait à Péra ; elle se para et se tint toute la journée à sa fenêtre. Il advint que le prince passa par là ; il la vit, elle lui plut, et il l'aima sans la reconnaître non plus cette fois-là. La boulangère le reçut chez elle, et eut de lui un troisième enfant, mais une fille cette fois, qu'elle appela Constantinopolitaine.

Au bout d'un certain temps, le prince par-

tit et laissa, à son départ, un solitaire à sa fille. La boulangère donna sa fille à une nourrice, et, une, deux, grâce à son tapis, elle fut bientôt arrivée chez elle. Quand le roi fut arrivé, il alla de nouveau à la fenêtre, et, lorsqu'il aperçut la boulangère en face de lui, il ne put se contenir, et lui répéta :

Tu as donné la tourte et tu as reçu la bénédiction ;

Un roi tu épouseras,
Et reine tu seras.

La boulangère lui répondit aussitôt :

J'ai donné la tourte et j'ai reçu la bénédiction ;

Un roi j'épouserai,
Et reine je serai ;
Et trois boisseaux de sel
Sur ton front j'ai broyés.

Cette fois, le roi fut tellement irrité de cette réponse, qu'il ordonna à l'instant de prendre la boulangère et de la descendre dans un puits sans eau, et de lui jeter là pour manger les balayures des mets du palais.

Du fond de son puits sans eau, la pauvre

boulangère fit venir ses enfants ; elle les lava, les peigna, les revêtit de beaux habits, remit à Alépien le poignard, à Ichristan la montre, et à Constantinopolitaine le solitaire, que le roi leur père leur avait donnés. Ensuite elle les envoya à la promenade royale, après leur avoir expliqué ce qu'ils avaient à faire. Quand les enfants virent passer le roi à cheval près d'eux avec ses courtisans, ils dirent tous ensemble assez haut pour que le prince les entendît : « Alépien, Alépien, Ichristan, prends notre sœur Constantinopolitaine, de peur que le cheval de notre père ne marche sur elle ! »

Quand le roi entendit les noms des enfants, et les mots *le cheval de notre père*, il demeura interdit et ne sut quoi penser. Il les envoya aussitôt chercher et leur demanda à qui ils appartenaient.

Ceux-ci lui dirent qu'ils étaient ses trois enfants, l'un né à Alep, l'autre à Ichristan, et le troisième à Constantinople.

« Et où est votre mère ? »

Ils lui dirent que leur mère, sa femme, était la boulangère d'en face, qu'il avait fait jeter dans un puits sans eau. Alors le roi comprit ce que signifiaient les trois boisseaux

de sel; il ordonna aussitôt de tirer la boulangère du puits sans eau, de lui faire prendre un bain, de la parer, et de la conduire avec honneur au palais royal. Ils célébrèrent le mariage, avec des réjouissances et des divertissements magnifiques; et ainsi se vérifia la bénédiction de la pauvresse.





TABLE DES MATIÈRES

